Le Silence de Rose Terrace 20260804

- Introduction : Le silence de Rose Terrace
- Chapitre 1 : Le Paquebot des Adieux (1939)
- Chapitre 2 : Le Château de Calcaire (1939)
- Chapitre 3 : Copie de château, mais pas de châtelaine
- Chapitre 4 : La Peur au Ventre (Le Sussex, 1916)
- Chapitre 5 : Eleanor la survivante
- Chapitre 6 : Les Perles de l'Impératrice
- Chapitre 7 : Les Hivers de Palm Beach
- Chapitre 8 : Le Yacht Fantôme
- Chapitre 9 : Souvenirs d'Eleanor
- Chapitre 10 : Les Seaux de Charbon (Lyon, 1907)
- Chapitre 11 : La Guerre de l'Ombre (1941-1945)
- Chapitre 12 : Le Deuil en Or (1943)
- Chapitre 13 : La Halte au Pays
- Chapitre 14 : Marchands de Vanité
- Chapitre 15 : Une école sans institutrice ? (1902)
- Chapitre 16 : La Reine et sa Femme de Chambre
- Chapitre 17 : L'Amérique c'est où ? (1903)
- Chapitre 18 : L'Architecte des Mirages
- Chapitre 19 : Le Foyer de la 24e Rue (1930-1939)
- Chapitre 20 : Le Nom Retrouvé (1947)
- Chapitre 21 : La Vierge de la côte des Salles (1947)
- Chapitre 22 : Les Héritiers sans Couronne
- Chapitre 23 : Le Monde qui Change (Les années 50)
- Chapitre 24 : Le Testament d'Anna
- Chapitre 25 : Tour du Monde (1959)
- Chapitre 26 : La Vieille Dame de 100 ans
- Chapitre 27 : Le Dernier Souffle (Juin 1970)
- Chapitre 28 : Enterrement de 1ère classe
- Chapitre 29 : La Vente aux Enchères
- Chapitre 30 : Dernier soir à Rose Terrace

Introduction : Le silence de Rose Terrace

Il est dix heures du soir, ce mardi 2 juin 1970.

Dans la grande chambre du premier étage, Madame vient de fermer les yeux pour toujours. Mrs. Anna Thompson Dodge s'est éteinte. Demain matin, les journaux de Détroit et de New York écriront qu'elle avait cent trois ans. C'est faux, bien sûr. Elle allait en avoir seulement quatre-vingt-dix-neuf au mois d'août, elle était née en 1871 à Dundee, en Écosse. Mais les riches d'ici aiment bien ajouter des années et des zéros partout.

Maintenant, le grand manoir de Rose Terrace est tout silencieux. Soixante-quinze pièces, et pas un bruit.

Dans le temps, le troisième étage sous le toit était plein de jeunes filles de chambre, de valets, de cuisiniers. Ce soir, il n'y a plus personne. Les domestiques n'habitent plus chez les maîtres depuis bien longtemps. La plupart ont été renvoyés au fil des années, au fur et à mesure que la vieille dame se fermait au monde. Dehors, dans la *Grey House*, la petite maison du parc, Miss Florence Sisman dort ou compte ce qui lui reste. Le gardien fait son tour vers le lac Sainte-Claire. Et moi, je suis seule dans ma chambre du haut.

J'ai soixante-dix-neuf ans. Je suis née le 20 février 1891 aux Salles Jeunes, un petit hameau au-dessus de Saugues, en Haute-Loire. Je m'appelle Marie-Reine Joséphine Bonhomme, mais on m'a toujours appelée Reine.

Je m'assois devant mon petit secrétaire de bois sombre. Je prends mon cahier et ma plume. Mes doigts sont raides, tachés par la vieillesse. Ce sont les mêmes mains qui portaient les seaux de charbon de cinquante livres dans les escaliers de Lyon en 1907, quand j'avais seize ans. Les mêmes qui ont lavé la soie fine, nettoyé le collier de perles de la tsarine de Russie, piqué les aiguilles dans les hôpitaux de la Croix-Rouge en 1916 et habillé ces dames d'Amérique.

Les avocats de la banque vont arriver dans quelques jours. Ils vont tout compter, mettre des étiquettes sur les meubles, les tapis, la vaisselle de Sèvres. Dans six mois, la maison sera vendue ou démolie. Dans six mois, je

reprendrai l'avion pour retourner chez nous, en France. Ce sera mon dernier voyage.

Alors pendant ces six mois qui me restent à passer ici, je veux tout écrire.

J'écris pour la famille là-bas, au pays. Pour mes neveux et nièces de Saugues qui m'appellent « la Tante d'Amérique ». Dans leurs lettres, ils s'imaginent que j'ai vécu comme une reine parce que j'étais chez la veuve de l'automobile. Ils ne savent pas ce que c'est que d'être *lady's maid* — femme de chambre. On vit dans des palais, mais on n'a rien à soi. Ni son temps, ni son corps, ni sa vie. On est l'ombre de ces dames.

J'en ai servi plusieurs depuis mon arrivée à New York en 1925 avec la petite actrice anglaise Bettie Raymond. J'ai travaillé pour Winifred Seyburn, la fille de John Dodge, chez qui je gardais les quatre petites filles. J'ai servi Mrs. Loew, puis pendant sept ans Mrs. Eleanor Elkins Widener Rice, cette pauvre dame qui avait perdu son mari et son fils dans le naufrage du *Titanic* et qui cherchait à oublier sa peine en allant voir les Indiens le long de l'Amazone. Et puis, depuis 1939, j'ai passé trente-et-un ans chez Anna Dodge.

Trente-et-un ans à Rose Terrace. Trente-et-un ans à regarder la fortune s'effriter entre les doigts de la jeunesse. J'ai vu la pauvre Delphine, la fille d'Anna, se détruire dans l'alcool et mourir à quarante-trois ans. J'ai vu Horace Junior, le fils, accumuler les procès, les femmes et les bouteilles.

Chez nous, en Margeride, on apprenait vite que la vie ne tient qu'à un fil. Ma mère Augustine a eu seize enfants ; huit sont morts petits. Quand j'étais gamine, on allait à l'école à Saugues par les chemins de terre, par tous les temps, avec le vent froid qui mord les joues. On nous apprenait à lire, à écrire correctement avec de la bonne encre, et à ne pas faire de manières.

Cette éducation-là m'a tenue debout toute ma vie. Même le 26 mars 1916, quand le vapeur *Sussex* sur lequel je rentrais d'Angleterre a été torpillé par un sous-marin allemand au milieu de la Manche, je n'ai pas perdu la tête. On nous a repêchés dans la nuit, trempés et gelés, et on nous a débarqués à Boulogne. Quand on a manqué de se noyer dans l'eau noire, la peur qui vous noue le ventre, on la connaît une fois pour toutes. Après ça, les caprices des millionnaires ne vous font plus peur.

Ce soir, Madame est morte. Son grand corps est étendu là-bas dans la chambre turquoise.

Je trempe à nouveau ma plume. Je vais raconter ces trente années passées à Rose Terrace, et toutes celles d'avant qui m'y ont amenée. Je vais l'écrire simplement, avec le français qu'on m'a appris à l'école des soeurs, et avec les mots de chez nous qui me reviennent en bouche — *lo país*, comme on dit aux Salles.

Chapitre 1 : Le Paquebot des Adieux (1939)

Le 1er juin 1939, au quai 88 de New York, le paquebot *Normandie* ressemble à une montagne de ferraille noire et blanche posée sur l'eau de l'Hudson. Ses trois grandes cheminées rouge et noir montent si haut dans le ciel gris qu'on en a le tournis en levant la tête. Tout autour, c'est le grand raffut des départs : les cris des dockers, le sifflement de la vapeur, le bruit des grues qui montent les malles en cuir gras, et cette odeur de fioul, de marée et de peinture fraîche qui vous prend à la gorge.

À quarante-huit ans, je commence à bien connaître la chanson. Des traversées de l'Atlantique, j'en ai déjà des dizaines dans les jambes. Mais ce jour-là, au milieu de la foule des voyageurs de première classe avec leurs manteaux de vison et leurs caniches sous le bras, mon cœur bat un peu plus fort sous mon corsage noir.

Une page vient de se tourner dans ma vie de servante.

Pendant sept ans, j'ai été au service de Mrs. Eleanor Elkins Widener Rice. Une brave dame, malgré ses millions. Elle m'avait prise à son service après mes années chez les Seyburn. Mais Mrs. Rice s'est éteinte deux ans plus tôt, le 13 juillet 1937, terrée d'un coup de sang dans un magasin à Paris. Après sa mort, j'ai rendu service à sa belle-fille, Jessie, la femme de George Widener. L'année dernière encore, en juin 1938, j'étais avec Jessie à bord de ce même *Normandie*. Mais le cœur n'y était plus tout à fait. Chez les Widener, la grande maison de Philadelphie et le château de Miramar à Newport semblaient bien vides sans Mrs. Eleanor.

C'est là que le destin m'a rattrapée, comme cela arrive souvent par le fil des connaissances.

Au printemps 1939, on me fait savoir que Mrs. Anna Dodge cherche une *lady's maid* — une femme de chambre personnelle — capable de voyager, d'entretenir la dentelle fine, de tenir sa langue et de ne pas avoir le mal de mer. Mrs. Dodge, c'est la tante par alliance de Winifred Seyburn, pour qui j'avais travaillé à Détroit dix ans plus tôt, entre 1927 et 1929. À l'époque, aux *Sycamores*, dans cette grande maison du bord du lac, je m'occupais des quatre petites filles : Peggy, Suzanne, la petite Edith et le bébé Isabel. Winifred avait gardé un bon souvenir de la fille de Saugues qui ne rechignait jamais à la tâche et qui savait repasser les plissés sans brûler l'étoffe. Quand sa tante Anna lui a dit qu'elle cherchait quelqu'un de confiance pour l'accompagner en Europe, Winifred lui a donné mon nom.

— C'est Reine Bonhomme, lui a-t-elle dit. Elle est simple, elle vient du Massif central en France, elle travaille fort et elle ne bavarde pas avec les valets.

En montant la passerelle du *Normandie* ce 1er juin 1939, je tiens fermement mon petit sac en cuir. Je sais que Mrs. Dodge est déjà à bord, installée dans son grand appartement de la classe Luxe.

Quand j'arrive sur le pont promenade, l'air du large apporte un peu de fraîcheur. Il y a une foule de riches Américains qui boivent du champagne dans des coupes en cristal, en riant fort pour oublier ce qui se prépare de l'autre côté de l'océan. En ce début d'été 1939, tout le monde sait que la guerre couve en Europe. Hitler fait trembler les pays, mais ici, sur le pont en teck brossé du plus beau paquebot du monde, on veut encore croire que les fêtes ne finiront jamais.

J'aperçois Mrs. Anna Dodge qui marche lentement le long du garde-corps, appuyée sur sa canne à pommeau d'argent.

Elle a soixante-huit ans. C'est une femme imposante, large d'épaules, le visage carré et lourd sous un grand chapeau de paille noire orné d'une aiguille de diamant. Elle porte une robe de soie sombre qui ne fait aucun pli. Mais on sent la fille de banlieue ouvrière de Dundee et la femme de mécanicien sous les épaisseurs de crêpe de Chine.

Je m'approche d'elle timidement, en gardant la distance respectable qu'on doit aux maîtres.

— Bonjour, Mrs. Dodge, dis-je en anglais avec mon petit accent de chez nous. Excusez-moi de vous déranger. Je suis Reine Bonhomme. Nous nous sommes croisées en 1927, lorsque je travaillais à Détroit pour votre nièce, Mrs. Winifred Seyburn.

Elle s'arrête, se tourne vers moi et me fixe de ses yeux clairs, des yeux durs qui savent compter l'argent et juger les gens en deux secondes. Elle m'examine des pieds à la tête : mes chaussures noires cirées, mon tablier propre dans mon sac, mes cheveux tirés en chignon sans un brin qui dépasse.

— Ah, Reine, dit-elle d'une voix un peu rauque, écossaise malgré les années. Winifred m'a parlé de vous. Elle dit que vous étiez bien avec les petites aux *Sycamores*. Et que vous avez servi Mrs. Widener.

— Oui, Madame. J'ai été sept ans avec Mrs. Rice.

— Mrs. Rice était une femme exigeante, reprend-elle en hochant la tête. Si vous avez tenu sept ans chez les Widener de Philadelphie, vous devez savoir ce que c'est que le service. Ici, Reine, je n'aime pas le désordre. Je n'aime pas qu'on déplace mes affaires sans me le dire, et je n'aime pas les femmes de chambre qui écoutent aux portes.

— Vous n'aurez pas ce problème avec moi, Mrs. Dodge. Dans mon village des Salles, on m'a appris qu'une bouche fermée ne laisse pas entrer les mouches.

Un petit pli s'est formé au coin de ses lèvres. Ce n'est pas tout à fait un sourire, mais chez Anna Dodge, c'est ce qui s'en rapproche le plus.

— C'est bien, dit-elle. Venez à ma cabine dans une heure. Mes malles sont arrivées du quai, il faut déballer les robes du soir et suspendre les manteaux de fourrure. Nous débarquons à Southampton dans cinq jours, et je veux que tout soit prêt.

— Bien, Mrs. Dodge.

Elle se détourne et reprend sa marche lente sur le pont, son grand manteau flottant un peu dans la brise.

Je reste un moment debout près du bastingage. Les remorqueurs commencent à pousser le gigantesque paquebot loin du pier 88. La sirène du *Normandie* pousse trois grands coups graves qui font vibrer le sol sous mes pieds. La ville de New York, la « ville debout » comme disait ce médecin-écrivain que

j’avais lu autrefois, s’éloigne lentement dans la brume. Les gratte-ciel du bas de Manhattan deviennent petits comme des pichets posés sur une table.

Je ne le sais pas encore ce jour-là, en ce 1er juin 1939, mais c’est le dernier été du *Normandie*. Ce géant des mers ne refera plus jamais la traversée. Dans trois mois, la guerre éclatera en Europe, le bateau sera bloqué à New York le long de son quai, et trois ans plus tard, il brûlera et se couchera dans la boue de l’Hudson.

Mais ce soir-là, sur l’eau noire de l’océan, je prends le chemin des coursives de première classe, mes clés dans la poche de mon tablier. Mon travail chez Anna Dodge vient de commencer. Il va durer trente-et-un ans.

Chapitre 2 : Le Château de Calcaire (1939)

Quand la grande limousine noire franchit les grilles en fer forgé sur Jefferson Avenue et s’engage dans l’allée sinueuse de Grosse Pointe, la première chose qui m’a frappé au visage, c’est cette masse de pierre blanche qui surgit au milieu des arbres.

Rose Terrace II.

On l’appelle une « maison », mais chez nous, aux Salles Jeunes, nous n’avons pas de mot pour un bâtiment pareil. Chez nous, une grande maison, c’est la ferme avec la grange au-dessus et l’écurie à côté pour garder la chaleur des bêtes en hiver. Ici, c’est un palais de calcaire de l’Indiana, gris-blanc, taillader dans la roche, sur trois niveaux, soixante-quinze pièces et des plafonds si hauts qu’il faudrait une échelle de pompier pour y attraper une araignée.

L’architecte, un nommé Horace Trumbauer, a copié les plans du Petit Trianon de Versailles pour le compte de Madame. Il avait déjà bâti des châteaux du même genre pour Mrs. Rice à Newport et pour Mrs. Stotesbury à Philadelphie. Ces millionnaires américains se copient tous les uns les autres : dès que l’une se fait bâtir un Versailles dans le paysage, il faut que la voisine se commande le sien par catalogue.

En entrant dans le grand hall d’accueil, sous des plafonds de dix-huit pieds de haut, le froid vous tombe sur les épaules. Pas le froid aéré de la Margeride qui vous donne du sang neuf, non : un froid de cave, un froid de marbre et de plâtre dur qui ne chauffe jamais tout à fait, même quand les chaudières du sous-sol brûlent vingt-cinq tonnes de charbon par mois.

Mon premier travail, en cet automne 1939, c’est de prendre possession de ma petite chambre au troisième étage, sous les toits de cuivre. Une chambre simple, propre, avec un lit en fer, une armoire de pitchpin et une fenêtre étroite qui donne sur les roseraies et le lac Sainte-Claire. C’est de là que je descends chaque matin à six heures par l’escalier de service, avant que le grand monde ne s’éveille.

Vivre à Rose Terrace, je m’en suis rendue compte dès la première semaine, c’est habiter dans un musée où tout est à vendre, mais où rien ne se touche.

Madame a fait venir de France, d’Angleterre et de Russie des wagons entiers d’antiquités par l’intermédiaire d’un marchand de tableaux nommé Joseph Duveen, un gaillard rusé qui lui a vendu des chaises ayant appartenu à Marie-Antoinette, des bureaux du roi Louis XV et des tapisseries de la manufacture de Beauvais. Il y a six cent quinze abat-jours de soie cousus à la main dans la maison. Les valets de pied, habillés de vestes bleu marine avec des boutons d’argent gravés d’un « D », passent leur journée à épousseter des bronzes de Clodion et de la porcelaine de Sèvres dorée à l’or fin.

Mais le plus dur pour moi, ce ne sont pas les dorures. C’est cette consigne absurde : sur les grands escaliers de marbre, nous, les domestiques, nous devons marcher au ras du mur, sur le bord de la marche, pour ne pas user le tapis bleu commandé sur mesure à Paris. Si vous avez le malheur d’oser poser le pied au milieu du tapis avec vos semelles de cuir, le maître d’hôtel vous tombe dessus comme la foudre.

Mon rôle auprès d’Anna Dodge est précis. Je suis la *lady’s maid*. C’est moi qui ouvre ses rideaux, qui prépare son bain à la température exacte qu’elle demande — ni trop chaud pour son cœur, ni trop froid pour ses rhumatismes —, qui repasse ses robes du soir en crêpe de Chine, et qui brosse ses longs cheveux encore sombres malgré son âge.

C’est aussi moi qui garde la clé du coffre-fort de son dressing.

Dans ce coffre, il y en a pour des millions de dollars. Des bagues en diamant gros comme des œufs de pigeon, des broches d’émeraudes achetées à la

famille Rockefeller, et surtout ce fameux collier de trois cent quatre-vingt-neuf perles parfaitement assorties qui a appartenu à l'impératrice Catherine II de Russie. Quand je sors le collier de son étui de velours noir pour le passer au cou de Madame avant un dîner, mes mains ne tremblent pas. Je me rappelle seulement mon père qui disait aux Salles : *« La pierre la plus dure, c'est celle qui ne donne pas de pain. »* Car derrière toute cette démesure de marbre et d'or, la vie d'Anna Dodge est d'une solitude qui fait peine à voir.

Son second mari, Hugh Dillman, ne vit presque plus à Rose Terrace. Il a acheté une grande ferme en Floride, à West Palm Beach, et il n'arrive ici que deux ou trois fois par an, comme un invité de passage. Ils ne se parlent presque plus qu'à travers les avocats et les secrétaires. Sa fille Delphine est malade à New York, rongée par la boisson et ses histoires de divorce. Son fils Horace Junior fait le tour des cabarets et des tribunes de course de bateaux avec des femmes qui cherchent son argent.

Dans ce château de soixante-quinze pièces, Madame prend souvent ses repas toute seule dans la petite salle du déjeuner, servie par deux valets silencieux. Elle mange sa viande bien cuite, ses pommes de terre et sa glace au café fait maison, en regardant par la fenêtre les eaux grises du lac Sainte-Claire.

Un soir de novembre 1939, alors que je lui retirais ses souliers à boucles avant qu'elle ne se couche, elle s'est regardée dans le grand miroir doré d'Alavoine. Elle a posé ses grosses mains tachetées sur sa coiffeuse de bois de rose et a soupiré tout haut, sans s'adresser à personne : — Reine… Tout cet or, et personne pour s'asseoir autour de la table.

Je n'ai rien répondu. Chez nous, en Gévaudan, on dit qu'il vaut mieux un bol de soupe chaude partagé au coin du feu dans une cuisine basse que dix plats de service en argent dans une salle où le vent siffle. Je lui ai juste tendu sa robe de chambre en laine douce, je l'ai aidée à se glisser sous les draps de lin de Belgique, et j'ai éteint les lampes une à une.

En remontant à ma chambre par l'escalier de service, j'ai pensé qu'on peut bien posséder toutes les richesses de l'Amérique, commander à vingt domestiques et dormir sous des plafonds de château : quand le cœur est froid, la pierre la plus blanche ne réchauffe personne.

Chapitre 3 : Copie de château, mais pas de châtelaine

Chaque fois que je traverse le grand salon de Rose Terrace II en tenant sous mon bras les corbeilles de linge fin de Madame, je ne peux pas m'empêcher de penser à Miramar.

Miramar, c'était le palais d'Eleanor Elkins Widener Rice à Newport, dans l'État de Rhode Island. J'y ai passé sept ans de ma vie, de 1930 à 1937, comme femme de chambre d'Eleanor. Et pour qui connaît bien les deux maisons, le tour de passe-passe saute aux yeux.

C'est le même architecte de Philadelphie, Horace Trumbauer, qui a dessiné les deux bâtisses. Même calcaire blanc de l'Indiana sculpté à l'extérieur, mêmes façades néoclassiques copiées sur le Petit Trianon de Versailles, mêmes parterres à la française dessinés par le paysagiste Gréber qui descendent vers l'eau — là-bas l'océan Atlantique, ici le lac Sainte-Claire. Même le décorateur parisien, la maison Alavoine, est venu poser les mêmes lambris dorés et les mêmes cheminées de marbre sculpté dans les deux grandes salles de musique.

Anna Dodge a tout copié sur Eleanor. Elle voulait son Miramar à elle. Elle voulait le même écrin. Mais un écrin ne suffit pas pour faire un joyau, et un palais ne fabrique pas une châtelaine.

Avant cette grande bâtisse blanche, il y avait ici Rose Terrace I. C'était la maison qu'Horace Dodge et Anna avaient fait construire en 1910 par l'architecte de Détroit, Albert Kahn. Une lourde maison en grès rouge sombre, style Renaissance anglaise, avec des briques foncées, de hautes cheminées et des meubles jacobins en chêne massif fabriqués à la machine. Une maison solide, étouffante, mais qui ressemblait aux frères Dodge et à leurs premières pièces de monnaie.

Mais à la fin des années 1920, quand Anna est devenue la femme la plus riche du monde après la revente des usines Dodge Brothers pour cent quarante-six millions de dollars, la première maison ne lui suffisait plus. Elle la trouvait trop vieille, trop sombre, trop proche des souvenirs des réunions d'hommes où l'on buvait de la bière en chantant fort. Alors, sans l'ombre d'un regret, elle a fait détruire Rose Terrace I jusqu'à la dernière pierre. Elle

a rasé la maison qu'Horace avait bâtie pour sa famille, sans rien garder, sauf l'orgue et les marches qui descendaient vers la roseraie. Elle voulait effacer le passé de mécanicien pour se payer une allure de reine.

C'est là que la différence entre mes deux employeuses m'a toujours sauté aux yeux.

Mrs. Eleanor Rice, elle, était née châtelaine. Son père, William Elkins, possédait déjà des tramways et des banques à Philadelphie avant qu'elle ne vienne au monde en 1861. Elle avait grandi dans les soies, les dentelles et la grande société des *Vanderbilt* et des *Astor*. Quand elle entrait dans une pièce à Miramar ou dans son hôtel particulier de Fifth Avenue à New York, elle n'avait pas besoin de hausser la voix ni de montrer ses bijoux. Sa grâce était naturelle. Même après avoir vu son premier mari et son fils Harry disparaître dans la nuit du *Titanic* en 1912, même après avoir affronté les fièvres et les Indiens cannibales en Amazonie lors des expéditions de son second mari, le docteur Alexander Rice, Eleanor conservait cette aisance des gens nés au sommet. Elle savait parler aux domestiques avec une politesse douce mais ferme qui ne laissait aucune place à la familiarité. Elle vivait dans un palais parce que c'était sa place naturelle.

Anna Dodge, c'était une tout autre chanson.

Elle était née Christina Anna Thompson en 1871, dans les quartiers sombres et pauvres de Dundee, en Écosse. Son père y façonnait des voiles pour les bateaux. Quand la famille a émigré à Détroit, Anna donnait des leçons de piano pour quelques sous afin d'aider les siens. Quand elle a épousé Horace Dodge en 1896, pendant sa pause déjeuner d'une demi-heure, Horace a dû emprunter deux dollars pour payer le permis de mariage, et il est reparti travailler à l'atelier aussitôt après la cérémonie.

Pendant dix ans, Anna a emballé chaque matin la gamelle de fer noir de son mari avec du pain, du lard et du thermos de café chaud. Elle a frotté le plancher de leur petite maison, elle a repris les chaussettes trouées de gras de machine.

Cette femme-là, la petite professeure de piano écossaise qui emballait la gamelle, est restée cachée sous toutes les robes de chez Worth et tous les manteaux de zibeline qu'elle a achetés par la suite.

À Rose Terrace II, Anna se promenait dans ses soixante-quinze pièces comme une visiteuse qui a peur d'être surprise par le gardien. Elle avait beau porter les perles de l'impératrice de Russie et s'asseoir dans les fauteuils du roi de France, elle conservait cette méfiance paysanne de la calviniste écossaise. Elle se méfiait de tout le monde : des domestiques qu'elle soupçonnait de lui voler son savon, des marchands d'art comme Duveen qui lui vendaient des tableaux à des prix de folie, de ses beaux-enfants qui l'attaquaient au tribunal, et même de son deuxième mari, Hugh Dillman, dont elle avait fini par comprendre qu'il aimait plus son carnet de chèques que sa personne.

Un après-midi de cet automne 1939, alors que je rangeais ses gants de peau dans son boudoir à coquilles dorées, elle m'a regardée par-dessus ses lunettes de lecture.

— Reine, m'a-t-elle dit brutalement. Mrs. Rice avait-elle aussi autant d'ennuis avec ses lingeries à Miramar ?

— Mrs. Rice avait une gouvernante anglaise qui s'occupait de tout cela, Madame, ai-je répondu calmement. Elle ne regardait jamais les factures de blanchisserie.

— Elle ne regardait pas les factures ? a répété Anna en fronçant ses gros sourcils. Eh bien, c'est pour ça que les vieilles familles riches finissent par se ruiner ! Moi, personne ne me volera un yard de dentelle sans que je m'en aperçoive.

Elle a repris son grand livre de comptes et son crayon à mine.

J'ai réajusté mon tablier sans rien dire. Je repensais à Eleanor Rice, qui donnait deux millions de dollars à l'université Harvard pour bâtir une bibliothèque à la mémoire de son fils Harry sans même demander un reçu, et je regardais Anna Dodge qui vérifiait si la cuisinière n'avait pas compté deux livres de beurre de trop sur le relevé de la semaine.

On ne refait pas sa nature. On peut raser un château en grès rouge pour s'en payer un en calcaire blanc, on peut engager les mêmes architectes et acheter les mêmes antiquités que les plus grandes familles de la côte Est : la fille du voilier de Dundee restait une femme économe, dure au mal, effrayée par le gâchis, vivant dans un décor trop grand pour elle.

À Rose Terrace II, il y avait bien un château. Mais de châtelaine, il n'y en a jamais eu.

Chapitre 4 : La Peur au Ventre (Le Sussex, 1916)

CLAC ! C'est une porte lourde qui vient de claquer au rez-de-chaussée, emportée par un coup de vent venu du lac Sainte-Claire.

En ce début d'hiver à Rose Terrace, je suis occupée à repasser une robe de velours noir de Madame dans la pièce d'essayage. Au bruit sec du bois qui frappe le marbre, mon fer à repasser reste suspendu en l'air. Mon cœur fait un grand bond dans ma poitrine et se met à battre comme un tambour de régiment. Mes jambes deviennent comme de la filasse.

Trente-et un ans que ça me fait le même effet. Pour n'importe qui d'autre, ce n'est qu'un courant d'air dans un couloir. Pour moi, c'est le bruit de la torpille.

Aussitôt, les dorures de Rose Terrace s'effacent. La soie fine, le calcaire blanc, la neige du Michigan : tout disparaît. Je ne suis plus la femme de chambre d'Anna Dodge. Je suis de nouveau une jeune femme de vingt-cinq ans, debout sur le pont du vapeur *Sussex*, au milieu de la Manche, le 26 mars 1916 à quatre heures et demie de l'après-midi.

Cette peur-là, la vraie, celle qui vous noue le ventre au point d'en avoir envie de vomir et qui vous glace le sang jusqu'au bout des ongles, je l'ai reçue ce jour-là. Et elle ne m'a plus jamais quittée.

J'arrivais de Russie. Pendant près de six ans, de 1910 au début de 1916, j'avais travaillé à Saint-Pétersbourg comme gouvernante dans une riche famille russe pour apprendre le français à leur jeune garçon. C'était un bon emploi, loin de mon pays de Saugues, mais la guerre avait éclaté en 1914. En 1916, le continent entier était en feu. Pour rentrer en France, il avait fallu faire un immense détour par le nord, passer par la Suède, la Grande-Bretagne, avec des papiers de la Croix-Rouge dans mon sac.

Le 26 mars 1916, à midi, j'ai embarqué à Folkestone sur le *Sussex*, un paquebot à vapeur de la Compagnie des chemins de fer de l'État. Il y avait trois cent soixante-dix-huit personnes à bord : des soldats, des femmes, des enfants, des infirmières. Le ciel était gris, la mer de la Manche haute et froide.

Vers quatre heures et demie, au large de Dieppe, j'étais debout près du bastingage, mon manteau de laine bien fermé autour du cou.

Et puis, le coup de tonnerre.

Une explosion épouvantable à l'avant du navire. Une torpille tirée sans avertissement par un sous-marin allemand, le *UB-29*. Le choc a été si violent que tout le bateau a sauté sur l'eau. Un canot de sauvetage en bois a volé en éclats sous mes yeux comme une boîte d'allumettes. Une gerbe d'eau noire et glacée est montée plus haut que les cheminées et s'est abattue sur nous sur le pont.

Tous ceux qui se tenaient près de la rambarde à l'avant ont été balayés par cette vague monstrueuse. Avalés par la mer en une seconde.

Aussitôt, le *Sussex* s'est incliné fortement sur le côté. Le pont en bois est devenu une pente glissante. La panique a éclaté. Un hurlement immense est monté de centaines de poitrines : des femmes qui cherchaient leurs gosses, des hommes qui glissaient sur les planches trempées, des gens qui se jetaient à l'eau de terreur en croyant que le paquebot allait couler à pic d'une minute à l'autre.

Moi, je me suis cramponnée de toutes mes forces à un montant de ferraille. Mes doigts s'y enfonçaient à en saigner. Dans ma tête, il n'y avait plus de prières, plus de mots. Il n'y avait que la vision des Salles Jeunes, la ferme de mon père, la Margeride, et cette pensée brute : *« Mon Dieu, je vais mourir noyée dans cette eau noire, loin de chez nous. »* C'est ça, la peur au ventre. Ce n'est pas une idée. C'est le corps qui sait qu'il va finir et qui se débat comme une bête qu'on mène à l'abattoir.

Pourtant, le *Sussex* n'a pas coulé. La cloison étanche à l'arrière a tenu bon, même si toute la proue avait été arrachée par l'explosion. Le navire s'est un peu redressé, flottant comme une coquille de noix crevée.

Nous sommes restés là, accrochés aux épaves du pont, dans le froid qui tombait avec la nuit, jusqu'à onze heures du soir. Six heures d'attente dans le noir, à écouter les râles des blessés et le clapotis de l'eau contre la coque déchirée. On craignait à chaque instant une seconde torpille qui nous achèverait.

C'est finalement un patrouilleur français, le *Marie-Thérèse*, qui est arrivé dans l'obscurité. On nous a transbordés tant bien que mal, les blessés

d’abord, puis les femmes. Le lendemain matin, le 27 mars, nous avons débarqué à Boulogne. On nous a donné du café chaud et un morceau de pain. Dans le journal *L’Ouest-Éclair* du jour, sur la liste des survivants français communiquée par le ministère de la Marine, il y avait mon nom : *Mlle Reine Bonhomme*. Il y a eu entre cinquante et cent morts ce jour-là.

Quand on est sortie vivante d’un coup pareil, on ne regarde plus jamais le monde de la même façon.

Deux ans plus tard, en août 1918, mon plus jeune frère, Alphonse Gaston, le petit dernier de la famille, était tué au combat à Noyon, dans le 2e régiment de zouaves. Il n’avait que vingt-deux ans. Nos cinq frères avaient été mobilisés ; Gaston ne reviendra jamais au pays.

Alors, quand je suis revenue à moi cet après-midi de 1939 dans la pièce d’essayage de Rose Terrace, le fer à repasser toujours dans ma main droite, la vapeur de la robe de velours m’a remis les idées en place.

La porte de la pièce s’est ouverte. Anna Dodge est entrée, son grand chapeau de paille à la main, l’air contrarié parce qu’une livreuse de chez Saks Fifth Avenue avait dix minutes de retard pour ses essayages de gants.

— Reine ! a-t-elle dit d’un ton sec. Qu’est-ce que vous faites plantée là ? Vous avez l’air d’avoir vu un fantôme. Et ce courant d’air qui fait claquer les portes ! Allez dire au valet de fermer la fenêtre du bas.

Je l’ai regardée. J’ai regardé ses doigts potelés couverts de bagues, son visage froissé par un petit retard de magasin, ses grands airs de dame de la ville.

— Oui, Mrs. Dodge, ai-je répondu gentiment en posant le fer sur son socle. Je m’en occupe tout de suite.

Elle est repartie dans le couloir en faisant froufrouter sa robe de soie.

J’ai réajusté mon tablier noir. Elle ne savait pas, Anna Dodge, et elle ne saura jamais. Elle ne savait pas ce que c’était que d’attendre la mort sur le pont d’un navire déchiré par une torpille. Elle ne savait pas ce que c’était que de perdre un frère de vingt-deux ans dans la boue des tranchées de Noyon.

C’est pour ça que leurs petites colères de riches, leurs gants en retard et leurs tasses de thé refroidies me glissaient sur la peau comme l’eau sur les plumes d’un canard. Quand on a connu la vraie peur au ventre et la vraie douleur du pays, on sait faire la part des choses. On dit *fai tira* comme chez nous, on baisse la tête, et on continue son travail.

Chapitre 5 : Eleanor la survivante

Quand j’étais au service de Mrs. Eleanor Elkins Widener Rice, entre 1930 et 1937, il y avait entre elle et moi quelque chose que les autres domestiques ne pouvaient pas comprendre.

Nous étions deux femmes nées dans des mondes opposés : elle dans la plus haute aristocratie de Philadelphie, moi dans une ferme en terre battue des Salles Jeunes. Mais nous avions toutes les deux senti l’eau glacée de l’océan nous monter aux genoux, et nous avions toutes les deux vu la mort d’un bateau découpé sur le ciel de nuit.

Pour elle, c’était le *Titanic*, dans la nuit du 14 au 15 avril 1912. Pour moi, c’était le *Sussex*, le 26 mars 1916.

Souvent, le soir, dans son grand boudoir du château de Miramar à Newport, quand la maison s’endormait, je restais seule avec elle. Je brossais ses longs cheveux gris devant la coiffeuse. C’était le seul moment de la journée où elle laissait tomber son masque de grande dame du monde.

— Reine, me disait-elle d’une voix basse, presque un chuchotement, en me regardant dans le miroir. Vous connaissez le bruit de l’eau qui s’engouffre dans la coque. Vous savez ce que c’est.

— Oui, Mrs. Rice, ai-je répondu la première fois. Ça ne s’efface jamais de l’oreille.

Alors, sans que j’aie besoin de poser de questions, elle se mettait à me raconter.

Elle me racontait le dîner de gala qu’elle avait donné ce soir du 14 avril 1912 dans le restaurant à la carte du *Titanic*, en l’honneur du capitaine Edward Smith. Il y avait là son mari, George Widener, leur fils Harry, vingt-sept ans, un garçon passionné de livres rares qui venait d’en acheter un exemplaire unique de Francis Bacon à Londres, et les plus grands noms d’Amérique. Elle me racontait la collision douce contre l’iceberg, si légère qu’on aurait dit

un coup de balai sous la coque, puis la baisse des lumières, le froid qui s'infiltrait sur le pont.

Elle me racontait le moment où son mari George et son fils Harry l'avaient installée dans le canot de sauvetage numéro 4, avec sa femme de chambre Emily Edwards, et les autres dames de la haute : Madeleine Astor, la jeune femme enceinte de John Jacob Astor, Marian Thayer, Emily Ryerson.

— Mon mari m'a dit : « Va, Eleanor. Nous nous retrouverons plus tard sur le navire de secours. » Mon fils Harry m'a embrassée sur la joue. C'est la dernière fois que je les ai vu.

Dans le canot numéro 4, Eleanor a pris les avirons avec les autres femmes pour s'éloigner du géant qui s'enfonçait par l'avant. Elle a vu le *Titanic* se dresser tout droit vers les étoiles, se couper en deux dans un fracas de ferraille et de vaisselle brisée, puis disparaître sous l'eau noire. Et puis il y a eu ces cris. Plus de mille cinq cents personnes qui hurlaient dans la nuit polaire avant que le froid ne les fasse taire une à une.

— On ne peut pas guérir d'un bruit pareil, Reine, me disait-elle en fermant les yeux. On peut seulement essayer de combler le trou.

Pour combler ce trou immense, Eleanor Widener a donné sa fortune.

Trois ans après le drame, en 1915, elle a versé deux millions de dollars à l'université Harvard pour bâtir la grande bibliothèque *Widener Library*, en mémoire de son fils Harry. Elle y a déposé la collection de trois mille trois cents livres rares que le jeune homme aimait tant. Elle a fait rénover l'église épiscopale Saint-Paul à Elkins Park pour son mari George.

Mais ce que peu de gens savaient, c'est qu'elle s'intéressait aussi silencieusement aux orphelins de la mer.

Après le naufrage du *Titanic*, elle avait été bouleversée par l'histoire des deux petits Français, Lolo et Momon — Michel et Edmond Navratil —, deux gamins de Nice de quatre et deux ans que leur père avait enlevés à leur mère avant de périr dans le naufrage. Les deux petits avaient été sauvés seuls dans un canot sans qu'on sache qui ils étaient. Eleanor s'était associée à Mrs. Astor et Mrs. Thayer pour offrir une montre en or au capitaine Rostron du *Carpathia*, le navire qui les avait repêchées, et elle a continué pendant des années à donner de l'argent pour les sociétés de protection des orphelins et des enfants abandonnés.

— L'argent ne ramène pas les morts, Reine, répétait-elle souvent. Mais il peut empêcher les vivants de tomber tout à fait.

C'est lors de l'inauguration de la bibliothèque à Harvard, en juin 1915, qu'elle avait rencontré son second mari, le docteur Alexander Hamilton Rice. Un chirurgien et explorateur. Pour tenter d'échapper au fantôme du *Titanic*, Eleanor l'a financé et l'a suivi dans des expéditions incroyables au fond de la jungle amazonienne, le long du Rio Negro et de l'Orénoque. Elle a été la première femme blanche à s'enfoncer dans ces territoires sauvages. Là-bas, au milieu des Indiens et de la forêt vierge, loin des salons de Philadelphie, elle disait qu'elle retrouvait un peu de paix.

Quand je compare Eleanor Rice et Anna Dodge, la différence est saisissante.

Eleanor a utilisé son drame et ses millions pour créer de la beauté, pour bâtir des bibliothèques, pour aider des écoles et soutenir des missions scientifiques. Elle cherchait à donner un sens à sa survie.

Anna Dodge, elle, quand le deuil a frappé sa maison en 1920 avec la mort presque simultanée de son beau-frère John et de son mari Horace, puis la mort de sa petite-fille Anna Margaret en 1924 et de sa fille Delphine en 1943, elle s'est refermée comme une huître. Elle s'est terrée derrière les murs de calcaire de Rose Terrace, jalouse de chaque dollar, effrayée par le monde entier, accumulant les meubles de musée sans jamais trouver le repos.

Le 13 juillet 1937, j'étais avec Mrs. Eleanor Rice à Paris. Elle faisait des courses dans un grand magasin de la rue de la Paix. D'un coup, elle s'est portée la main au cœur, s'est effondrée sur le parquet, et elle est morte avant que le médecin n'arrive. Une crise cardiaque. Elle avait soixante-quinze ans.

On a ramené son corps aux États-Unis, et elle a été enterrée dans le mausolée de la famille Widener au cimetière Laurel Hill de Philadelphie, près des cénotaphes élevés à la mémoire de George et d'Harry. Sur sa tombe, il n'y a pas un mot sur le *Titanic*. Elle n'avait pas besoin qu'on lui rappelle la tragédie de sa vie ; elle l'avait portée chaque jour dans sa chair.

Aujourd'hui, quand je pense à elle depuis ma petite chambre de Rose Terrace, je me dis que Mrs. Eleanor était une vraie grande dame. Pas seulement parce qu'elle portait des diamants ou qu'elle habitait un palais de Trumbauer, mais parce qu'elle avait compris la seule chose qui compte : quand la mer ou la vie vous ont tout repris, il ne vous reste plus que la bonté qu'on distribue aux autres pour ne pas devenir fou.

Chapitre 6 : Les Perles de l’Impératrice

Aujourd’hui, c’est le jour du nettoyage des bijoux.

C’est une tâche que Madame ne confie à personne d’autre. Une fois par mois, je monte dans son dressing du premier étage, je tire la clé de ma poche et j’ouvre la grande armoire forte encastrée dans le mur de calcaire. Je sors les étuis en cuir rouge de chez Cartier, et je les pose sur la table pliante recouverte d’un drap de lin blanc.

Au milieu des broches d’émeraudes, des diamants et des rubis, il y a le grand étui plat en velours noir.

Quand j’ouvre le couvercle, cinq rangs de perles orientales parfaitement rondes et dégradées brillent doucement sous la lumière de la fenêtre. Trois cent quatre-vingt-neuf perles de mer, lourdes, d’un blanc d’ivoire avec des reflets rosés. Le fermoir principal est une miniature en émail représentant le visage de la tsarine Catherine II de Russie, entourée de petits diamants brillants.

Le collier de l’Impératrice.

C’est Horace Dodge qui l’avait acheté chez Pierre Cartier à New York en mai 1920, quelques mois seulement avant sa mort. Il venait de recevoir ses douze millions et demi de dollars pour la revente de ses parts dans l’affaire Ford. Comme sa femme Anna voulait éblouir Mrs. Eva Stotesbury et la haute société de Palm Beach, Horace avait dit à Cartier : *« Donnez-moi ce qu’il y a de plus cher et de plus beau sur terre. »* Cartier lui avait vendu ces cinq rangs de perles pour huit cent vingt-cinq mille dollars — une fortune capable d’acheter dix usines. Il lui avait assuré que le collier venait tout droit du trésor des Romanov, sorti en cachette de Russie après la révolution de 1917.

Mon travail, c’est de nettoyer ces perles. Pas avec des produits de chimiste qui les abîmeraient, non. Avec de l’eau tiède, un peu de savon doux de Marseille, une chamoisine très fine et quelques gouttes d’huile d’amande douce pour leur rendre leur orient.

Chaque fois que mes doigts touchent la peau fraîche et lourde de ces perles, le même frisson me remonte le long des bras.

Les autres femmes de chambre d’Amérique voient là-dedans des milliers de dollars. Moi, quand je regarde la petite miniature en émail de Catherine II, je vois la Russie.

Je me revois en 1910, quand je suis arrivée à Saint-Pétersbourg par le train, après mon premier grand voyage. J’avais dix-neuf ans. Je quittais les seaux de charbon de Lyon pour entrer au service d’une grande famille de la noblesse russe. On me demandait d’apprendre le bon français et les manières de Paris à leur petit garçon.

En Russie, à cette époque-là, le français était la langue des maîtres. Un Russe de la haute société qui ne parlait pas français n’était rien du tout. Mlle Hortense Boileau, la gouvernante que j’avais remplacée, avait passé vingt ans là-bas sans apprendre trois mots de russe. Moi, en six ans, j’ai juste appris ce qu’il me fallait pour me faire comprendre des valets et des moujiks : *« spassibo »* pour dire merci, *« dobro »* pour dire c’est bien. Pour le reste, nous vivions dans un cocon de soie, de dentelles et de chauffage au bois de bouleau.

Je revois les pièces immenses des palais de la perspective Nevski, les poêles en faïence verte, les dorures des icônes, la neige qui tombait sans bruit sur la Neva gelée. Je revois la jeune maîtresse de maison, enveloppée dans ses pelisses de zibeline, qui portait des colliers de perles pareils à celui-ci quand nous partions pour l’Opéra ou pour les fêtes de la cour.

Et puis, la guerre est venue en 1914. Et puis, la révolution en 1917.

De source familiale, je sais que la famille russe pour laquelle j’avais travaillé a été entière anéantie pendant les massacres de la révolution bolchevique. Le petit garçon auquel j’apprenais les verbes du premier groupe, ses parents, ses tantes : tous fusillés ou jetés dans des trous de mines. Leurs palais ont été pillés, leurs meubles vendus aux enchères, et leurs bijoux arrachés des coffres pour être revendus au poids aux marchands d’art de Paris ou de New York.

Les perles de Catherine II ont survécu. Les femmes qui les portaient sont mortes, le régime tsariste s’est effondré dans le sang, mais les perles sont toujours là, froides et brillantes sur mon drap de lin blanc.

— Vous faites bien attention, Reine ?

C’est la voix d’Anna Dodge qui me fait sursauter. Elle est entrée sans bruit dans le dressing, appuyée sur sa canne, en robe de chambre de velours bleu.

— Oui, Mrs. Dodge, dis-je en essuyant doucement le fermoir en émail. Je passe l’huile douce sur chaque rang.

Elle s’approche de la table et regarde le collier. Ses yeux petits et méfiants brillent d’une drôle de lueur.

— Huit cent vingt-cinq mille dollars, murmure-t-elle comme pour elle-même, en répétant le chiffre qu’elle a rabâché pendant cinquante ans. Horace l’a payé cash. Pierre Cartier m’a juré que la tsarine elle-même l’avait porté au bal du palais d’Hiver.

— C’est un travail magnifique, Madame, dis-je simplement.

Elle avance sa grosse main ridée, prend le premier rang et le laisse couler entre ses doigts.

— Je l’avais donné à Delphine pour son mariage en 1920. Elle était si jolie ce jour-là, dans sa robe de satin blanc… Et puis Delphine est morte. Le collier m’est revenu. Tout me revient toujours, Reine. L’argent, les bijoux, les maisons. Mais les gens partent.

Sa voix est devenue sèche. Elle n’a pas versé une larme. Chez les Dodge, on ne pleure pas devant les domestiques.

Elle a reposé le collier sur le lin blanc.

— Remettez-le dans le coffre quand vous aurez fini, dit-elle d’un ton sec en se détournant. Et n’oubliez pas d’éteindre la lumière.

J’ai regardé son dos voûté s’éloigner dans le couloir.

J’ai pris la chamoisine et j’ai continué de frotter, une par une, les trois cent quatre-vingt-neuf perles. Dans le reflet de l’émail de Catherine II, je ne voyais pas le visage de la tsarine de Russie. Je voyais le visage du petit garçon de Saint-Pétersbourg dont le corps pourrissait sous la neige depuis plus de vingt ans, et celui de la pauvre Delphine Dodge, morte le foie brûlé par le gin à quarante-trois ans.

Les perles ne meurent jamais. Ce sont les gens qui s’en vont. Et à quoi sert de posséder le plus beau collier du monde, quand on n’a plus personne à qui le passer autour du cou ?

Chapitre 7 : Les Hivers de Palm Beach

Chaque année, au milieu du mois de décembre, c’était le même grand déménagement.

À Détroit, la gelée s’installait sur le lac Sainte-Claire. Le vent du nord faisait siffler les fenêtres de Rose Terrace et couvrait les roseraies d’un manteau de glace grise. Mais là-bas, à l’autre bout du pays, le soleil de la Floride brillait déjà. Il fallait faire les malles.

Pour n’importe quelle famille ordinaire, partir en voyage, c’est fermer deux valises et prendre le train. Chez Mrs. Anna Dodge, c’était une véritable expédition militaire.

Pendant trois jours, dans le grand dressing du premier étage, nous empilions des dizaines de malles *Wardrobe* — de grandes armoires mobiles en cuir renforcé de cuivre qui s’ouvraient en deux, avec des cintres d’un côté et des tiroirs en velours de l’autre. Il fallait y ranger les robes d’été en mousseline de soie, les ensembles de lin blanc pour les déjeuners au club, les chapeaux à larges bords dans leurs boîtes en carton bouilli, les étuis à bijoux, et les manteaux légers pour la brise du soir. On louait un wagon privé complet, accroché à la fin du train rapide qui descendait vers le sud.

Deux jours de chemin de fer à travers les champs enneigés de l’Ohio, les collines de la Virginie, puis la terre rouge de la Géorgie, avant de voir apparaître les premiers palmiers et les marécages de la Floride.

Quand le train s’arrêtait enfin à la gare de West Palm Beach, le chaud vous tombait sur la figure comme si l’on ouvrait la porte d’un four à pain. Un air lourd, moite, chargé de l’odeur du sel de l’océan, des fleurs de jasmin et du pétrole des grosses voitures.

On montait dans la limousine, et quelques minutes plus tard, nous franchissions les portes d’un autre monde.

Playa Riente.

« Les Sables Rians » en espagnol. C'était le nom du palais que Madame avait acheté en 1926. Vingt-sept acres de terrain qui s'étendaient de l'océan Atlantique jusqu'au lac Worth. Soixante-treize pièces bâties au milieu des cocotiers, des bananiers et des hibiscus rouges.

La maison avait été construite en 1923 par le célèbre architecte local, Addison Mizner, pour un roi du pétrole de l'Oklahoma, Joshua Cosden, et sa femme Nell. Cosden avait gagné cinquante millions de dollars dans les puits de pétrole avant d'en dépenser près de deux millions pour se faire bâtir la plus grande et la plus folle résidence de tout Palm Beach. Mais au bout de trois ans, le millionnaire s'était ruiné dans des spéculations sur le coton. Il a dû tout vendre aux enchères pour payer ses dettes.

Madame avait racheté la propriété d'un coup de chèque : deux millions huit cent mille dollars, avec tous les meubles, les tapis et les peintures murales.

Et par la même occasion, elle avait acheté l'agent immobilier qui lui avait vendu le domaine : Hugh Dillman.

Hugh McCaughey, de son vrai nom, était un ancien comédien de théâtre né dans l'Ohio, de quatorze ans plus jeune qu'Anna. Il avait de beaux cheveux bruns, une allure de jeune premier, des manières parfaites et pas un sou vaillant en poche. Trois semaines après la signature du contrat d'achat de *Playa Riente*, en mai 1926, Anna l'épousait.

Quand je suis arrivée au service de Madame en 1939, ce mariage de papier n'était plus qu'un souvenir amer.

Sur le papier, Hugh Dillman était toujours le mari de la femme la plus riche du monde. Dans la réalité, il ne mettait plus jamais les pieds dans la chambre de Madame. Il avait quitté *Playa Riente* pour aller s'installer à quelques milles de là, à West Palm Beach, sur une immense propriété de trois cent quatre-vingts acres qu'il avait baptisée *Sandy Loam Farm*.

Hugh s'y était créé son propre royaume. Il y élevait des vaches de race Jersey importées de l'île de Jersey, des taureaux Black Angus, et il y exploitait une pépinière géante d'arbres tropicaux et de fleurs rares. Il vivait là-bas dans une grande maison en rondins de cèdre décorée comme un décor de théâtre, entouré d'une quarantaine d'employés, tous des jeunes hommes vigoureux qu'il engageait pour s'occuper de ses serres et de ses étables.

À Palm Beach, tout le monde savait ce qui se passait à *Sandy Loam Farm*. On savait que le bel ancien comédien aimait la compagnie des garçons bien plus que celle de sa vieille épouse de Détroit.

Pourtant, chaque hiver, pour sauver les apparences devant la haute société, Hugh remettait son costume de lin blanc et venait jouer le rôle du maître de maison à *Playa Riente* quand Madame donnait un grand dîner. Il saluait les invités avec son grand sourire de comédien, faisait servir le champagne, s'assoyait en bout-de-table en face d'Anna, puis, dès que la dernière voiture était repartie, il remontait dans son petit cabriolet et retournait dormir au milieu de ses vaches et de ses jeunes jardiniers.

Dans cette immense maison de *Playa Riente*, l'atmosphère était encore plus étrange qu'à Rose Terrace. Addison Mizner avait construit le palais en pierre de corail taillée qu'il avait fait tremper pendant des mois dans l'eau de mer pour lui donner un air de vieux château espagnol. Le grand hall d'entrée mesurait soixante pieds de long, sous un plafond à poutres de bois précieux importées d'un ancien monastère de Séville. La salle à manger était décorée d'une fresque géante de cent onze pieds de long représentant les voyages de l'explorateur De Soto, copiée sur le palais Davanzati de Florence. Et dans la salle de bal, les murs étaient recouverts de neuf panneaux d'or et de peinture sombre réalisés par l'artiste espagnol José Sert, racontant les aventures de Sindbad le Marin.

Il y avait là-dedans un luxe rococo, pesant, écrasant. Des fenêtres hautes ornées de grilles en fer forgé qui découpaient le soleil, des patios intérieurs rafraîchis par des fontaines en faïence de Valence où l'eau coulait jour et nuit, et des terrasses de pierre qui descendaient directement jusqu'au sable blanc où les vagues de l'océan venaient mourir.

Pendant les mois d'hiver, mon travail de femme de chambre prenait une autre tournure.

Il ne s'agissait plus de lutter contre le froid et la neige du Michigan, mais contre la chaleur moite et le sel de l'air marin. Le sel s'infiltrait partout. Il piquait les fermetures en métal des robes, ternissait l'or des cadres et faisait gondoler le papier peint. Deux fois par semaine, je devais passer une peau de chamois sèche sur chaque miroir et chaque console de la suite de Madame pour empêcher la rouille de s'y installer.

Il fallait aussi entretenir les tenues de soleil. Madame ne se mettait jamais au soleil — une dame de son rang se devait de conserver le teint pâle des

aristocrates —, mais elle exigeait des tenues en toile de lin d'une blancheur éclatante pour ses sorties de l'après-midi.

À deux heures, je l'aidais à s'habiller pour son tour en voiture. Elle mettait ses grandes robes droites en lin blanc ou en soie beige, ses gants de peau de Suède légers, et son grand chapeau de paille qui lui faisait de l'ombre sur les yeux. Je lui accrochais sa broche de diamants sur le col, et je lui tendais son ombrelle en dentelle.

Puis la grosse voiture noire l'emmenait le long de Worth Avenue, la rue commerçante la plus chère d'Amérique.

Worth Avenue, c'était le champ de foire des millionnaires. Des deux côtés de la rue, sous les palmiers et les arceaux de pierre espagnols, se succédaient les boutiques des plus grands couturiers de Paris et des plus grands bijoutiers de New York : Cartier, Van Cleef & Arpels, Saks, Bergdorf Goodman.

Les dames de la haute s'y promenaient dans de petites chaises en osier à trois roues qu'un employé noir pédalait lentement derrière elles — ce que l'on appelait ici les *Afromobiles*. Voir ces millionnaires en robes de soie se faire pousser au soleil par des garçons noirs en sueur sous leurs uniformes, c'était un spectacle qui me soulevait le cœur. Chez nous, aux Salles, le travail de la terre est rude, mais chacun marche sur ses deux jambes et regarde l'autre en face. Ici, l'argent achetait tout, jusqu'aux jambes et au souffle des pauvres gens.

Un peu plus tard, Madame allait prendre le thé chez ses voisines.

Ses voisines, c'était la même bande de millionnaires qui se retrouvait d'un bout à l'autre de l'année. Il y avait Eva Stotesbury à *El Mirasol*, le palais voisin bâti lui aussi par Mizner. Eva y vivait comme une reine de comédie avec son vieux mari Ned, qui sortait son petit tambour militaire chaque année pour fêter son anniversaire devant cinq cents invités en habits du soir.

Il y avait Isabel Sloane, la fille de John Dodge et nièce d'Anna, qui habitait *Concha Marina*, une jolie maison espagnole où elle passait ses journées au bar de la piscine à boire du gin et à parier sur ses chevaux de course de Virginie.

Il y avait Winifred, mon ancienne employeuse, la sœur d'Isabel, qui venait passer quelques semaines à *Casa Giravente* sur Via La Selva, avec son mari Wesson Seyburn.

Et il y avait les clubs exclusifs : le *Bath and Tennis Club*, et surtout l'*Everglades Club*, dont Hugh Dillman avait réussi à se faire nommer président.

L'*Everglades Club*, c'était le sanctuaire de la haute société de Palm Beach. Hugh y organisait des fêtes costumées d'une folie sans pareille : la Nuit Hawaïenne où l'on faisait venir des tonnes de sable et des danseuses de Honolulu ; la Nuit du Chemin de Fer où l'entrée du club était transformée en gare avec des guichets de vente de billets et des voitures-restaurants ; ou encore la Nuit de la Danse de la Grange, où les millionnaires en diamants s'habillaient en paysans de pacotille avec des salopettes en jean pour danser au son d'un orchestre de banjo.

Madame assistait à toutes ces fêtes. Elle s'assoyait dans son coin, droite comme un piquet dans ses robes de taffetas mauve ou de brocart argenté, son collier de perles de Catherine II serré autour du cou.

Elle regardait ce grand cirque avec des yeux froids. Elle savait que la plupart de ces femmes élégantes qui lui faisaient de grands sourires en la traitant de « chère Anna » se moquaient d'elle dans son dos dès qu'elle avait le dos tourné, en rappelant qu'elle n'était qu'une petite professeure de piano écossaise qui avait emballé la gamelle de son mécanicien de mari.

Mais elle restait là, immobile, solide comme une borne de granit sur un chemin de Haute-Loire. Elle tenait sa place parce qu'elle avait l'argent pour la payer.

Le soir, quand nous rentrions à *Playa Riente*, la grande maison était vide et sombre.

Hugh Dillman repartait aussitôt vers sa ferme de *Sandy Loam*, retrouver ses vaches et ses jeunes hommes. Madame montait dans sa suite de la tour.

Je l'aidais à retirer ses bijoux, je défaisais les agrafes de sa robe, je lui donnais sa chemise de nuit en lin fin. Puis elle s'assoyait sur le bord de son grand lit à baldaquin espagnol, les pieds nus sur le carrelage frais de la chambre.

Par les hautes portes-fenêtres ouvertes sur la terrasse, on entendait le grondement gigantesque de l'océan Atlantique. Un bruit sourd, lourd, régulier, qui battait contre la falaise de corail comme le cœur du monde.

— Reine, me disait-elle parfois en écoutant la mer. Écoutez ce bruit. Ça ne s'arrête jamais.

— Non, Mrs. Dodge. C'est l'eau qui monte et qui descend.

— À Détroit, c'est le lac. Ici, c'est l'océan. Partout où je vais, il y a de l'eau qui fait du bruit autour de ma maison.

Elle poussait un grand soupir, se glissait sous le drap, et je baissais la mèche de la lampe en cuivre.

Je descendais alors sur la terrasse de pierre de *Playa Riente*. Je restais là quelques minutes toute seule, dans la nuit tiède de la Floride, à regarder les étoiles briller au-dessus des palmiers noirs.

Je repensais aux hivers de mon enfance aux Salles Jeunes. Là-bas, en ce mois de janvier, la neige crevait le ciel. Les chemins étaient bloqués par les congères. Mon père et mes frères passaient la journée à l'écurie pour soigner les vaches et réparer les outils en bois au coin du feu. La maison sentait la soupe de chou, la fumée de bois de pin et le lard salé. On était pauvres, on n'avait ni calcaire de l'Indiana, ni perles de la tsarine, ni serviteurs noirs pour nous pousser dans des chaises en osier. Mais quand la famille s'assoyait autour de la grande table en frêne le soir, le chaud venait du cœur des gens et de la présence des uns et des autres.

Ici, sous le soleil éclatant de Palm Beach, au milieu des fleurs d'hibiscus, des palais d'Addison Mizner et des millions de dollars d'or, il y avait soixante-treize pièces remplies d'antiquités espagnoles, mais il n'y avait pas un seul atome de vraie chaleur humaine.

Les pauvres petits riches d'Amérique s'enfuyaient tous les hivers vers le sud pour chercher le soleil. Ils dépensaient des fortunes en wagons privés, en robes de lin et en colliers de diamants. Mais le soleil de Floride avait beau leur brûler la peau, il ne parvenait jamais à réchauffer le froid glacé qu'ils portaient au-dedans d'eux-mêmes.

Chapitre 8 : Le Yacht Fantôme

Quand on regardait depuis les terrasses de pierre de Rose Terrace II vers les eaux pâles du lac Sainte-Claire, il y avait toujours cette grande ombre blanche amarrée au bout du quai privé : le *SS Delphine*.

Deux cent cinquante-huit pieds de long — presque-quatre-vingts mètres. Une vraie cathédrale de ferraille et de teck posée sur l'eau, avec ses deux grandes cheminées peintes en jaune et sa proue inversée qui fendait les vagues comme une lame de rasoir.

Chez nous, quand les garçons du village voulaient impressionner les filles, ils leur taillaient un petit bateau en écorce de pin qu'ils faisaient flotter sur la Seuge. Horace Dodge, lui, pour faire plaisir à sa fille Delphine, avait fait construire le plus grand et le plus cher yacht privé de toutes les Amériques. Deux millions de dollars en 1921.

La grande tragédie d'Horace, c'est qu'il n'a jamais navigué dessus. Il est mort de pneumonie et de chagrin en décembre 1920, quatre mois avant que le navire ne soit mis à l'eau aux chantiers de River Rouge. Le bateau de ses rêves est devenu le bateau de ses fantômes.

Pendant les années où j'ai servi Madame, le *Delphine*, c'était notre maison de campagne flottante.

Dès que les beaux jours arrivaient en juin, après le retour de Floride, on quittait le calcaire de Rose Terrace pour monter à bord. On partait pour des croisières de plusieurs semaines sur les Grands Lacs : le lac Huron, l'île de Mackinac, la baie Georgienne, et parfois descendre le fleuve Saint-Laurent jusqu'à New York ou Newport.

À bord, il y avait une trentaine d'hommes d'équipage : le capitaine avec ses galons d'or, les mécaniciens en bleu de travail dans la chaufferie, les matelots qui frottaient les ponts en teck à la pierre ponce dès cinq heures du matin, et les garçons de table sous les ordres du maître d'hôtel. Et puis moi, avec les filles de chambre, pour veiller sur les garde-robes de ces dames.

Mon travail sur le bateau était un vrai casse-tête.

L'humidité de l'eau douce sur les lacs ou de l'eau salée près des côtes, c'est le pire ennemi de la soie et du velours. Dans les étroits dressings des cabines de luxe, je passais mes journées à repasser les plis des robes du soir qui gondolaient à cause de la brise, à brosser les vestes de marins en drap lourd, et à vérifier que le sel ne piquait pas les fermetures en argent des boîtes à bijoux de Madame.

Le *Delphine*, c'était le chef-d'œuvre de la mécanique d'Horace Dodge.

Au fond du navire, dans une chaufferie plus propre qu'une cuisine de curé, tournait le moteur qu'Horace avait conçu de ses propres mains : deux énormes machines à vapeur à quadruple expansion de quinze cents chevaux chacune, alimentées par trois chaudières. Les engrenages tournaient lentement, à cent cinquante tours par minute, avec un ronronnement grave et doux qui faisait vibrer tout le navire jusque dans les sommiers des cabines. Quand on descendait dans les sous-sols du bateau, entre les cuivres astiqués et les tuyaux de vapeur, on sentait le génie du pauvre gamin de Niles qui avait passé son enfance la graisse sous les ongles.

Mais au-dessus des machines d'Horace, dans les salons décorés par la maison *Tiffany* de New York, le spectacle était bien différent.

Le salon principal était lambrissé d'acajou de Cuba poli comme un miroir, avec des lustres en cristal et un orgue géant de soixante mille dollars monté contre la cloison. Sur le pont supérieur, Horace avait fait installer une piscine en mosaïque verte avec un système de nage contre courant. Il y avait douze suites de luxe pour accueillir vingt-six invités.

Et quels invités !

C'est là que j'ai vu à quel point ces « pauvres petits riches » ne savaient pas quoi faire de leur existence.

L'été, quand le *Delphine* tanguait doucement au large de Mackinac Island, le navire devenait une boîte de nuit flottante. Horace Junior et ses amis s'y installaient dès l'après-midi pour jouer aux cartes et boire des highballs au whisky. À trois heures du matin, on entendait encore les éclats de voix ivres, le bruit des verres brisés sur le pont en teck, et le phonographe qui criait du jazz à réveiller les morts.

Delphine, la fille d'Horace, y amenait ses maris successifs — Jim Cromwell, puis Ray Baker — et leurs disputes résonnaient dans tout le navire. Ils se jetaient des mots atroces à la figure, puis ils descendaient dans la piscine de pont pour se baigner tout habillés en riant comme des fous.

Au milieu de toute cette débauche de jeunesse gâtée, Anna Dodge restait assise à l'arrière, sous un taud de toile blanche qui la protégeait du soleil.

Elle portait son éternel chapeau noir et un châle de laine sur ses épaules. Elle buvait son thé chaud en regardant l'eau filer derrière l'hélice. Elle voyait son fils Horace s'abîmer dans le gin, sa fille Delphine se détruire le foie, et ses petits-enfants courir d'un bout à l'autre du pont sans que personne ne leur dise jamais non.

Un jour que nous naviguions sur le lac Huron, en août 1940, elle m'a fait appeler pour lui apporter son châle de rechange. Le *Delphine* longeait l'île Manitoulin — l'endroit même où son petit-fils Daniel Dodge s'était noyé deux ans plus tôt après l'explosion de dynamite.

Elle a regardé les côtes sombres et les pins noirs qui se reflétaient dans l'eau claire.

— Reine, m'a-t-elle dit à voix basse sans me regarder. Horace a dépensé deux millions pour ce bateau. Il croyait que sa famille y serait heureuse. Regardez-les.

À l'autre bout du pont, Horace Junior, ivre mort, venait de rater son coup de filet au tennis de pont et poussait un juron proféré à faire rougir un matelot.

— Le bateau est beau, Mrs. Dodge, ai-je répondu doucement. Mais l'eau du lac est profonde.

— Oui, a-t-elle murmuré. Elle est trop profonde pour nous tous.

Ce navire avait une drôle de poisse accrochée à sa coque.

En septembre 1926, alors qu'il était amarré à New York au pied de la 94e rue, le *Delphine* avait pris feu de façon mystérieuse. Il avait brûlé pendant des heures avant de couler à pic le long du quai. Anna et son second mari, Hugh Dillman, avaient tout perdu à bord. Il avait fallu dépenser des centaines de milliers de dollars pour le renflouer, le vider de sa vase et faire refaire tout le décor de chez *Tiffany*.

En 1940, il avait heurté un récif près de Manitoulin Island, déchirant sa tôle.

Et puis, en janvier 1942, quelques semaines après l'attaque de Pearl Harbor, la marine américaine avait réquisitionné le *Delphine*. L'US Navy l'avait repeint en gris camouflage, lui avait monté des canons antiaériens sur les ponts et l'avait rebaptisé *USS Dauntless*. Pendant toute la Seconde Guerre mondiale, le yacht d'Horace Dodge a servi de quartier général flottant pour

l'amiral Ernest King, le chef des opérations navales américaines. C'est à son bord que le président Roosevelt, Winston Churchill et le Russe Molotov se sont réunis pour préparer la conférence de Yalta.

Quand la guerre a pris fin en 1946, la marine a rendu le bateau à Madame. Il a fallu encore dépenser une fortune pour retirer les canons, poncer la peinture grise de l'armée et lui rendre ses boiseries d'acajou et ses cuivres d'origine. Les matelots avaient juste laissé neuf petites entailles gravées dans le bois du poste de pilotage, souvenir des missions de guerre.

Après la guerre, le *Delphine* n'a presque plus jamais repris la mer pour de grands voyages.

Il est resté là, amarré au bout du quai de Rose Terrace II, comme un monstre immobile. De ma fenêtre du troisième étage, je le voyais chaque matin. Un géant de teck et d'acier qui coûtait vingt mille dollars par an rien que pour payer les gardiens et les peintres qui empêchaient la rouille de manger ses flancs.

Pendant les vingt dernières années de sa vie, Madame n'y est plus jamais montée. Elle le regardait depuis son fauteuil roulant sur la terrasse, en disant qu'il lui coûtait trop cher. Mais elle refusait de le vendre.

Ce yacht de deux cent cinquante-huit pieds, c'était le symbole parfait de toute la dynastie Dodge. Une merveille de mécanique conçue par un génie de l'atelier, bâtie à coups de millions, mais sur laquelle les héritiers n'ont jamais su que boire, se disputer et se perdre. Un palais flottant propulsé par trois mille chevaux de vapeur, mais qui n'a jamais réussi à mener personne vers le bonheur.

Chapitre 9 : Souvenirs d'Eleanor

Dans le tiroir de mon petit secrétaire, sous mes carnets de compte et mes lettres du pays, je conserve un objet étrange que les domestiques de Rose Terrace n'ont jamais vu.

C'est une petite dent de jaguar perforée, teinte d'un brun d'écorce, montée sur un fil d'argent fin. C'est Mrs. Eleanor Rice qui me l'avait donnée en 1935, un soir à Miramar, après que je lui eus réparé un ourlet de dentelle de Bruxelles.

Quand je prends cette dent dans le creux de ma main ridée, la grisaille du lac Sainte-Claire et le calcaire de Rose Terrace s'effacent aussitôt. Je revois le sourire d'Eleanor. Je revois cette femme extraordinaire qui avait bravé la jungle, les fièvres et les sauvages d'Amérique du Sud pour tenter d'étouffer les fantômes du *Titanic*.

Si je parle tant d'Eleanor Rice dans mes mémoires, ce n'est pas seulement parce que j'ai passé sept ans à son service, de 1930 à sa mort en 1937. C'est parce que chaque jour passé auprès d'Anna Dodge me rappelle, par contraste, quelle grande dame était Eleanor.

Le second mari d'Eleanor, le docteur Alexander Hamilton Rice Jr., était un homme d'une tout autre trempe que les dandys ivrognes qui tournaient autour des héritières de Détroit.

Le Docteur — comme nous l'appelions tous à la maison — était un pur produit de la haute société de Boston. Professeur de géographie à l'université de Harvard, chirurgien diplômé, membre des grandes sociétés savantes de Londres et de Paris. Mais ce n'était pas un savant de salon. C'était un homme fort, sec, au regard bleu acier, capable de passer des mois dans une pirogue à cartographier des fleuves inconnus ou à opérer des malades sous une tente de toile.

Quand la Première Guerre mondiale a éclaté en France en 1914, le docteur Rice n'a pas attendu que son pays entre en guerre. Il est parti aussitôt pour la France comme chirurgien volontaire dans les hôpitaux d'ambulance. Pendant deux ans, dans le sang et la boue du front, il a opéré des centaines de pauvres soldats déchiquetés par les obus, coupant les membres gangrenés et recousant les chairs sous les bombardements allemands.

Moi qui ai vu arriver les blessés de la Manche en 1916 et qui ai perdu mon petit frère Gaston à Noyon en 1918, j'avais un respect immense pour le Docteur. C'était un homme utile. Un homme qui sauvait des vies avec ses bistouris, au lieu de dépenser l'argent de ses parents en voitures de course et en bouteilles de champagne comme le faisait le pauvre Horace Dodge Junior.

C'est en juin 1915, lors de l'inauguration de la bibliothèque *Widener Library* à Harvard, qu'Eleanor et le docteur Rice se sont rencontrés. Ils se sont mariés quelques mois plus tard. Eleanor avait cinquante-quatre ans, le Docteur en avait quarante.

Pour leur voyage de noces, au lieu de s'installer dans une villa de la Côte d'Azur ou de faire des courses à Paris, le docteur Rice a proposé à Eleanor de l'emmener en Amérique du Sud, sur un vapeur de quatre cents tonnes spécialement équipé pour la recherche scientifique.

Beaucoup de grandes dames de Philadelphie auraient hurlé de terreur à la seule idée d'abandonner le confort de leurs salons. Mais Eleanor n'était pas une femme ordinaire. Depuis la nuit du 14 avril 1912, quand le *Titanic* avait englouti son premier mari George et son fils Harry sous ses yeux, la vie tranquille des salons la rendait folle. Les réceptions de Newport, les bavardages sur les robes et les bijoux lui semblaient d'une futilité insupportable. Elle avait besoin d'air, de danger, de grands espaces pour ne plus entendre les cris des noyés qui la hantaient la nuit.

De 1916 à 1924, Eleanor a financé et accompagné son mari dans plusieurs grandes expéditions au cœur de l'Amazonie, le long du Rio Negro et de l'Orénoque.

Elle a été la toute première femme blanche à s'enfoncer aussi loin dans ces territoires sauvages, là où aucune carte n'avait encore été dessinée.

Elle m'en parlait souvent le soir, à Miramar, pendant que je lui brossais les cheveux. Elle me racontait la chaleur touffue qui vous colle les vêtements à la peau, les nuées de moustiques qui vous dévorent le visage, le rugissement nocturne des jaguars, et l'eau noire des fleuves remplie de piranhas et de caïmans.

— Reine, me disait-elle avec un petit rire silencieux, mes amies de New York me demandaient si je n'avais pas peur d'abîmer mon teint. Elles ne comprenaient pas que là-bas, devant cette nature géante qui n'en a rien à faire des hommes, mes chagrins devenaient enfin petits.

En 1920, lors d'une remontée du Rio Negro, leur expédition a été attaquée par des Indiens sauvages armés d'arcs et de flèches empoisonnées. Des coups de feu ont été échangés depuis le pont du yacht ; deux attaquants ont été tués sur le rivage. Pendant que les hommes tiraient au fusil, Eleanor est restée dans sa cabine, parfaitement calme, sans pousser un seul cri, nettoyant les bandes et préparant les antiseptiques pour le Docteur.

Mais la plupart du temps, Eleanor refusait de considérer ces peuples comme des ennemis.

Quand le bateau faisait escale près des villages de tribu, elle descendait à terre avec de grandes caisses en bois qu'elle avait fait emporter de New York. Elle s'assoyait sur l'herbe au milieu des femmes indiennes. Elle leur distribuait des colliers de perles de verre de couleur, des couteaux en acier, des miroirs de poche, des aiguilles et du fil à coudre.

— Les femmes sont les mêmes partout, Reine, me disait-elle. Qu'elles portent des robes de chez Worth ou un simple morceau d'écorce autour de la taille, elles veulent toutes nourrir leurs enfants, soigner leurs malades et rendre leurs filles jolies.

Elle avait obtenu l'accord du gouvernement brésilien pour étudier la condition des femmes de ces régions, et elle a fait bâtir de ses propres deniers des petites écoles en bois pour les enfants des tribus et des postes médicaux où le docteur Rice vaccinait les villageois contre la variole et la fièvre jaune. C'est un chef de tribu du Rio Negro qui lui avait offert cette dent de jaguar en signe de respect, et Eleanor me l'avait transmise des années plus tard.

Quand je repense à tout cela en nettoyant l'argenterie d'Anna Dodge, je mesure le gouffre qui sépare ces deux femmes.

Eleanor Rice possédait onze millions de dollars. Elle les a utilisés pour bâtir la plus grande bibliothèque universitaire d'Amérique, pour financer des expéditions scientifiques, pour créer des hôpitaux, pour cartographier des fleuves inconnus et pour soulager les orphelins. Elle a vécu debout, le regard tourné vers le vaste monde.

Anna Dodge possédait cent quarante-six millions de dollars. Elle les a utilisés pour se faire bâtir une copie du Petit Trianon dans le Michigan, pour accumuler des tapis précieux sur lesquels personne n'avait le droit de marcher, pour acheter des perles de tsarine qu'elle gardait enfermées dans un coffre-fort, et pour payer les dettes de jeu et les divorces de ses enfants. Elle a vécu terrée derrière ses murs de calcaire, effrayée par le monde entier, persuadée que chaque valet cherchait à lui voler un morceau de savon.

Le 13 juillet 1937, j'étais avec Mrs. Eleanor Rice à Paris.

C'était une belle journée d'été, chaude et lumineuse. Nous logions dans son appartement rue Barbet de Jouy. L'après-midi, Mrs. Rice m'a demandé de l'accompagner dans une petite boutique de dentelles et de linges fins, près de la rue de la Paix. Elle voulait acheter des cadeaux pour ses petites-filles.

Elle était d'une humeur charmante ce jour-là, souriante, me parlant de notre retour prochain aux États-Unis sur le paquebot *Île-de-France*.

Dans la boutique, alors qu'elle examinait un napperon en dentelle du Puy, elle s'est soudainement arrêtée de parler. Sa main droite s'est portée à sa poitrine. Son visage est devenu d'une pâleur de craie.

— Reine… a-t-elle murmuré dans un souffle.

Je me suis précipitée pour la retenir, mais son corps s'est effondré doucement entre mes bras. Je l'ai allongée sur le parquet de la boutique. J'ai déboutonné le col de sa robe, j'ai tenu sa tête sur mes genoux en lui parlant en français, avec les mots de chez nous : *« Restez avec moi, Mrs. Rice, restez… »* Ses yeux bleus m'ont regardée une dernière fois, sans effroi, avec une sorte de surprise paisible. Puis son regard s'est éteint.

Crise cardiaque. Elle avait soixante-quinze ans. Elle est morte en quelques secondes, dans mes bras, au milieu des dentelles blanches de Paris.

J'ai veillé son corps à l'hôtel pendant deux jours, le temps que le docteur Rice arrive. Puis j'ai fait ses malles une toute dernière fois. J'ai plié ses robes, j'ai rangé ses livres, j'ai fermé les valises de cuir qu'elle ne rouvrirait plus jamais. Nous avons réembarqué pour l'Amérique sur le paquebot, mais cette fois, Mrs. Eleanor voyageait dans la soute, dans un cercueil de plomb.

Elle a été enterrée au cimetière Laurel Hill de Philadelphie, dans le grand mausolée de la famille Widener.

Le docteur Rice lui a survécu dix-neuf ans. Il a continué ses travaux de géographie et ses recherches médicales jusqu'à sa mort en 1956, en utilisant loyalement le fonds fiduciaire qu'Eleanor lui avait laissé.

Aujourd'hui encore, quand je touche la petite dent de jaguar dans le tiroir de mon secrétaire, je me dis que Mrs. Eleanor a eu la plus belle des fins. Elle n'est pas morte séchée dans un fauteuil roulant devant un téléviseur, comme Anna Dodge. Elle est morte debout, en voyage, après avoir couru le monde pour guérir ses plaies et distribué sa fortune aux vivants.

C'est la grande leçon que m'ont laissée mes années chez les riches : l'argent n'est rien du tout s'il ne sert qu'à vous enfermer dans un coffre-fort. Ce qui compte, que l'on soit une pauvre servante du Gévaudan ou une millionnaire de Philadelphie, c'est ce qu'on fait de son cœur et de ses mains pendant le peu de temps qui nous est accordé sur cette terre.

Chapitre 10 : Les Seaux de Charbon (Lyon, 1907)

Ce matin, en étalant une robe du soir en satin d'argent de chez Saks sur la grande table de repassage du premier étage, je m'arrête un instant. Je regarde mes mains.

Elles sont vieilles, ces mains. La peau y est fine comme du papier de soie, couverte de petites taches brunes que les vieux du pays appelaient les « fleurs de cimetière ». Mais le pli entre le pouce et l'index est resté dur, épais. La marque des travaux anciens.

Je passe mes doigts sur le satin d'argent. C'est doux, c'est lisse, ça glisse sans faire le moindre bruit.

Depuis plus de quarante ans, mes mains ne touchent que ça : la soie d'Italie, le lin fin de Belgique, les dentelles de Bruxelles, les perles orientales et les brosses en ivoire emmanchées d'or. Mes doigts ont appris la délicatesse qu'il faut pour ne pas accrocher un fil, pour plier une mousseline sans la froisser, pour masser les tempes d'une millionnaire sans la blesser.

Mais quand je regarde la paume de mes mains, ce n'est pas la soie d'Anna Dodge ni les diamants d'Eleanor Rice que je vois.

C'est la poussière noire de Lyon. L'année 1907.

J'avais seize ans. Aux Salles Jeunes, la terre ne donnait plus assez pour nourrir tout le monde. Dans la famille Bonhomme, la Camarde avait déjà fauché la moitié des enfants : Augustine, Benjamin, le deuxième Benjamin, Charles, Marie-Augustine… Avant mes douze ans, j'en avais déjà vu partir cinq ou six dans de petits cercueils en sapin brut que mon père clouait lui-même dans la grange. Ceux qui restaient devaient partir pour ne pas peser sur la soupe.

Ma grande sœur Maria — Marie-Augustine Judith de son vrai nom — était née neuf ans avant moi, en 1882. Elle était partie la première pour Lyon, où

elle avait trouvé à s'employer chez un notaire de la ville. En 1907, elle m'a fait venir.

Quitter le pays de Saugues à seize ans, c'est comme sauter dans le vide.

On quitte l'air pur de la Margeride, le clocher de Saugues, le parler de chez nous pour se retrouver débarquée à la gare de Perrache, au milieu du bruit, de la fumée des locomotives, des foules pressées et de cette odeur d'eau lourde que traînent le Rhône et la Saône.

Pour les gens du Massif central installés à Lyon ou à Paris, les réseaux d'entraide marchaient plein pot. Les Auvergnats, les Lozériens et les Saugains se serraient les coudes. Mais on ne vous donnait pas des places de princesse. Les premiers emplois pour les jeunes filles arrivées de leurs montagnes, c'était le ménage dur ou le charbon.

Moi, mon premier travail à Lyon, ça a été de porter les seaux de charbon dans les étages.

À cette époque-là, dans les grands immeubles bourgeois de la Presqu'île ou de la Croix-Rousse, il n'y avait pas d'ascenseur pour le service. Le chauffage central n'existait pas encore. Pour chauffer les appartements des beaux Messieurs, il fallait monter le charbon depuis les caves sombres jusqu'au quatrième ou cinquième étage, par les escaliers de service étroits et poisseux.

Chaque matin, dès cinq heures, dans le froid moite du brouillard lyonnais qui vous entre dans les os, je descendais dans la cave.

Là-dedans, ça sentait le suint, la terre mouillée et le poussier de houille. Il fallait remplir deux grands seaux de fer de vingt-cinq livres chacun avec de la bouille noire et grasse, des boulets lourds qui collaient aux doigts. Cinquante livres de charbon à chaque voyage.

Et puis, il fallait monter.

Un, deux, trois, quatre… Je comptais les marches en bois qui craquaient sous mes galoches. La première volée d'escaliers, ça allait encore. La deuxième, les bras commençaient à tirer. À la troisième, les épaules brûlaient. Au quatrième étage, les genoux tremblaient si fort que je croyais que j'allais m'effondrer sur les marches et répandre tout le charbon noir sur le bois frotté.

La poussière de charbon s'infiltrait partout. Elle rentrait par le col de ma robe de cotonnade grise, s'imprégnait dans mon tablier, se glissait sous mes ongles, bouchait les pores de mon visage et me faisait tousser une glaire noire le soir quand je me couchais. Mes mains de gamine de seize ans sont devenues en quelques semaines comme du cuir tanné : les ongles fendus, les articulations gonflées, les crevasses ouvertes par le froid et comblées de suie noire qu'on n'arrivait plus à nettoyer, même en frottant avec de la brosse dure et du savon de Marseille.

Le soir, quand je rentrais me coucher dans la petite chambre d'étage que je partageais avec ma sœur Maria, mes bras étaient si engourdis que je ne pouvais plus tenir ma cuillère pour manger la soupe.

— Courage, la petite, me disait Maria en me passant de la graisse de mouton sur les crevasses des mains. C'est le début qui est dur. Après, la peau se tanne.

— C'est pas la peau qui se tanne, Maria, je répondais en essuyant mes yeux qui piquaient de fatigue. C'est le cœur qui devient comme un caillou.

Pourtant, c'est ce travail de chien qui m'a sauvée.

Dans ces immeubles de Lyon, à force de monter les seaux et de ne jamais rouspéter, de dire toujours *« Bonjour, Madame »*, *« Merci, Monsieur »* avec un petit penchant de tête bien élevé comme on nous l'avait appris à l'école de Saugues, les gens ont fini par me remarquer. Ils ont vu que la petite fille des Salles était propre, ponctuelle, polie, et qu'elle ne volait pas un morceau de sucre dans les garde-manger.

Par le réseau de service du notaire chez qui travaillait Maria, une proposition m'a été faite au bout de quelques mois : quitter les seaux de charbon de Lyon pour monter à Paris. Une riche famille russe cherchait une jeune fille française de bonne tenue, simple et sérieuse, pour s'installer chez eux et donner des cours de français à leur petit garçon.

Quand j'ai posé mes deux seaux de fer pour la dernière fois dans la cave de Lyon au début de l'année 1908, j'ai frotté mes mains l'une contre l'autre pendant dix minutes sous le robinet d'eau froide. La suie noire est partie difficilement, mais les marques dans la peau sont restées pour toujours.

De Lyon, je suis partie à Paris. De Paris, je suis partie à Saint-Pétersbourg. De Saint-Pétersbourg, je suis revenue par le *Sussex* torpillé. Et de là, je suis

partie pour New York, Newport, Palm Beach et Détroit.

Aujourd'hui, en cet été 1970 à Rose Terrace, alors que je repasse les dentelles de la veuve d'Horace Dodge dans une pièce climatisée où la température ne varie pas d'un degré, je repense souvent à la petite Reine de seize ans qui montait ses cinquante livres de charbon dans le brouillard du Rhône.

Si la petite fille des Salles Jeunes s'était arrêtée sur une marche du quatrième étage en 1907 pour regarder dans l'avenir, qu'aurait-elle dit ?

Elle n'aurait jamais cru qu'un jour, ces mêmes mains qui portaient le poussier de houille brosseraient le collier de trois cent quatre-vingt-neuf perles de l'impératrice de Russie, repasseraient les robes de bal de la femme la plus riche du monde et fermeraient les yeux d'Eleanor Rice à Paris.

On croit souvent que la vie des riches et celle des pauvres sont deux mondes qui ne se touchent jamais. C'est faux. Ils se touchent par les mains des domestiques.

Les riches possèdent les palais, les marbres, les tableaux de grands maîtres et les millions de dollars. Mais pour que leurs palais restent blancs, pour que leurs robes soient lisses, pour que leurs cuivres brillent et pour que leur charbon brûle dans leurs grandes cheminées sculptées, il faut toujours la main d'une fille de chez nous qui monte les marches sans faire de bruit.

J'ai posé le fer à repasser sur son socle de cuivre. J'ai pris la robe d'argent d'Anna Dodge, je l'ai suspendue sur son cintre en velours, et j'ai regardé mes paumes une dernière fois.

La suie de Lyon a disparu depuis soixante ans. Mais sous la peau fine de mes soixante-dix-neuf ans, l'empreinte des seaux de fer est toujours là. C'est elle qui m'a rappelée toute ma vie d'où je venais, et qui m'a empêchée de perdre la tête au milieu du grand théâtre de l'or.

Chapitre 11 : La Guerre de l'Ombre (1941-1945)

En décembre 1941, après l'attaque-surprise des Japonais sur Pearl Harbor, l'Amérique est entrée dans la guerre à son tour. En quelques semaines, le monde que nous connaissions s'est refermé comme un piège.

Pour moi, le piège avait les dimensions du domaine de Rose Terrace.

Les grands paquebots transatlantiques sur lesquels j'avais passé tant d'années — le *De Grasse*, le *Leviathan*, le *Berengaria*, le *Normandie* — ne naviguaient plus. Le *Normandie*, bloqué au quai 88 de New York, a pris feu en février 1942 pendant sa conversion en transport de troupes et s'est couché dans la boue de l'Hudson comme un grand bœuf assommé. Les bateaux de ligne étaient repeints en gris, armés de canons et réservés aux soldats.

La mer de l'Atlantique était sillonnée par les sous-marins allemands. Il n'y avait plus de voyages. Plus de traversées. Plus de départs.

Je me suis retrouvée coincée en Amérique, à plus de six mille kilomètres de mon pays de Saugues, sans savoir ce qu'il advenait de la France occupée par les Allemands.

À cette époque, la seule façon de donner des nouvelles à ma famille aux Salles Jeunes, c'était les formulaires de la Croix-Rouge internationale.

Un petit carré de papier quadrillé. Vingt-cinq mots au maximum. Pas un de plus.

Il fallait écrire en majestueuses lettres d'imprimerie pour faciliter le travail des censeurs allemands et américains. Vingt-cinq mots pour dire la vie, la mort, l'inquiétude et l'amour.

Chaque mois, dans ma petite chambre sous les toits de Rose Terrace, je m'assoyais devant mon secrétaire et je comptais les mots sur mes doigts : *« MA SŒUR MARIA. VOUS ESPÈRE TOUS EN BONNE SANTÉ AUX SALLES. MOI VA BIEN À DÉTROIT. PENSE À VOUS TOUS LES JOURS. EMBRASSE TOUTE LA FAMILLE. REINE. »* Vingt-deux mots. J'en rajoutais trois : *« DIEU VOUS GARDE. »* Puis il fallait attendre. Trois mois, six mois, parfois huit mois pour recevoir la réponse. Quand le petit formulaire retourné par la Croix-Rouge arrivait enfin à Grosse Pointe avec ses tampons de censure rouges et noirs, mes mains tremblaient tellement que j'avais du mal à couper l'enveloppe.

Ma sœur Maria ou mes neveux écrivaient avec la même économie de mots : *« CHÈRE REINE. TOUS EN BONNE SANTÉ AUX SALLES ET À SAUGUES. HIVER TRÈS FROID. RATIONS FAIBLES, MAIS ON SE DÉBROUILLE. PENSONS À TOI. MARIE. »* Vingt-cinq mots de bois brut. Mais derrière ces mots secs, que de nuages noirs !

Je savais ce que voulait dire « rations faibles » chez nous. Ça voulait dire qu'on se nourrissait de châtaignes séchées, de rutabagas et de pommes de terre gelées. Ça voulait dire que le pain noir était rationné, que l'huile manquait, que le savon n'existait plus et qu'on taillait les vieux tricots de laine du grand-père pour refaire des chaussettes aux enfants.

Pendant ce temps, à Détroit, la ville entière s'était transformée en ce que le président Roosevelt appelait « l'Arsenal de la Démocratie ».

Toutes les usines d'automobiles avaient arrêté de fabriquer des voitures civiles. L'immense usine Dodge Main de Hamtramck — celle que John et Horace Dodge avaient bâtie en 1910 — tournait nuit et jour, sept jours sur sept. Vingt-cinq mille ouvriers y fabriquaient des camions militaires à quatre roues motrices, des gyroscopes Sperry, des pièces de moteurs de bombardiers B-29 et des mécanismes de recul pour l'artillerie.

À dix milles de là, Henry Ford avait fait sortir de terre la plus grande usine du monde à Willow Run pour sortir un bombardier B-24 toutes les heures.

La nuit, depuis les fenêtres de Rose Terrace, on entendait le grondement ininterrompu de la ville industrielle : le choc des presses à emboutir, le sifflement des trains de marchandises qui emmenaient les chars d'assaut et les camions vers les ports de la côte Est.

Même au sein de la famille Dodge, la guerre était là, mais à leur façon.

En 1942, la marine américaine a réquisitionné le grand yacht *SS Delphine* pour en faire le *USS Dauntless*, le bâtiment amiral de l'amiral Ernest King. Horace Junior, qui avait quarante-deux ans, a réussi à utiliser ses relations politiques pour se faire nommer major dans l'armée de terre sans n'avoir jamais passé un jour dans une école militaire.

Pendant deux ans, le « Major Dodge » a fait la guerre depuis les salons de l'hôtel Carlton à Washington, passant ses journées à boire du whisky avec des officiers d'état-major et à dépenser l'argent de sa mère pour inviter des actrices. L'armée a fini par le renvoyer chez lui en 1944 pour « épuisement », après une série de scandales et une bagarre où sa femme Mickey avait failli lui couper la tête avec une machine à écrire.

À Rose Terrace, les affaires continuaient comme si de rien n'était.

Certes, il y avait le rationnement de l'essence, du sucre et de la viande en Amérique. Mais pour Mrs. Anna Dodge, le rationnement n'était qu'un petit ennui d'intendance réglé par le maître d'hôtel. Pendant que les femmes de Détroit faisaient la queue avec leurs tickets pour avoir deux livres de viande ou une paire de bas de soie, les cuisiniers de Rose Terrace continuaient à servir des rôtis de bœuf et de la glace au café faite maison dans des assiettes de porcelaine de Sèvres.

C'est cette différence-là qui me faisait monter la honte au visage.

Le soir, après avoir déboutonné les robes de soie de Madame et essuyé ses bijoux, je remontais dans ma petite chambre sous les toits. Je m'assoyais sur mon lit. Je pensais à ma famille aux Salles Jeunes, à mes neveux de Saugues qui vivaient sous la botte de l'occupant allemand et des miliciens.

Mais le pire pour moi est venu en 1944.

Au début du mois de juin 1944, les journaux d'Amérique ont annoncé le débarquement des Alliés en Normandie. Tout le monde à Détroit criait victoire, les gens dansaient dans les rues, les cloches des églises sonnaient à toute volée.

Moi, j'avais le cœur serré comme dans un étau.

Par les bulletins de nouvelles de la radio et les rares dépêches de presse, nous avons appris qu'au cœur de la France, dans notre Massif central, la Résistance s'était levée en masse. Et le centre de cette résistance dans le sud du Massif central, c'était le Mont Mouchet.

Le Mont Mouchet.

À moins de quinze kilomètres à vol d'oiseau de notre village des Salles Jeunes et de Saugues. La montagne des sapins noirs où j'avais cueilli des myrtilles quand j'étais gamine.

En juin 1944, des milliers de maquisards des Forces Françaises de l'Intérieur s'y étaient rassemblés pour bloquer les colonnes de l'armée allemande qui

remontaient vers le nord. La Wehrmacht et les SS ont attaqué le Mont Mouchet avec des divisions entières, de l'artillerie et des avions.

Pendant tout l'été 1944, je suis restée sans aucune nouvelle.

Les journaux américains parlaient des combats féroces dans les montagnes d'Auvergne et du Gévaudan. Ils racontaient les villages brûlés par les SS en représailles : Ruynes-en-Margeride démolie, Pauilhac incendié, et puis ce massacre effroyable d'Oradour-sur-Glane dont le récit avait fait le tour du monde.

Chaque soir, je me mettais à genoux au pied de mon lit en fer. Je priais la Sainte Vierge de protéger mon village : *« Sainte Vierge Marie, ne laissez pas les Allemands brûler les Salles. Ne laissez pas massacrer mes neveux. Gardez le pays de Saugues. »* Je m'imaginais les colonnes allemandes entrant dans Saugues par la route de Langeac, les maisons en pierre incendiées, les hommes alignés contre le mur de l'église, la ferme de mes parents aux Salles Jeunes partie en fumée. C'était une torture pire que la torpille du *Sussex*. Au moins, sur le *Sussex*, c'était ma propre peau qui était en jeu. Là-bas, c'était tout mon sang, toute mon enfance qui risquait d'être effacée.

Ce n'est qu'au début de l'année 1945, après la libération de la France et le rétablissement du courrier postal ordinaire, que la première vraie lettre de ma sœur Maria est arrivée aux Salles.

Une vraie lettre, sur du papier ordinaire, sans la limite des vingt-cinq mots.

Maria me racontait tout. Les Saugains morts à Saugues et à La Vachellerie. Les mois de peur, les maquisards cachés dans les granges, les échanges de tirs dans le village entre les résistants et les allemands, puis le bruit des canons du Mont Mouchet qui faisait vibrer les vitres de notre maison pendant deux jours en juin 1944. Et puis le miracle.

Saugues et le village du Rouve avaient été frôlés par la catastrophe. Les Allemands avaient brûlé les villages voisins de Clavières et de Lorcières, mais Saugues avait échappé au massacre et à la destruction. Pour remercier le ciel de ce miracle, les habitants du pays et les pénitents blancs avaient fait le vœu d'élever une grande statue de la Vierge sur la côte des Salles.

En lisant la lettre de Maria, je me suis effondrée sur ma chaise et j'ai pleuré toutes les larmes de mon corps. Des larmes de soulagement, mais aussi des larmes de honte.

La honte de l'émigrée.

La honte d'avoir passé ces cinq années de guerre à l'abri du besoin, dans un château de calcaire au bord d'un lac d'Amérique, à servir du thé dans des tasses en porcelaine fine et à repasser des dentelles, pendant que chez nous, ma famille mangeait du pain de seigle moisi et risquait la fusillade à chaque détour de chemin.

Quand Mrs. Anna Dodge est entrée dans la pièce d'essayage un peu plus tard cet après-midi-là, elle a vu mes yeux rouges.

— Qu'est-ce qui vous arrive, Reine ? m'a-t-elle demandé de sa voix sèche. Vous avez encore reçu de mauvaises nouvelles de votre famille en France ?

— Non, Mrs. Dodge, ai-je répondu en essuyant mes yeux avec le coin de mon tablier. J'ai reçu de bonnes nouvelles. Mon village est toujours debout. Tout le monde est vivant.

Elle m'a regardée un instant avec ses petits yeux froids, puis elle a hoché la tête une fois.

— C'est bien, a-t-elle dit simplement. Maintenant, dépêchez-vous de finir de repasser ma robe en velours vert. Nous avons le dîner du comité de la Croix-Rouge ce soir au club.

Elle est repartie dans le couloir.

J'ai repris mon fer chaud. J'ai regardé la vapeur monter du velours vert.

La guerre était finie aux États-Unis. Les camions militaires allaient céder la place aux nouvelles voitures chromées dans les usines de Détroit. Mais pour moi, ces cinq années de guerre de l'ombre avaient laissé une marque définitive.

J'avais compris que même si je traversais quatre-vingts fois l'océan, même si je vivais au milieu des millions d'or des Dodge et des Widener, mon cœur, mon âme et ma vraie vie n'avaient jamais quitté les pierres grises des Salles Jeunes et les sapins noirs de la Margeride.

Chapitre 12 : Le Deuil en Or (1943)

Le vendredi 18 juin 1943, le téléphone a sonné vers neuf heures du matin dans le bureau d'Anna Dodge, au premier étage de Rose Terrace II.

J'étais dans le dressing, occupée à trier le linge de corps de Madame. Quand j'ai entendu le combiné se reposer doucement sur le socle de bakélite noire, il y a eu un grand silence. Un silence lourd, pesant, qui n'annonçait rien de bon.

Je suis entrée dans la chambre.

Madame était assise dans son fauteuil à oreilles, près de la fenêtre qui donne sur le lac Sainte-Claire. Ses grosses mains tachetées étaient posées à plat sur ses genoux. Son visage carré, d'habitude si dur, semblait taillé dans un bloc de plâtre sec. Elle ne pleurait pas. Chez les Dodge, on ne pleure pas. Mais ses yeux froids regardaient dans le vide.

— Reine, m'a-t-elle dit d'une voix sans timbre, comme si elle parlait depuis le fond d'un puits. C'est Delphine. Elle est morte ce matin à New York.

Elle a marqué une pause, puis elle a ajouté : — Sortez les voiles noirs. Il faut préparer mes affaires. Nous allons la faire revenir à la maison.

Delphine. Sa fille unique. Le bébé qu'elle avait mis au monde en février 1899 dans leur petite maison de Détroit, à l'époque où Horace n'avait pas deux dollars en poche pour payer la licence de mariage. La petite fille pour qui Horace avait fait construire le plus grand yacht d'Amérique.

Elle venait de s'éteindre à quarante-trois ans.

Pour personne dans la famille, cette mort n'était une surprise. Cela faisait des années que nous la voyions s'enfoncer. Delphine était une jolie femme, petite, vive, avec des yeux bruns pétillants, des cheveux châtains ondulés et des allures de garçon manqué. Elle aimait la musique, elle jouait du piano à ravir, elle conduisait ses voitures de course et ses hors-bord à soixante milles à l'heure sur les lacs.

Mais Delphine portait en elle une blessure que ni l'argent, ni les maris, ni les bijoux ne parvenaient à fermer.

Elle s'était mariée trois fois. D'abord en 1920 avec Jim Cromwell, le beau fils d'Eva Stotesbury, un mariage de prince qui s'était terminé huit ans plus tard dans les cris et les procès de garde d'enfants. Puis en 1928 avec Raymond Baker, un ancien directeur de la Monnaie, un homme plus âgé qu'elle qui n'avait réussi qu'à lui faire d'autres scènes d'argent. Et enfin en 1935 avec Timothy Godde, un marchand d'importation.

Entre ses mariages ratés, ses amants comme le boxeur-chanteur Jack Doyle, ses aventures de speedboats et ses fêtes de nuit, Delphine cherchait une seule chose : l'oubli. Et pour trouver l'oubli, elle s'était jetée à corps perdu dans la bouteille.

Pendant les dernières années de sa vie, dans sa ferme de *Deltim* à Rye, près de New York, Delphine vivait enfermée comme une prisonnière. Elle buvait du gin du matin au soir. Son corps s'était effondré, son foie avait lâché. À quarante-trois ans, elle n'était plus qu'une ombre détruite par l'alcoolisme aigu.

Mon devoir de femme de chambre a commencé aussitôt.

Pendant deux jours, à Rose Terrace, j'ai préparé ce que j'appelle le « deuil en or ».

Il a fallu monter au grenier ouvrir les malles de crêpe noir qui n'avaient pas servi depuis la mort d'Horace en 1920. J'ai sorti les grandes robes du soir en crêpe de Chine noir, les gants de suède noir, les manteaux de soie sombre, et les grands voiles de veuve en mousseline fine qui descendent jusqu'au sol.

J'ai passé des heures à la table de repassage, le fer chaud dans la main, à lisser chaque pli du crêpe noir de Madame. La vapeur d'eau chaude montait dans la pièce, apportant l'odeur lourde de la teinture noire.

Pendant ce temps, au rez-de-chaussée, le maître d'hôtel et les valets faisaient voiler les miroirs d'Alavoine et accrochaient de grandes draperies de crêpe noir aux balustrades de marbre de l'escalier d'honneur.

Le dimanche 20 juin, le corps de Delphine est arrivé de New York par le train, dans un wagon spécial.

On a fait monter le cercueil dans le grand salon de musique de Rose Terrace II. C'était un cercueil géant en bronze massif, pesant plus d'une tonne, entièrement recouvert d'une couverture de milliers d'orchidées blanches dépêchées par avion depuis les serres de Floride.

Pendant vingt-quatre heures, Delphine a reposé là, sous les tapisseries royales de Beauvais et devant le coffret à bijoux de l'impératrice de Russie.

Tout le monde est venu présenter ses condoléances. La haute société de Détroit, les Ford, les Kanzler, les banquiers, les anciens associés de l'usine Dodge, et même les serviteurs de la maison.

J'ai vu arriver les deux filles de Delphine.

L'aînée, Christine Cromwell, avait vingt-et-un ans. Elle était déjà mariée à Fred White et mère de deux petits enfants, mais son visage de jeune fille gardait un air de solitude affreux. La plus petite, Anna Ray Baker, n'avait que dix ans. Elle se tenait toute droite dans sa petite robe noire, effrayée par ce grand cercueil recouvert d'orchidées et par la musique d'orgue qui jouait des marches funèbres.

Et puis il y avait Horace Junior, le frère de Delphine.

Il était venu dans son uniforme de major de l'armée américaine. Il était ivre, la figure rouge, les yeux gonflés de larmes. Il tenait le bras de sa mère en trébuchant presque sur le marbre. Il regardait le cercueil de sa sœur en murmurant : *« Ma pauvre petite Delphine… Ma pauvre petite sœur… »* Anna Dodge, elle, ne trébuchait pas.

Droite comme un piquet sous son grand voile de crêpe noir qui lui masquait le visage, ses trois rangs de perles serrés sur son col de soie sombre, elle recevait les condoléances d'un simple hochement de tête. Pas un tremblement dans ses mains. Pas un soupir. Une vraie statue de calcaire.

Mais je connaissais Madame assez pour savoir que sous le voile noir, son cœur d'Écossaise était réduit en miettes.

Delphine était son premier-né. La fille pour qui elle avait tout voulu, tout acheté. Elle lui avait donné une allocation de deux cent mille dollars par an, des bijoux d'impératrice, des maisons de campagne, des voitures. Et tout cet or n'avait pas pu empêcher sa fille de mourir détruite par le gin à quarante-trois ans.

Le lundi 21 juin 1943, le cortège funèbre a quitté Rose Terrace.

Sept limousines noires ont suivi le grand corbillard à travers les rues de Détroit jusqu'au cimetière de Woodlawn. On a hissé le cercueil de bronze de Delphine dans le mausolée de la famille Dodge, devant les sphinx de marbre égyptiens. On l'a déposé dans la crypte numéro quatre, juste à côté de son père Horace et de son oncle John.

Après l'enterrement, nous sommes rentrés à Rose Terrace.

C'est là que la vraie nature d'Anna Dodge est remontée à la surface. Pour ne pas devenir folle de chagrin, elle s'est jetée dans ce qu'elle connaissait le mieux : la gestion des sous et la comptabilité.

Dès le lendemain matin, elle s'est assise devant son grand livre de comptes avec ses avocats.

Delphine était morte en laissant plus de trois cent mille dollars de dettes personnelles à New York et à Rye : des factures de couturiers, des factures de bijoutiers, des arriérés de loyer, et des dettes de bar. Son troisième mari, Tim Godde, réclamait sa part de l'héritage.

Anna a tout réglé à sa façon.

Elle a fait signer à Tim Godde un papier officiel par lequel il renonçait à toutes ses prétentions sur la succession de Delphine, en échange d'une pension viagère de quatre mille dollars par mois que Madame lui verserait jusqu'à sa mort. Puis elle a racheté à la succession tout ce qui avait appartenu à sa fille : ses meubles, ses robes, et ses bijoux.

Pendant un mois, à Rose Terrace, nous avons vu arriver des caisses entières venues de la maison de Delphine à Rye.

J'ai dû déballer moi-même les affaires de la morte. Ses robes de bal de chez Mainbocher, ses gants, ses manteaux de fourrure, ses boîtes à chapeaux. J'ai ressorti le collier de perles de Catherine II qu'Anna lui avait donné pour son mariage en 1920 et que Delphine avait conservé dans son coffre.

Je remettais chaque chose à sa place dans les armoires de Madame. C'était comme si Delphine n'avait jamais existé, comme si ses possessions revenaient simplement à leur point de départ.

Un soir de juillet 1943, alors que je finissais de ranger les dernières boîtes à bijoux de Delphine dans le coffre-fort du dressing, Anna Dodge est entrée.

Elle a pris le collier de perles de la tsarine dans sa main. Elle l'a regardé un long moment sous la lumière électrique.

— Reine, m'a-t-elle dit à voix basse. J'ai payé ce collier une seconde fois à la succession de ma fille.

— Oui, Mrs. Dodge, ai-je répondu en silence.

— Deux fois, a-t-elle répété avec une amertume terrible. J'ai payé ses dettes, j'ai racheté ses robes, j'ai racheté ses bijoux. Et il me reste deux petites-filles orphelines sur les bras.

Elle a reposé le collier dans son étui de velours noir et j'ai tourné la clé de la chambre forte.

Je suis remontée dans ma chambre sous les toits.

Ce soir-là, je n'ai pas pu m'endormir tout de suite. Je revoyais le grand cercueil de bronze recouvert d'orchidées blanches dans le salon de musique. Je revoyais la petite Anna Ray, dix an, toute seule dans sa robe noire.

J'ai repensé à un dicton de chez nous, aux Salles Jeunes : *« L'argent n'empêche pas la terre de s'ouvrir. »* Les Dodge avaient accumulé deux cents millions de dollars. Ils avaient acheté des palais de calcaire, des yachts de deux cent cinquante pieds, des perles d'impératrices et des centaines de robes de soie. Et pourtant, en 1943, les deux frères fondateurs étaient sous la pierre depuis vingt-trois ans, la fille unique d'Horace venait de mourir à quarante-trois ans, consumée par l'alcool, et la pauvre Anna Dodge restait seule dans sa maison de soixante-quinze pièces à racheter les chiffons de sa fille morte.

Toute la fortune de l'automobile n'avait pas pu acheter dix minutes de vraie vie de plus à Delphine Dodge. C'est ça, la leçon du deuil en or : l'argent peut vous payer le plus beau cercueil de bronze de la terre et des montagnes d'orchidées blanches, mais quand la terre s'ouvre, il ne vous reste plus que vos yeux pour pleurer et vos mains vides pour compter vos regrets.

Chapitre 13 : La Halte au Pays

Dans mon contrat de travail, qu'il s'agisse de mes années chez Mrs. Eleanor Rice ou de mes trente ans chez Mrs. Anna Dodge, il y avait une clause sacrée à laquelle je n'aurais renoncé pour tout l'or de l'Amérique.

Chaque fois que mes employeuses traversaient l'Atlantique pour leur séjour d'été en France, j'avais droit à une semaine ou dix jours de congé pour aller voir les miens au pays.

C'était mon pèlerinage. Ma respiration. Le moment où la servante des grands manoirs américains redevenait Reine Bonhomme, la fille des Salles Jeunes. Le voyage commençait toujours de la même façon.

Après la traversée sur le paquebot et le débarquement au Havre ou à Cherbourg, nous nous rendions à Paris par le train rapide. Mes employeuses s'installaient dans leurs suites de l'Hôtel Ritz, sur la Place Vendôme, ou du Plaza Athénée. Eleanor avait un appartement dans le 7ème arrondissement, rue Barbet de Jouy.

Pendant quatre ou cinq jours, c'était le grand marathon des couturiers. J'accompagnais ces dames chez Worth, chez Lanvin, chez Jeanne Paquin ou chez Coco Chanel. Il fallait assister aux essayages, noter les retouches, ranger les boîtes à chapeaux et surveiller la livraison des grandes malles en cuir remplies de robes neuves.

Et puis, une fois les commandes passées, nos routes se séparaient pour quelques jours.

Mes employeuses prenaient le train de luxe — le Train Bleu ou le Sud-Express — pour descendre directement vers leurs lieux de villégiature : la Côte d'Azur, Nice, Cannes, ou Biarritz, là où la haute société américaine aimait passer la fin de l'été au soleil.

Moi, je prenais une tout autre direction.

Le matin de mon départ, je quittais le Ritz ou le Plaza Athénée avec ma seule valise en cuir brun. Je traversais Paris en métro pour rejoindre la Gare de Lyon. Et je montais dans le train de la ligne du Massif central, à destination de Langeac ou du Puy-en-Velay.

Quel bonheur c'était, quand le train s'éloignait des banlieues parisiennes !

Pendant que le convoi roulait vers le sud, je regardais par la fenêtre le paysage changer peu à peu. Les plaines de la Beauce cédaient la place aux collines de l'Auvergne, puis aux gorges profondes de l'Allier. L'air devenait plus frais, plus pur. Ça sentait la fumée de bois de pin, la terre humide et le seigle mûr.

Quand le train s'arrêtait enfin en gare de Langeac ou du Puy, mon petit-neveu ou mon beau-frère m'attendait sur le quai avec la carriole à cheval.

— *Te voilà de retour, Reine !* me criait-on en patois avec ce grand sourire chaleureux du pays.

— *Oui, me voilà ! Le voyage a été bon.*

Nous montions la rude côte de Saugues, le long de la rivière, en traversant le bois de Coupe-Gorge. Et quand le clocher de Saugues et les toits de lauzes des Salles Jeunes apparaissaient enfin au détour du chemin de montagne, sous le grand ciel bleu de la Margeride, la larme me montait aux yeux.

J'étais de retour au *país*.

Pendant huit jours, la femme de chambre des millionnaires s'effaçait complètement.

Je retirais ma robe noire de ville, mes gants de peau et mon chapelet de grande dame. Je mettais une simple robe d'imprimé en cotonnade, un tablier de toile bleue noué autour de la taille, et des sabots de bois.

Je retrouvais mes frères, mes sœurs, mes neveux, mes nièces et les voisins du hameau. Je m'assoyais sur le banc de pierre devant la maison des Salles, au soleil couchant. On mangeait la soupe de chou bien chaude dans de grands bols en faïence, du pain de seigle noir avec du beurre frais, des pommes de terre cuites sous la cendre et du fromage de chèvre.

— Raconte-nous, Reine ! me demandaient mes petits-neveux en se serrant autour de moi. Comment c'est, l'Amérique ? Comment sont les grandes dames chez qui tu travailles ?

Je leur racontais les gratte-ciel de New York qui montaient jusqu'aux nuages, les paquebots de trois cents mètres avec des piscines sur le pont, les voitures noires des Dodge avec leurs boutons d'or, et les fêtes de Palm Beach.

Les enfants m'écoutaient avec des yeux écarquillés, comme si je leur lisais un conte de fées.

Mais pour ma sœur Maria et pour les anciens du village, les histoires de millionnaires n'avaient pas grand poids. Ils m'écoutaient avec un sourire indulgent, puis ils me parlaient des vraies choses de la vie : le prix du seigle à la foire de Saugues, le veau qui venait de naître à la ferme, la santé des vieux du hameau, et le temps qu'il ferait pour les moissons.

Pendant ces huit jours, je reprenais des forces.

Je marchais dans les chemins creux de la côte des Salles, je cueillais des myrtilles dans les bois de sapins, j'allais prier à l'église de Saugues et je participais au *couvige* des dentellières de l'assemblée, mais il n'y avait déjà plus de béate. Les gens du pays ne me traitaient pas comme une servante d'Amérique ou comme une étrangère : j'étais simplement la Reine Bonhomme, la fille du Louis et de l'Augustine, celle qui était partie au loin, mais dont le cœur était resté fidèle au clocher de Saugues.

Et puis, la semaine de congé s'achevait. Il fallait reprendre la malle.

Mes neveux m'embrassaient sur les deux joues, Maria me glissait dans mon sac un morceau de lard salé et un pot de miel de bruyère pour le voyage, et je reprenais la carriole vers la gare.

Du pays de Saugues, je prenais le train du Sud : Langeac, Nîmes, Marseille, puis la ligne de la Côte d'Azur vers Nice ou Cannes.

En quelques heures de voyage, la montagne austère du Gévaudan cédait la place au bleu éclatant de la mer Méditerranée, aux palmiers de la Promenade des Anglais et aux grandes villas de luxe accrochées aux collines.

Les Américains appelaient cette région la *French Riviera*. Pour eux, ce n'était qu'un terrain de jeu ensoleillé pour millionnaires en vacances.

Je retrouvais Mrs. Eleanor Rice dans son hôtel de Biarritz ou sur la côte niçoise, ou plus tard Mrs. Anna Dodge à la villa de Cannes.

Je remettais ma robe noire, mon tablier blanc impeccable, et je reprenais mon rôle de *lady's maid*.

— Ah, vous voilà de retour, Reine, me disait Madame en m'examinant par-dessus ses lunettes. Votre famille va bien dans vos montagnes ?

— Très bien, Mrs. Dodge. Tout le monde est en bonne santé.

— C'est parfait. Prenez ces trois robes que je viens d'acheter chez Chanel. Il faut défaire les ourlets et les repasser pour le Dîner du Casino ce soir.

Je prenais les robes de soie fine, je sortais mon fer et mon fil, et je me remettais au travail.

Pendant que mes employeuses étalaient leurs diamants dans les casinos de Cannes ou de Nice et se faisaient bronzer le teint sur les plages de la Côte d'Azur, je regardais la mer bleue par la fenêtre de ma chambre de domestique.

Je savais une chose que ces grandes dames ne sauraient jamais.

Elles croyaient connaître la France parce qu'elles achetaient des robes rue de la Paix à Paris et qu'elles buvaient du champagne sur la *French Riviera*. Mais la vraie France, celle de la terre, du travail, de la foi et de la dignité, ce n'était pas les casinos de Cannes ni les salons du Ritz.

La vraie France, elle était là-haut, dans les maisons de granit de la Margeride, chez les paysans qui cultivaient le seigle et chez les femmes qui faisaient la dentelle au carreau en écoutant le vent souffler sur la côte des Salles. Et c'est cette France-là, celle de mon clocher natal, qui me donnait la force de rester debout et fière au milieu de tout leur or.

Chapitre 14 : Marchands de Vanité

Dans les grandes maisons où j'ai servi, il y avait une catégorie d'hommes que je connaissais bien, même s'ils ne me regardaient jamais : les marchands d'art.

Ils arrivaient dans des limousines fermées, tirés à quatre épingles, le chapeau haut de forme à la main, avec des serviettes en cuir de Russie remplies de dessins, de photographies sous buvard et de papiers timbrés. Ils avaient des manières de ducs, le verbe précieux, et cette façon de s'incliner devant ces dames comme si elles étaient des reines en visite.

Le plus célèbre de tous, le chef de cette bande de charmeurs, c'était Sir Joseph Duveen — Lord Duveen de Millbank, comme il s'est fait appeler plus tard.

Je l'ai vu à l'œuvre chez Mrs. Eleanor Rice à Newport et à New York dans les années 1930. À la même époque il œuvrait également chez Mrs. Anna Dodge à Rose Terrace.

Duveen, c'était le roi des marchands de vanité. Un homme d'une intelligence diabolique qui avait compris une chose toute simple : les nouveaux riches d'Amérique avaient des milliards de dollars issus de l'acier, du charbon ou de l'automobile, mais ils souffraient d'un grand vide. Ils n'avaient pas d'histoire. Pas d'ancêtres en perruque poudrée sur les murs, pas de châteaux ancestraux, pas de blasons gravés sur leur vaisselle.

Alors, Duveen leur vendait l'histoire de l'Europe à coups de millions.

Après la guerre de 1914 et la révolution russe de 1917, l'Europe était ruinée. Les grands lords anglais vendaient les portraits de leurs grands-mères peints par Gainsborough ou Reynolds pour payer leurs impôts ; les aristocrates français bradaient les meubles de leurs châteaux ; et le gouvernement bolchévique de Moscou vendait en cachette les trésors des tsars au musée de l'Ermitage pour acheter des machines agricoles.

Duveen rachetait tout. Et puis il traversait l'Atlantique pour revendre ces trésors aux millionnaires de Détroit, de New York et de Chicago, avec des bénéfices de trois cents pour cent.

J'ai observé son manège pendant des années.

Avec Mrs. Eleanor Rice, qui était née dans la haute société de Philadelphie, Duveen jouait les connaisseurs raffinés. Il lui parlait de la ligne d'un meuble, de la provenance d'un tableau d'Italie ou de la rareté d'une tapisserie de Beauvais, comme un professeur de Harvard s'adressant à une égale. Eleanor connaissait la valeur des choses et ne se laissait pas facilement berner.

Mais avec Anna Dodge, la comédie devait prendre un tout autre tour.

Duveen avait vite compris la faiblesse d'Anna : son désir maladif de dépasser sa voisine Eva Stotesbury et d'effacer son passé de petite professeure de piano de Dundee. Il la flattait sans vergogne. Il lui disait que personne en Amérique n'avait un goût aussi exquis qu'elle, que telle table en tulipier de Martin Carlin ou tel bureau de Riesener était « trop parfait pour n'importe qui d'autre » et que seule Mrs. Dodge méritait de le posséder.

Plus tard, j'ai vu de mes yeux ses listes de propositions d'achat.

Duveen faisait dactylographier une liste d'antiquités avec des prix astronomiques : deux cent mille dollars pour un meuble, cent cinquante mille pour un tableau. Et puis, à la main, avec un petit crayon à mine tendre, il

barrait le chiffre et inscrivait à côté un prix légèrement inférieur — cent quatre-vingt mille dollars —, pour donner à Anna l'illusion qu'il lui faisait une faveur personnelle insigne.

Anna, qui vérifiait si la cuisinière n'avait pas compté deux livres de beurre de trop sur le relevé de la semaine, tombait dans le panneau à tous les coups. Elle croyait faire une affaire en achetant une commode en bois de rose deux fois plus cher que sa valeur réelle !

Pour flatter encore plus la vanité de Madame, Duveen lui a fait fabriquer un catalogue somptueux de sa collection.

Plusieurs grands volumes reliés en maroquin rouge, dorés sur tranche, imprimés sur du papier vélin d'Arches. À l'intérieur, il y avait de magnifiques photographies collées à la main de chaque meuble et de chaque tableau qu'il lui avait vendus, accompagnées de textes lyriques écrits par ses soins où il célébrait « le goût incomparable et le sens esthétique de Mrs. Anna Dodge Dillman ».

Quand les volumes sont arrivés à Rose Terrace, Madame les laissait bien en évidence sur la table de la salle de musique pour que tous les visiteurs puissent les feuilleter.

Mon travail de femme de chambre, c'était d'entretenir ces merveilles qu'Anna achetait à coups de cent mille dollars.

C'est moi qui époussetais le petit coffret à bijoux en porcelaine de Sèvres et bronze doré fabriqué par Martin Carlin pour la mère du tsar de Russie. C'est moi qui passais un chiffon doux sur le bureau en bois de rose de Jean-Henri Riesener, l'ébéniste du roi Louis XV. C'est moi qui nettoyais la chaise à dossier en forme de lyre ayant appartenu à la reine Marie-Antoinette.

Chaque fois que mes doigts touchaient ces meubles précieux, je ne pouvais pas m'empêcher de penser à leur histoire.

Cette chaise à dossier lyre avait été dans les appartements de Marie-Antoinette au château de Versailles. La reine de France s'y était assise avant d'être jetée en prison et conduite à l'échafaud sous les huées de la foule parisienne. Et aujourd'hui, cette même chaise se retrouvait installée dans un manoir en calcaire du Michigan, dans le salon d'une veuve de constructeur d'automobiles qui y prenait son thé en lisant les relevés de compte de la banque de Détroit.

Quelle drôle de mascarade !

Les marchands d'art comme Duveen ont fait fortune en vendant les fantômes de la royauté européenne à des gens qui n'avaient pas de passé. Ils leur vendaient des meubles de reines guillotinées, des portraits de lords anglais ruinés et des bijoux de tsars fusillés, comme pour leur donner une légitimité qu'aucun compte en banque ne pouvait leur offrir.

Aujourd'hui, en cet été 1970, Joseph Duveen est mort depuis plus de trente ans. Anna Dodge vient de le rejoindre au cimetière de Woodlawn.

Et tous ces meubles de roi, toutes ces tapisseries de Beauvais, tous ces portraits de Gainsborough que Duveen lui a vendus à prix d'or sont toujours là, immobiles dans les soixante-quinze pièces muettes de Rose Terrace II.

Dans quelques mois, les commissaires-priseurs de chez *Christie's* vont venir de Londres pour tout remettre aux enchères. Les tables de Carlin, le bureau de Riesener, les porcelaines de Sèvres et les peintures de Boucher vont de nouveau être emballés dans des caisses en bois et repartir à travers le monde vers d'autres millionnaires qui chercheront à s'acheter une histoire.

C'est la grande ironie des marchands de vanité.

Ils font croire aux riches qu'en achetant les meubles des morts, ils deviendront immortels. Mais les millionnaires passent, les marchands touchent leurs chèques, et les meubles de Marie-Antoinette restent là, silencieux et impeccables, à regarder les hommes et les femmes s'agiter, s'enrichir et disparaître dans la terre.

Chapitre 15 : Une école sans institutrice ? (1902)

En regardant les grands arbres du parc de Rose Terrace s'agiter sous le vent du lac, je repense souvent aux étés de mon enfance au pays. Et il y en a un, en particulier, qui m'est resté dans le cœur comme une épine qu'on n'a jamais pu retirer.

L'été 1902. J'avais onze ans.

À cette époque-là, mon père et mes grands frères travaillaient toujours la terre de la ferme des Salles Jeunes, là-haut sur la montagne. Mais pour que les enfants puissent suivre la classe sans avoir à faire deux fois par jour les deux kilomètres de chemin creux et la rude montée de la côte des Salles, mes parents avaient loué un petit logement au bourg de Saugues, dans la rue de la Borie.

C'était une bénédiction pour nous. La rue de la Borie était tout près des deux écoles de garçons et de filles, à peine deux cents mètres à faire à pied.

J'allais à l'école de la Présentation de Marie. Mes jeunes frères et sœurs m'accompagnaient. C'est là que j'ai connu Marie Cacchione. Sa famille, des immigrés italiens, habitait la maison juste à côté de la nôtre, rue de la Borie. Marie avait mon âge. Nous étions dans la même classe, sur les mêmes bancs en bois, à tremper nos plumes dans les mêmes encriers de faïence violette.

Marie était ma meilleure amie. Ensemble, nous apprenions l'écriture, le calcul, la couture et le catéchisme sous le regard doux des Sœurs de la Présentation. Pour les petites filles de Saugues, cette école, c'était le seul endroit où l'on nous traitait avec douceur, où l'on nous apprenait autre chose que traire les vaches et ramasser les pommes de terre.

Et puis, au mois de juillet 1902, le malheur est arrivé d'en haut, de Paris.

Le président du Conseil, M. Émile Combes, venait de prendre un décret brutal : la fermeture de toutes les écoles congréganistes. On donnait huit jours aux religieuses pour quitter leur couvent, abandonner leurs élèves et s'en aller.

Au pays de Saugues, où la foi est aussi dure que le granit de nos maisons, cette nouvelle a éclaté comme un coup de tonnerre.

Le samedi matin 19 juillet, le courrier de la malle-poste a emmené les premières religieuses vers Le Puy. À la cime de la côte, des centaines de personnes s'étaient rassemblées pour manifester leur colère, mais le cocher avait réussi à se frayer un passage. Toute la journée, les gens du bourg et des hameaux sont venus trouver M. Joseph Limozin, notre maire, pour qu'il aille supplier le préfet au Puy de nous laisser nos sœurs. M. Limozin était un homme bon et dévoué. Il est parti au Puy et il a réussi à obtenir de la Préfecture que trois religieuses puissent rester comme gardiennes du bâtiment.

On croyait l'affaire arrangée. Mais le lendemain, le dimanche 20 juillet 1902, tout a basculé.

J'étais à la première messe de six heures du matin à l'église de Saugues avec Marie Cacchione et sa mère. M. le Chanoine Jean Trévis célébrait à l'autel. Tout était calme. Et puis, au milieu de la prière, une femme est entrée en courant dans la nef et s'est mise à crier de toutes ses forces : — *Y a le feu chez les sœurs ! Y a le feu chez les sœurs !* En une seconde, l'église s'est vidée de tous ses fidèles. Tout le monde s'est précipité dehors, nous entraînant avec Marie dans la foule. Seuls M. le curé et les petits enfants de chœur sont restés au chœur.

Ce n'était pas un incendie. C'était une dépêche ministérielle arrivée le samedi soir qui annulait la décision du préfet. M. le maire Limozin était venu chez les sœurs dès six heures du matin pour leur annoncer qu'elles devaient quitter les lieux sur-le-champ, en leur offrant l'hospitalité chez lui ou à l'hospice.

Mais la foule des paroissiens — plus de cinq ou six cents personnes venues de tous les hameaux — a envahi l'établissement. Les gens étaient fous de colère. Ils croyaient que M. Limozin avait trahi les religieuses.

J'ai vu la foule hurlante se ruer dans les couloirs du couvent. M. Limozin s'est retrouvé acculé par des hommes furieux. Sœur de l'Annonciation — Mme Traversier dans le monde — a attrapé M. le maire par le bras et l'a conduit dans sa propre chambre au premier étage pour le protéger. Elle a fermé la porte à clé et s'est tenue devant, le bras écarté, pour empêcher la foule de passer.

Mais la porte a été enfoncée. J'entendais d'en bas les cris des hommes qui hurlaient : *« À la fenêtre ! À la rivière ! »* Brives le plâtrier, Jammes de Saugues et Eymard de la Vachellerie sont entrés les premiers. Heureusement, de braves femmes comme Mlle Michel et Mme Moussié ont réussi à pousser M. Limozin dans une alcôve et à barricader la porte avec le lit de la Mère Supérieure.

C'est alors que M. le curé Jean Trévis, ayant fini sa messe, est arrivé en hâte, suivi par le vicaire, l'abbé François Joubert, et par le Frère directeur André Moulin — le Frère Numa Joseph en religion. Le Frère Numa Joseph, un homme solide qui n'avait pas peur des coups, s'était frayé un chemin à travers la cohue en jouant des coudes et des poings pour rejoindre le maire.

M. le Chanoine Trévis s'est levé devant ses paroissiens. Il a levé les bras, il leur a parlé avec un grand sang-froid, et il a réussi à apaiser la foule. Le Frère Numa Joseph a profité du calme pour faire sortir M. le maire par un couloir dérobé et l'amener en cachette dans son école. Il était dix heures et demie du matin.

Toute la journée du dimanche, les habitants de Saugues sont restés de garde devant l'établissement. Quand M. le curé a voulu faire sortir les sœurs pour leur éviter d'autres émotions, les paroissiens se sont opposés fermement : — *Non, M. le curé ! Vous êtes notre pasteur, mais vous ne ferez pas cela. Les sœurs ne sortiront pas !* Et les religieuses sont restées enfermées dans leur couvent jusqu'à huit heures du soir.

Pendant toute cette journée tumultueuse, je suis restée serrée contre Marie Cacchione, rue des Tours Neuves, en écoutant les cris de la foule, le bruit des gendarmes et le charivari de la rue.

J'avais une peur terrible. Pas seulement la peur des coups ou des gendarmes.

J'avais la peur qui serre le cœur d'une enfant de onze ans qui comprend brusquement que son monde vient de se casser en deux.

Je regardais Marie Cacchione qui pleurait en tenant son tablier. Je savais ce que voulait dire la fermeture de notre école. Si la Présentation de Marie fermait, s'il n'y avait plus d'institutrices pour nous donner la classe, l'école était finie pour nous. Mon père et ma mère n'auraient jamais eu les moyens de nous envoyer ailleurs.

Et chez nous, en Gévaudan, une petite fille de onze ans qui ne va plus à l'école ne reste pas à ne rien faire. On la met en louée.

« Être louée ». Ces mots-là faisaient trembler tous les enfants de nos hameaux. Ça voulait dire que la semaine d'après, vos parents vous emmenaient à la foire de Saugues ou de Langeac, et qu'un paysan d'un autre village vous engageait pour quelques francs par an. Vous partiez vivre chez des étrangers, pour garder les vaches dans les pâturages par tous les temps, nettoyer les écuries, porter les seaux d'eau lourds et dormir sur une paillasse dans le grenier à foin. La fin de l'enfance. Le début du travail de brute.

Ce dimanche 20 juillet 1902, devant le couvent de la Présentation de Marie, j'ai compris en une seconde la fragilité de notre pauvre vie.

Un mois plus tard, en août 1902, il y a eu le grand procès devant le Tribunal correctionnel du Puy. Les hommes qui avaient bousculé le maire et les gendarmes ont été condamnés à de la prison ou à des amendes. Les journaux de la Haute-Loire ont écrit qu'il y avait eu « plus de peur que de mal ».

C'était vrai pour les hommes. M. Limozin n'avait eu qu'un coup de manche à balai qu'il avait esquivé et quelques bleus. Les sœurs ont même pu réoccuper temporairement leur couvent pendant quelque temps.

Mais pour moi, le mal était fait.

L'innocence de mes onze ans était partie ce dimanche-là. J'avais compris que les lois des hommes de la ville pouvaient venir de très loin pour détruire le peu de bonheur que nous avions au pays. Quelques jours plus tard les hommes de la ville sont revenus sur leurs décisions et nous ont rendus nos *Chères sœurs*. Cinq ans plus tard, en 1907, l'école était finie depuis longtemps pour moi, et je partais pour Lyon porter les seaux de charbon dans les étages.

Aujourd'hui, en cet été 1970, quand je repense à Marie Cacchione et à la rue de la Borie, je mesure le chemin parcouru.

Les petits enfants de Saugues qui criaient devant les gendarmes en 1902 sont devenus des hommes et des femmes. Certains sont morts pendant la Grande Guerre de 1914, dont le mari de Marie, épousé en 1910 et décédé en 1918. D'autres ont quitté le pays. Et moi, la petite élève de la Présentation de Marie qui avait peur d'être louée comme servante dans une ferme du Gévaudan, je suis devenue la femme de chambre des plus riches héritières d'Amérique.

Mais au fond de moi, sous mes robes noires de soie et malgré toutes les traversées de l'océan, je suis restée cette petite fille de onze ans qui tenait la main de Marie Cacchione dans la rue des Tours Neuves, en regardant avec effroi la porte enfoncée du couvent et en se demandant ce que le lendemain allait faire de sa vie.

Chapitre 16 : La Reine et sa Femme de Chambre

Chaque soir, pendant plus de trente ans, la même scène s'est répétée dans la grande chambre du premier étage de Rose Terrace II.

Il était neuf heures et demie. La maison entière s'assoupissait dans le silence du marbre. Je fermais la porte en chêne du couloir, je baissais les tulles des hautes fenêtres, et j'allumais la petite lampe à abat-jour de soie rose sur la coiffeuse d'Alavoine.

Madame s'assoyait devant le grand miroir doré à trois faces.

C'était l'heure du rituel. L'heure où la « femme la plus riche du monde » retirait ses armures.

Mon travail commençait par les bijoux. Mes doigts défaisaient le fermoir en émail de la tsarine et j'enlevais le grand collier de trois cent quatre-vingt-neuf perles de Catherine II, lourd et tiède de sa peau. Puis je retirais les bagues d'émeraudes, les broches de diamants, les bracelets. Je posais chaque pièce sur le drap de lin avant de les enfermer dans le coffre-fort de la chambre.

Ensuite, je l'aidais à retirer sa robe de bal ou de dîner en taffetas ou en brocart. Je lui passais sa chemise de nuit en lin fin de Belgique et sa robe de chambre en laine douce.

Et enfin, venait le moment du brossage des cheveux.

Madame enlevait les petites épingles en écaille de sa coiffure, et ses longs cheveux gris, presque blancs sur les tempes, lui tombaient sur les épaules. Je prenais la grande brosse en ivoire à poils de sanglier, et je commençais à brosser.

Un, deux, trois… Un mouvement lent, régulier, du haut de la tête jusqu'aux pointes.

C'est là, dans le reflet du miroir à trois faces, sous le crépitement doux de la brosse dans les cheveux, que s'est nouée entre nous cette relation étrange qui a duré de 1939 jusqu'à sa mort.

Nous étions deux femmes que tout aurait dû séparer.

Elle, la maîtresse du château, la millionnaire de l'automobile, la propriétaire de soixante-quinze pièces et de dizaines de millions d'obligations non imposables. Moi, la fille de la ferme des Salles Jeunes, la servante en robe noire et tablier blanc, payée au mois pour repasser son linge et brosser ses cheveux.

Et pourtant, à force de vieillir sous le même toit, nous sommes devenues comme deux vieilles sœurs d'armes enfermées dans la même forteresse.

Nous avions toutes les deux nos racines dans la pauvreté du dix-neuvième siècle. Elle était née en 1871 dans les quartiers sombres de Dundee en Écosse ; j'étais née en 1891 dans les hautes terres de la Margeride. Nous savions toutes les deux ce que c'était que de marcher dans la boue avec des souliers troués, de sentir le froid piquer les os et d'avoir peur de manquer de pain.

Elle avait eu beau racheter la noblesse d'Europe à coups de chèques de cent mille dollars chez Joseph Duveen, elle n'avait jamais réussi à effacer l'Écossaise économe qui dormait en elle. Et moi, j'avais beau repasser la soie des plus grandes dames d'Amérique, je restais la paysanne du Gévaudan qui sait la valeur de chaque sou.

Dans la pénombre du dressing, pendant le brossage des cheveux, Madame laissait tomber son masque de reine.

C'est là qu'elle me chuchotait ses secrets, ceux qu'elle ne disait ni à ses avocats de la *Detroit Bank*, ni à ses prêtres, ni à ses rares amies de Palm Beach.

— Reine… me disait-elle souvent en regardant ses yeux fatigués dans le miroir. Les gens croient que les années les plus heureuses de ma vie ont été celles où j'ai eu Rose Terrace et le yacht *Delphine*.

— Les gens ne savent rien, Mrs. Dodge, répondais-je en continuant le mouvement de la brosse.

— Les années les plus heureuses, Reine, c'était entre 1896 et 1903. Quand nous habitions la petite maison de Trumbull Avenue. Horace rentrait de l'atelier d'usinage avec de la graisse noire plein les bras. Je lui remplissais son seau à déjeuner le matin, je lui recousais ses chemises le soir, et nous n'avions pas un dollar en banque. Mais nous étions ensemble. Nous étions jeunes, et l'argent n'était pas encore venu tout gâcher.

Sa voix s'étranglait un peu.

Elle me parlait d'Horace, son premier mari, le géant roux de Niles qui ne pouvait pas vivre sans son frère John. Elle me parlait de la tristesse des derniers mois d'Horace en 1920, quand il s'était laissé mourir de chagrin sur sa couche parce que son frère était parti le premier dans la tombe.

Elle me parlait aussi de Hugh Dillman, son deuxième mari, le bel ancien comédien de l'Ohio.

— Hugh voulait mes millions, Reine. Il voulait faire le grand seigneur à Palm Beach avec mon argent. Et moi, comme une vieille folle, je lui ai donné tout ce qu'il demandait. Je lui ai donné six millions de dollars en trust, je lui ai racheté la ferme de *Sandy Loam*. Et tout ça pour quoi ? Pour qu'il aille se rouler dans la boue avec des garçons de matelots !

Son visage devenait rouge de colère et de honte dans le miroir. Ses petites mains se serraient sur les rebords de la coiffeuse.

Dans ces moments-là, je ne disais rien. Je continuais à passer la brosse d'ivoire sur ses cheveux gris, avec un geste lent, apaisant, comme ma mère le faisait autrefois aux Salles quand nous avions du chagrin.

Et puis elle me parlait de ses enfants. C'était la plus grande blessure d'Anna Dodge.

— Pourquoi mes enfants m'ont-ils haïe, Reine ? Qu'est-ce que je leur ai fait ? Je leur ai tout donné. Delphine avait cent mille dollars par an pour ses chiffons. Horace Junior recevait tout ce qu'il demandait. Et Delphine est morte détruite par le gin à quarante-trois ans, et Horace passe sa vie dans les cabarets avec des femmes qui me volent mes sous…

— Les enfants riches sont comme les arbres trop arrosés, Mrs. Dodge, ai-je osé lui dire un soir. Leurs racines pourrissent parce qu'ils n'ont jamais eu besoin de chercher l'eau tout seuls dans la terre.

Elle m'a regardée dans le miroir avec une sorte de surprise tragique.

— C'est vrai, Reine. C'est exactement ça. Nous avons trop arrosé la terre.

Au fil des années, nous avons vieilli ensemble dans ce manoir de calcaire.

En 1939, quand je suis entrée à son service, elle avait soixante-huit ans et j'en avais quarante-huit. Elle marchait encore très bien, et moi j'avais les bras forts pour porter ses malles.

En 1960, elle avait quatre-vingt-neuf ans et j'en avais soixante-neuf. Elle ne pouvait plus se déplacer qu'en fauteuil roulant, et mes genoux à moi commençaient à me faire souffrir les jours de pluie quand le vent froid soufflait sur le lac Sainte-Claire.

Nous étions devenues les deux seules survivantes du grand navire.

Quand son fils Horace Junior est mort à son tour en 1963, à soixante-trois ans, ramassé par la boisson et la maladie, c'est moi qui l'ai soutenue dans sa chambre quand la nouvelle est arrivée. Elle n'a pas poussé un cri. Elle a juste attrapé ma main de servante avec ses doigts durs et déformés par l'arthrite, et elle l'a serrée à en couper le sang pendant dix minutes.

Dans ces dix minutes de silence, sans un mot, il y avait toute la douleur de sa vie de mère et toute la confiance qu'elle portait à la seule personne qui ne lui avait jamais rien demandé : sa femme de chambre.

Anna Dodge ne m'a jamais appelée autrement que « Reine ». Elle ne m'a jamais tutoyée, elle ne m'a jamais embrassée. Nous étions soumises aux règles strictes du service et de la politesse d'autrefois.

Mais nous nous connaissions par cœur.

Je connaissais le moindre de ses plis de peau, la moindre de ses douleurs de corps, le goût de ses gouttes de médecine, et la frayeur terrible que la nuit et la mort lui inspiraient. Elle savait que je ne raconterais jamais ses secrets aux journalistes de New York, que je ne vendrais pas ses petites manies aux journaux à potins, et que je resterais là, au pied de son lit, tant qu'il y aurait du souffle dans ses poumons.

Aujourd'hui, en ce mois de juin 1970, le tabouret de la coiffeuse d'Alavoine est vide. La grande brosse en ivoire est posée sur le marbre blanc.

Madame est partie retrouver Horace, John et Delphine dans le mausolée de Woodlawn.

Je monte chaque soir dans son dressing désert. Je regarde le miroir à trois faces où nos deux visages se sont reflétés ensemble pendant plus de trente ans : la vieille reine écossaise écrasée sous ses millions, et la servante du Gévaudan qui lui brossait les cheveux.

Dans le grand silence de Rose Terrace, je me dis que le Bon Dieu a de drôles de façons de réunir les êtres. Il a fallu que la femme la plus riche du monde et la petite fille de la ferme des Salles Jeunes traversent le siècle pour se retrouver seules dans cette chambre de calcaire, liées l'une à l'autre par la pudeur, par les secrets chuchotés et par le grand mystère du temps qui passe.

Chapitre 17 : L'Amérique c'est où ? (1903)

En lissant du bout des doigts la bordure de dentelle du Puy qui orne la taie d'oreiller d'Anna Dodge, un souvenir me revient tout à coup avec la fraîcheur d'une eau de source.

Le mois de mai 1903. J'avais douze ans.

Chez nous, au pays de Saugues, le mois de mai, c'était le Mois de Marie. Dans toutes les paroisses, dans toutes les églises et dans les assemblées des hameaux, les gens se rassemblaient chaque soir après le travail pour prier la Sainte Vierge, chanter ses cantiques et couvrir ses autels de fleurs des champs.

Un après-midi de mai 1903, à la sortie de la classe, le soleil brillait si fort sur les toits de Saugues que l'air sentait bon la terre réchauffée et l'aubépine en fleur.

J'ai regardé ma camarade Marie Cacchione, qui habitait à côté de chez nous dans la rue de la Borie, et je lui ai dit : — Marie, si on demandait à nos mères pour aller faire le Mois de Marie aux Salles Jeunes, chez la béate ?

Pour nous, c'était une vraie promenade. Nos mères ont accepté, à condition que nous soyons de retour avant la nuit.

Nous sommes parties toutes les deux, nos tabliers propres sur la robe, en tenant nos sabots à la main pour aller plus vite dans les chemins creux.

Le début de la route descendait depuis le bourg de Saugues. Il fallait passer le petit pont de pierre qui enjambe le ruisseau Saint-Jean, là où l'eau claire coule entre les noisetiers. Et puis commençait la longue montée vers le hameau des Salles Jeunes. Un dénivelé de plus de cent mètres sur le flanc de la montagne.

En montant par le chemin des chèvres, nous sommes passées tout près de la côte des Salles. C'était un talus d'herbe rase et de rochers de granit d'où l'on voyait tout le clocher de Saugues et les montagnes de la Margeride à perte de vue. Nous ne pouvions pas savoir, Marie et moi, qu'à cet endroit précis, quarante-quatre ans plus tard, en 1947, nos compatriotes élèveraient la grande statue de Notre-Dame-du-Gévaudan pour remercier la Vierge d'avoir protégé le pays des fusils allemands.

Tout en grimpant la côte, nous cueillions des fleurs dans les fossés pour garnir l'autel de la Vierge : des coucous jaunes, des violiers sauvages, des branches d'épine blanche et de petites primevères qui sentaient le miel.

Quand nous sommes arrivées aux Salles Jeunes, le hameau était silencieux, bercé par le chant des merles.

Nous nous sommes dirigées vers l'assemblée. L'assemblée des Salles, c'était la maison de la Béate, facile à reconnaître avec son petit clocher de fer forgé posé sur le toit en lauzes.

Chez nous, la Béate n'était pas une religieuse de couvent. C'était une « Fille de l'Instruction de l'Enfant Jésus », une pieuse fille du pays choisie par les habitants du hameau. Sa maison servait à la fois d'école pour les enfants, de garderie pendant les moissons, de salle de prière, d'hôpital quand quelqu'un tombait malade, et de cercle pour le *couvige* des femmes.

Quand nous avons poussé la porte en bois, une dizaine de femmes du hameau étaient assises en demi-cercle près de la fenêtre basse pour profiter de la lumière du soir.

C'était l'heure du *couvige*. Le bruit des fuseaux de bois cliquetait doucement sur les carreaux de dentelle. Les doigts des femmes volaient sur les carreaux garnis de piques, croisant et tordant le fil de lin avec une rapidité incroyable, tout en échangeant les dernières nouvelles de la semaine.

Quand la Béate a vu arriver les deux petites filles de Saugues avec leurs bras chargés de fleurs des champs, elle a souri.

— Entrez, les petites, nous a-t-elle dit doucement. Posez vos fleurs près de la Sainte Vierge. C'est l'heure de la prière.

Les femmes ont posé leurs carreaux sur leurs genoux, les fuseaux se sont tus.

Nous avons arrangé nos bouquets de coucous et d'aubépine aux pieds de la petite statue en plâtre de la Vierge Marie. Puis la béate a fait le signe de croix, et nous avons tous récité le chapelet, le *Je vous salue Marie* et les Litanies de la Sainte Vierge. Le chant de la prière montait dans la petite pièce qui sentait la cire d'abeille, le brin de lavande séchée et la laine de mouton.

Quand la prière a été finie et que les femmes ont repris leurs carreaux pour finir leur métrage de dentelle avant la nuit, Marie Cacchione s'est approchée de la Béate.

— Dites, ma Sœur, a demandé Marie avec sa curiosité de douze ans. À quoi ça sert, toute cette dentelle que les femmes du village fabriquent du matin au soir ? Qui est-ce qui la porte ?

La Béate s'est mise à rire doucement en ajustant ses lunettes sur son nez.

— Ça sert à faire vivre le pays, ma fille, a-t-elle expliqué. Les leveurs et les courtiers passent dans les hameaux tous les mois pour racheter la dentelle au mètre. Ça fait rentrer quelques sous dans les familles pour payer le sel, le fer des outils ou le grain des semailles.

— Et où est-ce qu'ils l'emportent, toute cette dentelle ? a demandé Marie.

— Ils l'emmènent au Puy, chez les grands négociants. Et là-bas, on l'emballe dans des caisses en bois et on l'envoie partout dans le monde. Sur les robes des grandes dames de Paris, de Londres, et même jusqu'en Amérique !

L'Amérique. Ce nom-là a eu un effet étrange dans ma tête de gamine.

Accrochée au mur de l'assemblée, il y avait une vieille carte de France en papier jauni par la fumée du poêle, datant du temps où les béates avaient le droit d'enseigner la géographie aux enfants avant les nouvelles lois.

Je me suis approchée de la carte. J'ai cherché des yeux Le Plateau Central, Le Puy, Lyon, Paris. Et puis j'ai pointé mon doigt tout au bout de la feuille de papier, sur le bord bleu qui représentait la mer.

Je me suis tournée vers notre béate et je lui ai demandé très sérieusement : — Ma Sœur… C'est où, l'Amérique ?

La Béate et les femmes du *couvige* ont éclaté d'un grand rire chaleureux qui a fait tinter les tasses en faïence sur le buffet.

— Ah, la pauvre petite Reine ! a dit une des dentellières en secouant la tête. Elle cherche l'Amérique sur la carte de la France !

La béate s'est levée, a tapoté ma joue avec sa main douce, et elle a tiré d'une étagère son vieil *Almanach de la Haute-Loire* richement illustré.

Elle l'a ouvert sur la grande table en frêne. Elle nous a montré un dessin de la terre : un petit morceau pour la France, puis un immense espace bleu marqué *Océan Atlantique*, et de l'autre côté, une grande terre teintée de rose.

— L'Amérique, Reine, ce n'est pas en France, m'a-t-elle dit en posant son doigt sur la terre rose. C'est au-delà des mers. Un pays immense, plus grand que tout notre royaume d'autrefois, où les villes ont des maisons plus hautes que le clocher de Saugues et où les gens sont plus riches que nos seigneurs d'autrefois. C'est là-bas que vont les plus belles dentelles du Puy.

Marie Cacchione et moi, nous avons regardé le dessin du vieil almanach avec des yeux écarquillés.

— C'est bien loin, a murmuré Marie. On ne doit jamais y aller.

— Bien sûr qu'on n'y va pas, a répondu la béate en refermant le livre. C'est un pays pour les marins et pour les commerçants. Et aussi pour quelques-unes de nos béates qui y sont parti quand ici on les a empêché d'enseigner. Nous, le Bon Dieu nous a faits pour rester dans notre Pays de Saugues.

En redescendant la côte des Salles à la tombée de la nuit, la main dans la main de Marie, nous regardions les lumières de Saugues qui s'allumaient au fond de la vallée. Nous parlions de l'école, de nos mères qui allaient nous gronder si nous étions en retard pour la soupe, et des fleurs de la Sainte Vierge.

L'Amérique était déjà oubliée. Ce n'était qu'un mot sur une page de vieil almanach, un pays de légende de l'autre côté d'une eau bleue que je n'avais jamais vue.

Si la béate des Salles avait pu lire dans l'avenir ce soir-là de mai 1903…

Elle aurait vu que la petite fille de douze ans qui cherchait l'Amérique au bout de la carte de France allait traverser cet immense océan bleu plus de quatre-vingts fois dans sa vie.

Elle aurait vu que mes mains, qui cueillaient des coucous dans le fossé de la côte des Salles, allaient repasser cette même dentelle du Puy sur les robes de bal des plus grandes millionnaires de New York, de Newport et de Détroit. Et que je passerai trente-et-un ans de ma vie dans un palais de calcaire blanc, de l'autre côté des mers, à servir la femme qui achetait ces dentelles à coups de milliers de dollars.

Aujourd'hui, en ce mois de juin 1970, la béate des Salles est morte depuis bien longtemps. L'assemblée du hameau a fermé ses portes. Les femmes ne font plus de dentelle au carreau dans les *couviges* du soir.

Mais moi, la vieille servante de soixante-dix-neuf ans qui écrit ses souvenirs dans le silence de Rose Terrace, je regarde la bordure de lin de l'oreiller d'Anna Dodge. Et je revois le sourire de la béate nous montrant le grand dessin de l'almanach.

L'Amérique, ce n'était pas seulement un mot sur du papier jauni. C'était le grand théâtre où le Bon Dieu m'attendait pour me faire mesurer toute la vanité de ce monde.

Chapitre 18 : L'Architecte des Mirages

Dans le tiroir du grand bureau d'Anna Dodge, au premier étage de Rose Terrace, se trouve un grand rouleau de papier épais bleuté.

Ce sont les plans originaux du manoir. En bas à droite de chaque feuille, tracée à l'encre de Chine noire d'une écriture serrée et élégante, on lit la signature : *Horace Trumbauer, Architect, Land Title Building, Philadelphia*.

Horace Trumbauer. Pour le grand monde des millionnaires d'Amérique, ce nom était magique. C'était l'homme qui transformait les dollars bruts du charbon, de l'acier et de l'automobile en palais de rois. L'architecte des mirages.

Moi, dans ma vie de servante, j'ai vécu dans deux de ses plus grands mirages.

D'abord à *Miramar*, à Newport, de 1930 à 1937, quand je servais Mrs. Eleanor Elkins Widener Rice. Et puis ici, à *Rose Terrace II*, de 1939 à aujourd'hui, chez Mrs. Anna Dodge. Et j'ai visité le troisième, *Whitemarsh Hall*, la folie de cent quarante-sept pièces qu'il avait bâti près de Philadelphie pour Eva et Ned Stotesbury.

Trumbauer reprenait toujours le même thème. Quand une nouvelle riche d'Amérique venait le trouver dans son cabinet de Philadelphie en lui disant : *« Monsieur Trumbauer, je veux la plus belle maison du monde »*, il ouvrait ses grands albums d'architecte et lui montrait le château de Versailles ou le Petit Trianon.

Pour Eleanor Widener à Newport, il a bâti une copie de palais français du dix-huitième siècle en calcaire blanc, posée sur une falaise face à l'océan Atlantique. Pour Eva Stotesbury à Philadelphie, il a construit un Trianon géant en bordure de forêt. Et pour Anna Dodge à Détroit, il a refait exactement le même dessin : un Petit Trianon de soixante-quinze pièces en calcaire de l'Indiana, posé au milieu des arbres du Michigan, au bord du lac Sainte-Claire.

On prenait les plans de la France, on les agrandissait d'un tiers, on y ajoutait le chauffage central, des ascenseurs, des tuyauteries en cuivre et un garage pour dix limousines, et le mirage était prêt.

Pourtant, l'homme qui dessinait ces palais pour la haute société américaine était un être bien étrange.

Horace Trumbauer n'était pas un aristocrate. Il n'était jamais allé à l'École des Beaux-Arts de Paris comme les grands architectes de New York. C'était un petit gars timide de Philadelphie, fils d'un modeste employé, qui avait quitté l'école à seize ans pour entrer comme apprenti dessinateur dans un cabinet. Il n'a jamais fait d'études universitaires. Il n'avait pas de diplôme.

Et le plus extraordinaire, c'est que la plupart des détails exquis de ces châteaux français — les balustrades sculptées, les proportions parfaites des fenêtres, la grâce des corniches — n'étaient même pas dessinés par lui.

Dans son cabinet de Philadelphie, Trumbauer avait engagé un homme de génie nommé Julian Abele.

Julian Abele était le premier grand architecte noir diplômé d'Amérique, un homme d'un talent immense qui avait étudié à Paris et connaissait le dix-huitième siècle français sur le bout des doigts. C'est Abele qui dessinait en secret les façades de Miramar, la grande bibliothèque Widener de Harvard et les plans de Rose Terrace. Mais dans l'Amérique des années 1920 et 1930, avec les lois de séparation raciale, Julian Abele devait rester dans l'ombre. Son nom n'apparaissait jamais sur les plans officiels. Un homme noir ne pouvait pas signer les palais des plus grands millionnaires blancs.

Horace Trumbauer, lui, s'occupait des affaires, des devis et des réunions avec les clients.

C'était un homme silencieux, rongé par le travail et les soucis. Il a passé sa vie à construire des maisons de plusieurs millions de dollars pour des gens qui le traitaient comme un sous-traitant de luxe. Il buvait trop pour oublier la pression. En septembre 1938, un an avant que je n'arrive à Rose Terrace, Horace Trumbauer est mort à Philadelphie d'une cirrhose, ruiné par la Grande Dépression qui avait arrêté les commandes de châteaux. Il s'est éteint presque pauvre, après avoir bâti les plus célèbres demeures des États-Unis.

Quand je me promène dans Rose Terrace II, je vois la double réalité du travail de Trumbauer.

Il y a le décor de scène, celui que voyaient les invités : la grande salle de réception à haut plafond, la salle de musique de soixante pieds avec ses tapisseries de Beauvais, les parquets en point de Hongrie, les balustrades de marbre et les six cent quinze abat-jours en soie fine. C'était la partie française, la partie noblesse, le mirage bâti pour rassurer Anna Dodge sur son statut de grande dame.

Et puis il y a la coulisse. La partie cachée que seuls les domestiques et les architectes connaissaient.

Derrière les précieux lambris de bois de rose et les portes dérobées en marqueterie, Trumbauer avait dissimulé tout un réseau de couloirs secrets, d'escaliers de service étroits en béton brut, de monte-plats électriques et de tuyaux de cuivre. C'était la partie américaine, la partie usine.

Au sous-sol de Rose Terrace, sous la splendeur du premier étage, Trumbauer avait aménagé une véritable usine d'intendance : une cuisine géante de restaurant avec des fourneaux en fonte lourde, une pièce réservée uniquement à la fabrication de la glace au café, une buanderie industrielle, une chambre forte en acier blindé pour l'argenterie, une autre pour les manteaux de fourrure, et une centrale de pompage d'eau en bouteille.

C'est ça, le génie de Trumbauer : avoir réussi à cacher une usine de Détroit à l'intérieur d'un Trianon de Versailles.

Chaque fois que je parcourais ces couloirs de service dissimulés derrière les tapisseries pour aller porter le linge de Madame, je ne pouvais pas m'empêcher de comparer ces mirages avec notre pays du Gévaudan.

Chez nous, aux Salles Jeunes, les maisons ne cherchaient pas à ressembler à des palais.

Elles étaient taillées dans le granit du pays, grises, basses sur terre, avec des murs de trois pieds d'épaisseur et des toits de lauzes lourds pour résister aux tempêtes de neige de la Margeride. On ne bâtissait pas pour épater le voisin ou pour faire croire qu'on était un prince. On bâtissait pour protéger les bêtes et les hommes contre le froid, pour garder la chaleur du poêle et pour durer à travers les générations.

À Rose Terrace, Trumbauer avait bâti un château en calcaire fait pour durer cinq cents ans. Les murs en acier et béton armé ne risquaient pas de s'effondrer. Mais les hommes et les femmes qui habitaient à l'intérieur s'écroulaient en une génération.

Aujourd'hui, en cet été 1970, le grand architecte des mirages est sous terre depuis trente-deux ans. Julian Abele l'a rejoint en 1950.

Whitemarsh Hall, le palais d'Eva Stotesbury à Philadelphie, est déjà une ruine abandonnée aux ronces et aux graffitis. *Miramar*, à Newport, a été vendu à des étrangers. Et Rose Terrace II, le Trianon du lac Sainte-Claire, n'a plus que quelques mois à vivre avant que les marteaux des démolisseurs ne viennent casser le calcaire de l'Indiana.

Il ne reste rien des mirages d'Horace Trumbauer.

Ses châteaux de papier et de calcaire s'évaporent avec la mort de leurs propriétaires. Seul le souvenir de la servante qui a parcouru leurs couloirs secrets reste encore un instant pour raconter la folie de ces riches Américains qui croyaient qu'on pouvait s'acheter l'éternité en se faisant bâtir un faux Versailles dans la campagne du Michigan.

Chapitre 19 : Le Foyer de la 24e Rue (1930-1939)

Quand je repense à mes années new-yorkaises au service de Mrs. Eleanor Elkins Widener Rice, entre 1930 et 1937, une image me revient toujours, avant même les tableaux de maîtres et les traînes de soie : le trajet du matin entre la 24e Rue et la Cinquième Avenue.

À New York, contrairement à ce qui se passait dans les grands manoirs de campagne comme Miramar à Newport ou plus tard à Rose Terrace, je n'habitais pas sous le toit de mon employeuse. Mrs. Rice préférait que son personnel puisse disposer de sa liberté le soir venu.

J'avais donc pris une chambre au *Foyer Jeanne d'Arc*, au 253 de la 24e Rue Ouest, dans le quartier de Chelsea.

C'était une maison bénie pour les filles de chez nous. Fondé à la fin du siècle dernier par les Sœurs de la Providence, ce foyer accueillait les femmes et les jeunes filles d'expression française isolées à New York — des femmes de chambre, des couturières, des cuisinières bretonnes ou des gouvernantes normandes venues tenter leur chance en Amérique.

Pour dix dollars par semaine, nous avions une petite chambre propre, de la bonne soupe chaude le soir, et surtout le réconfort d'entendre parler français dès qu'on franchissait le seuil.

Le règlement de la mère supérieure était aussi strict que celui d'un couvent de la Haute-Loire : aucun homme n'avait le droit de dépasser le comptoir de l'entrée, les portes fermaient à dix heures du soir tapantes, et la messe était dite chaque matin dans la petite chapelle du rez-de-chaussée par les prêtres de la paroisse française Saint-Vincent-de-Paul.

Chaque matin, dès six heures et demie, après avoir bu mon café au lait dans la grande salle commune des Sœurs de la Providence, je quittais la 24e Rue. Je traversais le quartier de Chelsea, encore endormi dans les brumes de l'Hudson, et je prenais l'omnibus ou le métro aérien pour remonter Manhattan jusqu'à la 71e Rue et la Cinquième Avenue.

C'était un saut d'un monde à l'autre.

À sept heures et demie, je poussais la lourde porte en bronze du 901 de la Cinquième Avenue, l'hôtel particulier de Mrs. Eleanor Rice.

Si la maison d'Anna Dodge à Détroit était une démonstration de force et de millions bruts, l'hôtel new-yorkais d'Eleanor Rice était un chef-d'œuvre de goût et d'érudition. Eleanor n'avait pas besoin d'étaler ses richesses ; elle vivait au milieu d'œuvres d'art que son premier mari, George Widener, et son père, William Elkins, avaient rassemblées avec les plus grands experts d'Europe.

Mon travail du matin commençait toujours par le grand salon Louis XVI du premier étage.

Ce salon était si célèbre que les conservateurs des plus grands musées d'Amérique venaient le visiter sur rendez-vous. Les boiseries en chêne sculpté avaient été démontées entièrement d'un hôtel particulier parisien du dix-huitième siècle pour être réinstallées sur la Cinquième Avenue.

C'est moi qui étais chargée du nettoyage de cette pièce inestimable.

Pendant deux heures, plumeau de plumes d'oie dans une main et chiffon de chamois dans l'autre, je me déplaçais en silence au milieu des trésors. Je dépoussiérais les petites figurines en terre cuite de Clodion représentant des satyres et des nymphes, je passais un linge doux sur les bronzes dorés, et j'époussetais les grandes tapisseries de la manufacture de Beauvais tissées d'après les dessins de François Boucher.

Il y avait là un bureau à pente en marqueterie fait pour la cour de France, des fauteuils recouverts de tapisserie au petit point, une collection de porcelaines de Sèvres d'un bleu céleste incomparable, et sur les consoles, de l'argenterie anglaise du dix-huitième siècle qui luisait doucement sous mon chiffon.

Sur les murs du salon pendaient des portraits peints par Gainsborough et Reynolds, représentant des lords et des dames anglaises au teint de rose qui me regardaient passer avec mon tablier noir.

Madame avait décidé dans son testament que la totalité de ce salon Louis XVI — les boiseries, les meubles, les tapisseries et les statues — serait léguée après sa mort au musée de Philadelphie. Elle disait que ces choses-là appartenaient à l'Histoire et qu'elles ne devaient pas être dispersées entre des marchands.

Quand j'avais fini de nettoyer le salon Louis XVI, je montais au deuxième étage pour m'occuper des appartements privés de Mrs. Rice.

Eleanor s'assoyait devant sa table de toilette. Pendant que je lui coiffais les cheveux ou que je préparais ses robes de réception, elle me parlait souvent de son fils Harry, mort sur le *Titanic* à vingt-sept ans.

Elle me montrait les catalogues de livres rares qu'elle recevait de Londres ou de Paris. Harry avait été l'un des plus grands collectionneurs de livres anciens d'Amérique, et même après sa mort, Eleanor continuait d'acheter en son nom des éditions originales de Shakespeare, de Dickens ou des manuscrits enluminés pour les envoyer à la grande bibliothèque *Widener Library* qu'elle avait bâtie à Harvard.

— Vous voyez, Reine, me disait-elle en feuilletant un catalogue à reliure de cuir. Harry voulait que chaque livre rare trouve sa place. Moi, je ne fais que finir son travail.

L'après-midi, la maison de la Cinquième Avenue s'animait.

Mrs. Rice recevait des universitaires de Harvard, des explorateurs de la *National Geographic Society* venus discuter avec son mari le docteur Rice, des conservateurs de musée ou des dames de la haute société de Philadelphie. Je me tenais discrètement dans l'antichambre, prête à porter une tasse de thé ou à récupérer un manteau de fourrure.

Et puis, vers six heures du soir, ma journée de travail s'achevait.

Je retirais mon tablier blanc, je remettais ma robe de rue et mon chapeau de feutre sombre, et je quittais le palais de la Cinquième Avenue.

Je reprenais l'omnibus vers le bas de la ville, et je réintégrais le *Foyer Jeanne d'Arc* sur la 24e Rue.

C'était le moment que je préférais dans ma journée new-yorkaise.

Dans le grand parloir du Foyer, le soir après le dîner de soupe de légumes et de pain salé servi par les Sœurs de la Providence, nous nous retrouvions entre filles de France.

Il y avait là Augustine, une cuisinière bretonne qui travaillait chez un banquier de Wall Street ; Jeanne, une lingère normande de chez les Vanderbilt ; et Marie, une petite couturière parisienne de la 57e Rue.

Nous nous asseyions autour de la grande table en chêne avec nos travaux d'aiguille. Les langues se déliaient en français, avec tous les accents de nos provinces : l'accent chantant du Midi, le parler lourd de Bretagne, et mon accent de la Margeride.

On se racontait les travers de nos maîtres millionnaires. On riait des manies des grandes dames de Fifth Avenue, des caprices de leurs caniches, des disputes d'argent dans les familles de la haute, et des fortunes dépensées pour un simple tableau ou une chaise ancienne.

— Si mes parents aux Salles voyaient qu'on paye cent mille dollars pour un fauteuil où l'on n'ose même pas s'asseoir, disais-je aux autres en reprisant mes bas, ils diraient que les Américains ont la tête à l'envers !

Les Sœurs de la Providence passaient entre les tables avec leurs grands rosaires de bois à la ceinture, en nous disant avec un sourire doux :

— Voyons, mes filles, pas de médisances. Priez plutôt pour vos maîtresses qui ont tant d'argent et si peu de paix dans le cœur. Les Sœurs avaient raison.

À dix heures du soir, quand la cloche du foyer sonnait le silence et que je m'allongeais dans mon petit lit de fer de la 24e Rue, j'écoutais les bruits de la ville de New York au loin : le sifflement des navires sur l'Hudson, le roulement des trains aériens, les sirènes des pompiers.

Je me sentais à ma place.

Habiter au *Foyer Jeanne d'Arc* pendant mes années new-yorkaises m'a sauvée de l'étouffement. Cela m'a empêchée de me laisser étourdir par la splendeur du salon Louis XVI d'Eleanor Rice et par la démesure des fortunes de la Cinquième Avenue.

Chaque soir, en retrouvant la simplicité des Sœurs de la Providence, le goût de la soupe chaude et la compagnie des pauvres filles de mon pays, je remettais les pieds sur terre. Je me rappelais que j'étais Reine Bonhomme, la fille des Salles Jeunes, et que les plus beaux trésors du monde ne valaient pas la liberté d'une femme qui sait d'où elle vient et qui dort avec la conscience tranquille.

Chapitre 20 : Le Nom Retrouvé (1947)

En avril 1947, le jugement de divorce est enfin tombé.

Après sept ans de séparation de fait, d'allers et retours entre les cabinets d'avocats de Détroit et de Palm Beach, le mariage d'Anna avec Hugh Dillman s'est achevé devant un juge de Floride. Le motif officiel retenu était l'abandon, une formule propre et neutre qui évitait de déballer sur la place publique les affaires de *Sandy Loam Farm* et les réunions de garçons de son mari.

Hugh Dillman s'en tirait très bien. Il repartait avec sa pension viagère de quatre mille dollars par mois tirée du trust qu'Anna lui avait constitué en 1932, de quoi vivre dans le plus grand confort jusqu'à la fin de ses jours sans jamais avoir à travailler. Il a vendu sa ferme de *Sandy Loam*, a quitté la présidence de l'*Everglades Club* et est parti s'installer tranquillement dans l'Ohio, près de sa sœur.

Mais pour Madame, la conséquence principale de ce divorce n'était pas l'argent. C'était le nom.

Par le jugement officiel, elle renonçait définitivement au nom de Dillman. Elle redevenait, devant la loi, devant la société et devant Dieu : *Mrs. Anna Thompson Dodge*.

Pour le monde extérieur, c'était une simple ligne dans la rubrique mondaine des journaux. Pour moi, dans le service de Rose Terrace, ce changement de nom est devenu un travail de titan qui a occupé mes journées pendant plus de six mois.

Il a fallu effacer vingt-et-un ans de mariage.

Pendant vingt-et-un ans, de 1926 à 1947, tout ce qui avait été acheté, commandé, cousu ou gravé dans cette maison avait porté le monogramme « A.D.D. » — Anna Dodge Dillman — ou simplement le « D » entrelacé des Dillman.

C'est moi qui ai hérité de la corvée.

Dans la grande buanderie du sous-sol et dans la pièce de couture du troisième étage, avec l'aide de deux couturières engagées à la journée, nous avons ouvert les grandes armoires à linge de Rose Terrace.

Il y avait là des montagnes de linge de maison : des centaines de draps en lin fin de Belgique, des taies d'oreiller brodées, des nappes de banquet en damas de Lyon de dix mètres de long, des serviettes de table, des serviettes de bain en éponge épaisse. Tout cela était brodé au fil de soie blanche ou argentée avec les initiales « A.D.D. ».

Pendant des semaines, armée de mon petit découseur à lame fine et de ciseaux de mercière, je m'assoyais chaque matin devant la fenêtre de ma chambre.

Il fallait défaire le monogramme. Fil par fil.

Saisir la petite boucle de soie avec la pointe de la lame, couper le brin sans déchirer la toile de lin fine en dessous, puis tirer doucement sur le fil avec les doigts pour effacer le « D » de Dillman. C'était un travail de bénédictin qui faisait mal aux yeux et engourdissait les doigts.

Une fois le fil enlevé, je repassais la toile mouillée avec un fer bien chaud pour refermer les petits trous laissés par l'aiguille dans le lin. Et ensuite, les couturières brodaient à nouveau, à la main, le seul monogramme désormais autorisé : « A.T.D. » — Anna Thompson Dodge — ou simplement les initiales d'Horace, « H.E.D. ».

En faisant ce travail minutieux, je ne pouvais pas m'empêcher de penser à la comédie de cette vie.

En 1926, quand elle avait épousé le beau Hugh Dillman, Anna avait fait broder son nom sur tout ce qu'elle possédait, comme un marquage au fer rouge pour prouver au monde qu'elle avait trouvé un mari jeune, élégant et bien élevé. Et vingt et un ans plus tard, la même servante s'assoyait devant la même fenêtre pour découdre le nom du mari fil par fil, comme si cet homme n'avait jamais existé.

Le changement de nom ne s'est pas arrêté au linge de lit.

Il a fallu renvoyer les étuis en cuir des malles *Wardrobe* chez le sellier pour faire gratter le nom de Dillman sur les plaques de cuivre et y faire graver *Mrs. Horace E. Dodge*. Il a fallu brûler des rames entières de papier à lettres

au chiffre de *Playa Riente* ou de Rose Terrace qui portaient les initiales « A.D.D. », pour commander du nouveau papier vélin avec *Mrs. Anna Thompson Dodge*.

Il a fallu changer les plaques d'immatriculation des automobiles, les dossiers d'assurance, les étiquettes des boîtes à chapeaux, et même faire repolir la vaisselle d'argent du yacht *Delphine* pour y effacer le nom de Dillman.

Quand tout a été fini, à l'automne 1947, toute trace de Hugh Dillman avait disparu de Rose Terrace. C'était comme si l'ancien comédien n'avait été qu'un fantôme de passage, un mirage de vingt ans qui s'était évaporé sans laisser la moindre empreinte sur la pierre du manoir.

Pendant que nous décousions le nom de Dillman à Détroit en ce printemps 1947, les nouvelles du pays me parvenaient par les lettres de ma sœur Maria.

Là-bas, en France, la guerre était finie depuis deux ans, mais la reconstruction commençait à peine. Au pays de Saugues, sur la côte des Salles, à deux cents mètres du hameau de mon enfance, les habitants et les pénitents blancs mettaient à exécution le vœu fait pendant les sombres journées de juin 1944.

On creusait les fondations de la statue de *Notre-Dame-du-Gévaudan*.

Maria me racontait dans ses lettres comment les hommes du village, les paysans, mes neveux, montaient les pierres et le ciment sur la côte avec les chars à bœufs. On ne décousait pas de la soie fine chez nous ; on bâtissait un monument de pierre en plein vent pour remercier la Vierge d'avoir épargné nos maisons et nos enfants pendant les attaques des allemands au Mont Mouchet.

Quand je lisais les lettres de Maria le soir, en regardant mes doigts abîmés par le décousage des draps de lin d'Anna Dodge, la différence entre les deux mondes me frappait au cœur une fois de plus.

À Saugues, on posait des pierres dans la terre pour sceller un vœu de foi et de gratitude qui durerait toujours. À Détroit, une vieille femme de soixante-seize ans dépensait des milliers de dollars pour faire effacer le nom d'un mari qu'elle avait acheté vingt ans plus tôt et dont elle ne voulait plus entendre parler.

Mais pour Anna Dodge, retrouver son nom de veuve d'Horace Dodge était une nécessité vitale.

Elle avait enfin compris, à soixante-seize ans, que sa seule vraie légitimité dans ce monde n'était pas d'être la femme d'un agent immobilier de Palm Beach, mais d'être la veuve du compagnon mécanicien qui avait bâti l'empire de l'automobile avec son frère John. Son argent, ses millions, sa fortune, tout venait de la sueur, du génie et du travail d'Horace Dodge.

Un soir d'octobre 1947, alors que je venais de poser sur son lit les premiers draps en lin brodés du nouveau monogramme « A.T.D. », Madame est entrée dans la chambre.

Elle s'est approchée du lit, a avancé sa main ridée et a touché la broderie fraîche du fil de soie.

— C'est bien, Reine, a-t-elle dit d'une voix calme. Le travail est propre.

— Merci, Mrs. Dodge.

Elle a regardé les trois lettres — A.T.D. — un long moment.

— C'est mon vrai nom, a-t-elle ajouté à voix basse, presque pour elle-même. C'est le seul nom que je porterai au cimetière.

Elle s'est couchée ce soir-là sous ses draps retrouvés.

Je suis remontée dans ma chambre sous les toits. J'ai jeté dans la poubelle les derniers fils de soie coupés qui restaient dans ma boîte à couture — les derniers brins du nom de Dillman.

Le mirage du second mariage était définitivement effacé. Anna Dodge était redevenue la veuve d'Horace. Elle allait passer les vingt-trois dernières années de sa vie sous ce nom-là, enfermée dans son château de calcaire, accrochée à son argent et à ses souvenirs, jusqu'à ce que la terre de Woodlawn se referme enfin sur elle.

Chapitre 21 : La Vierge de la côte des Salles (1947)

En cet été 1947, le courrier venu de France m'a apporté une grande nouvelle du pays.

La lettre de ma sœur Maria me racontait la grande journée du 15 août. Sur la côte des Salles, à quelques centaines de mètres seulement du hameau de notre enfance, on venait d'inaugurer la statue de *Notre-Dame-du-Gévaudan*.

Pour accomplir le vœu fait pendant les sombres journées de juin 1944, quand les canons allemands tordaient le ciel du Mont Mouchet, les paroissiens de Saugues, les gens des hameaux et les Pénitents Blancs s'étaient rassemblés par milliers. Mgr Chassaigne, l'évêque du Puy, était venu bénir la statue de pierre élevée sur son socle de granit. En plein air, sous le soleil d'août, une foule immense avait chanté les cantiques de chez nous, la voix portée par le vent de la Margeride.

En lisant la lettre de Maria dans ma chambre du troisième étage à Rose Terrace, j'ai fermé les yeux.

Je revoyais la côte des Salles. Ce talus d'herbe rase et de rochers où j'avais cueilli des coucous avec Marie Cacchione en mai 1903. Je m'imaginais la Vierge de pierre dressée là-haut, le regard tourné vers le bourg de Saugues et les monts de la Margeride.

Ce soir-là, à Grosse Pointe, j'ai sorti mon vieux chapelet de bois noir, celui que le curé de Saugues m'avait béni pour ma première communion. Je me suis mise à genoux au pied de mon lit en fer, et j'ai prié pour les miens.

Mais en égrenant les grains de bois entre mes doigts, j'ai réalisé à quel point ma prière avait changé.

Quand j'étais gamine au pays, la foi n'était pas une question qu'on se posait : c'était l'air qu'on respirait. Chez nous, on disait autrefois : *« Le Saugain ne se promène jamais sans un chapelet dans une main et un couteau dans l'autre. »* On allait à la messe du dimanche, au catéchisme des Sœurs, aux processions nocturnes des Pénitents Blancs du Jeudi Saint. On nous élevait dans la crainte du péché, la peur de l'enfer et l'obéissance aveugle aux prêtres. C'était un catholicisme strict, fermé, dur comme nos pierres de granit, où quiconque ne priait pas en latin dans notre église était regardé comme un païen promis au feu éternel.

Si je m'étais contentée de rester aux Salles Jeunes, j'aurais gardé cette foi-là jusqu'à ma mort.

Mais le monde m'a prise à seize ans, et il m'a fait faire le tour de la terre. Et au cours de mes quarante-cinq années d'exil, le dogme étroit de mon enfance s'est fissuré comme une vieille tuile sous la gelée.

En Russie, d'abord, entre 1910 et 1916.

Là-bas, j'ai découvert les chrétiens orthodoxes. Au début, avec mes idées de fille de la Haute-Loire, je regardais leurs icônes dorées, leurs bougies de cire jaune, leurs barbes longues et leurs chants en vieux slavon avec une certaine méfiance. Et puis, j'ai vu leur ferveur. J'ai vu la pauvre servante russe de la maison se mettre à genoux devant l'icône de la Mère de Dieu avec une piété si vraie, si profonde, que les larmes me montaient aux yeux. J'ai compris que le Bon Dieu et la Sainte Vierge écoutaient aussi bien les prières chantées en slavon sous les dômes de Saint-Pétersbourg que les *Pater* récités en latin dans l'église de Saugues.

Ensuite, aux États-Unis, je suis entrée au service des protestants.

Mrs. Eleanor Widener Rice était anglicane. Mrs. Anna Dodge était une calviniste écossaise, fidèle de la Première Église presbytérienne de Détroit. Miss Bettie Raymond et Winifred Seyburn allaient aux services de l'Église épiscopale.

Au début, la gamine que j'étais avait été élevée dans l'idée que les protestants étaient des hérétiques perdus. Mais en vivant au quotidien sous leur toit, en repassant leurs affaires et en les observant dans leurs peines, j'ai vu autre chose.

J'ai vu Eleanor Widener prier avec un livre de prières en anglais après la mort de son fils sur le *Titanic*, avec une foi si pure et une bonté si grande pour les orphelins qu'aucun curé de chez nous n'aurait pu y trouver à redire. J'ai vu Anna Dodge, malgré tout son amour de l'argent, lire sa Bible en anglais chaque soir avant de s'endormir et verser des milliers de dollars pour les hôpitaux et les pauvres de la ville.

Et puis, il y a eu mes voyages à travers le monde.

En accompagnant ces dames sur les paquebots, j'ai vu d'autres peuples. En Inde, j'ai vu des femmes pauvres apporter des fleurs de lotus devant des statues de divinités aux bras multiples. Au Japon, j'ai vu des gens s'incliner en silence devant les portiques de bois rouge des sanctuaires Shinto. En

Égypte, j'ai entendu l'appel du muezzin monter du haut des minarets au coucher du soleil.

Partout sur la terre, les hommes et les femmes souffrent, aiment leurs enfants, craignent la mort et lèvent les yeux vers le ciel pour chercher du réconfort.

Alors ce soir de 1947, dans ma chambre de domestique à Rose Terrace, en tenant mon chapelet de Saugues dans mes mains, j'ai souri doucement.

Si M. le Chanoine Trévis ou les vieux Pénitents Blancs de ma jeunesse avaient pu lire dans ma tête, ils m'auraient sûrement accusée d'avoir perdu la foi.

Mais je ne l'avais pas perdue. Elle s'était simplement agrandie.

Je n'arrivais plus à croire que le Bon Dieu était un juge sévère enfermé uniquement dans le diocèse du Puy, prêt à damner tous ceux qui ne lisaient pas le même catéchisme que nous. Je savais désormais que Dieu était aussi vaste que les océans que j'avais traversés, et qu'il reconnaissait les siens dans toutes les langues, qu'on l'appelle par des prières en latin, des chants orthodoxes, des hymnes presbytériens ou des murmures en sanscrit.

J'ai fini mon chapelet. J'ai fait le signe de croix.

J'ai pensé à la statue de *Notre-Dame-du-Gévaudan* qui se dressait désormais là-haut, sur la côte des Salles, dominant notre vallée.

Je savais que pour mes neveux et pour les braves gens du pays qui s'étaient rassemblés le 15 août, cette statue de pierre était la protectrice exclusive du canton de Saugues. Et c'était bien ainsi. Il faut à chaque homme une image et un endroit pour ancrer son cœur.

Mais moi, la vieille servante qui avait parcouru la terre, je savais que la Vierge de la côte des Salles était la même que celle des icônes de Saint-Pétersbourg, la même que celle des églises de New York, et la même que la Mère de Dieu que les pauvres femmes du monde entier prient dans leur langue quand la nuit tombe.

J'ai posé mon chapelet sur ma table de chevet, j'ai éteint la lampe, et je me suis couchée dans le silence de Rose Terrace. La foi de mon enfance s'était dépouillée de sa peur et de son fanatisme, pour ne garder que l'essentiel : une grande compassion pour tous ceux qui, d'un bout à l'autre de la terre, cherchent un peu de lumière dans l'obscurité de ce monde.

Chapitre 22 : Les Héritiers sans Couronne

Quand je regarde les photographies encadrées d'argent alignées sur la cheminée du salon de Rose Terrace, je vois passer toute cette jeunesse gâtée qui a brûlé la fortune des Dodge.

Les journaux de Détroit et de New York les appelaient « les princes de l'automobile ». Moi, je les appelle les héritiers sans couronne.

John et Horace Dodge s'étaient tués à la tâche pour bâtir un empire de deux cents millions de dollars. Ils avaient imaginé que cet argent créerait une dynastie capable de régner sur l'Amérique pendant un siècle. Mais la vérité, celle que la servante du Gévaudan a observée jour après jour pendant trente ans, c'est que la fortune s'est effritée entre leurs doigts comme un morceau de pain sec qu'on frotte dans ses paumes.

Le premier des héritiers sans couronne, c'était le fils d'Anna : Horace Junior.

Le « Major Dodge », comme il aimait se faire appeler après son passage éclair dans l'armée pendant la guerre. Horace Junior avait hérité du corps robuste et du visage rond de son père, mais il lui manquait la seule chose qui avait fait la grandeur des vieux Dodge : l'amour du travail et le sens de l'effort.

Horace Junior était un enfant gâté qui a passé toute sa vie à jouer au grand homme avec le carnet de chèques de sa mère.

Il s'est marié cinq fois. Cinq fois ! D'abord Lois Knowlson en 1921, puis Muriel Sisman en 1928, puis la chanteuse Mickey Devine en 1939, puis l'infirmière Clara Tinsley en 1945, et enfin le mannequin Gregg Sherwood en 1953.

Chaque mariage commençait par des promesses passionnées, des bagues en diamant de trente carats achetées chez Harry Winston et des voyages en wagon privé. Et chaque mariage se terminait au bout de quelques années

dans les cris, les verres brisés, les accusations de cruauté et les procès de divorce qui faisaient les choux gras de la presse à scandale.

À chaque divorce, il fallait sortir les millions. Des règlements de comptes, des pensions alimentaires de trente mille dollars par an, et des fonds fiduciaires garantis pour les ex-femmes.

Et quand il n'était pas au tribunal de divorce, Horace Junior était occupé à faire des dettes. Il achetait tout ce qui lui passait par la tête : des bateaux de course comme *My Sweetie* qui lui coûtaient des fortunes en moteurs, des paires de chaussures faites sur mesure par douzaines, des bijoux pour ses conquêtes.

En 1956, ses dettes chez Cartier, chez Bergdorf Goodman et chez les bijoutiers de New York dépassaient les quatre cent mille dollars ! C'est la pauvre Anna Dodge qui devait envoyer ses avocats pour payer les factures et éviter à son fils la prison pour dettes.

Horace Junior a passé la fin de sa vie ruiné, perclus d'arthrite, enfermé dans un fauteuil roulant, le foie détruit par le whisky, à supplier sa mère de lui donner un chèque pour payer sa nourriture.

Il est mort en décembre 1963, à soixante-trois ans, à l'hôpital de Détroit. Ses derniers mots, murmurés à l'infirmière avant de fermer les yeux, ont été : *« Où est Maman ? »* Un homme de soixante-trois ans qui mourait en appelant sa mère parce qu'il n'avait jamais réussi à devenir un homme tout seul.

Et puis, il y a eu les petits-enfants.

Les deux filles de Delphine, d'abord : Christine Cromwell et Anna Ray Baker, que l'on a appelée plus tard Yvonne.

Christine Cromwell, l'aînée, avait été élue « débutante de l'année » en 1940. C'était une fille magnifique, brune, pleine de charme, qui avait hérité du tempérament volcanique des Dodge. Mais Christine a suivi exactement la même route que sa mère et son oncle.

Elle s'est mariée six fois ! Six mariages qui ont tous fini en désastre. Elle se faisait épouser par des garçons séduisants — des sportifs, des chanteurs de cabaret comme Bob Ellis, des hommes d'affaires douteux — qui en voulaient tous à son argent.

Pour payer ses divorces et mener un train de vie de princesse, Christine s'est retrouvée couverte de dettes. En 1953, elle a fait un scandale énorme en intentant un procès à sa propre grand-mère, Anna Dodge, et à la *Detroit Bank*, les accusant de mauvaise gestion de la succession d'Horace Dodge !

Quand le tribunal l'a déboutée, Christine a trouvé une combine incroyable : elle s'est mise à vendre son héritage futur par morceaux à des spéculateurs et des prêteurs sur gages ! Elle leur cédait des parts fixes des millions qu'elle devait toucher à la mort de sa grand-mère, en échange d'argent frais immédiat. En quinze ans, elle a ainsi vendu plus de neuf millions de dollars d'héritage futur pour payer ses factures de la journée !

Sa sœur Yvonne n'a guère fait mieux. Après s'être enfuie de chez sa mère pour épouser un présentateur de radio, elle a enchaîné les mariages et les divorces avant de finir par épouser Jim Ranger, un passionné de bateaux de course avec qui elle a dépensé les sous d'Anna.

Et du côté d'Horace Junior, la deuxième génération n'était pas plus heureuse.

La jeune Delphine Petz a eu neuf enfants et s'est débattue dans des soucis de famille avant de divorcer. Bud Dodge s'est enfui pour épouser une fille sans fortune contre l'avis de son père. David Dodge est devenu architecte et s'est retiré en Suisse. Diana Dodge a fui les salons pour aller vivre au milieu de ses chevaux en Virginie.

Et enfin le petit dernier, Johnny Dodge, né en 1954 du dernier mariage d'Horace avec Gregg Sherwood. Les journaux l'appelaient « le petit garçon le plus riche du monde ». Je l'ai vu grandir ici à Rose Terrace : un pauvre gosse aux cheveux d'or qui entendait ses parents se hurler dessus pour des histoires de sous et qui servait de pion dans leurs batailles d'avocats.

Aujourd'hui, en cet été 1970, quand je fais le compte de cette jeunesse, le bilan fait peur à voir.

Les héritiers de John et Horace Dodge avaient vendu leur entreprise cent quarante-six millions de dollars en 1925. Une somme gigantesque qui aurait dû faire vivre dix générations dans l'abondance.

En quarante-cinq ans, cette fortune colossale a été dévorée par les honoraires d'avocats, les pensions alimentaires de divorce, les moteurs de bateaux coulés au fond des lacs, les bouteilles de gin et les spéculateurs de New York.

Chez nous, aux Salles Jeunes, un paysan travaille toute sa vie pour transmettre son arpent de terre et sa maison à ses enfants. Il leur apprend à tailler la haie, à soigner les bêtes, à économiser le grain pour que la famille reste debout après lui. L'héritage, c'est le travail qu'on se passe de main en main.

Chez les riches d'Amérique, la fortune n'a pas créé une famille : elle l'a détruite.

En donnant à leurs enfants des millions sans jamais leur demander un jour de travail ni leur apprendre la discipline, les frères Dodge leur ont donné un cadeau empoisonné. L'or sans le travail, c'est un venin lent qui met deux générations à tuer une lignée.

Ces jeunes gens avaient tout : la beauté, la santé, les palais de calcaire, les yachts de luxe et des millions en banque. Mais il leur manquait la seule chose que l'argent ne peut pas acheter : une raison de se lever le matin et la fierté de gagner son pain.

Ils ont vécu comme des princes sans couronne, dépensant l'argent des morts, courant après un bonheur qui leur échappait toujours, pour finir dans des chambres d'hôpital ou devant des juges de divorce.

C'est la plus grande leçon que me laisse Rose Terrace : la vraie pauvreté, ce n'est pas de ne pas avoir d'argent dans sa poche. La vraie pauvreté, c'est d'avoir toutes les richesses de la terre entre les mains et de ne pas savoir quoi en faire, jusqu'à se détruire soi-même.

Chapitre 23 : Le Monde qui Change (Les années 50)

Quand je me penchais à la fenêtre de ma chambre du troisième étage au milieu des années 1950, le monde extérieur semblait être devenu fou.

Sur Jefferson Avenue, au-delà des grilles en fer forgé de Rose Terrace, les automobiles ne ressemblaient plus du tout aux grosses berlines noires de mon jeune temps. C'étaient désormais de gigantesques vaisseaux de tôle brillante, peints en jaune canari, en vert pomme ou en rose bonbon, couverts de chromes étincelants. Elles avaient d'immenses ailerons coupants à l'arrière, comme des queues de poissons mécaniques, et des moteurs V8 qui ronflaient avec un bruit de tonnerre.

L'Amérique des années cinquante vivait à cent milles à l'heure.

C'était le temps du rock'n'roll qui sortait des postes de radio des jeunes, des supermarchés géants, de la télévision dans toutes les cuisines et des banlieues neuves qui poussaient comme des champignons autour de Détroit. Pour faire passer ces millions de voitures neuves, la ville crevait ses vieux quartiers à coups de marteaux-piqueurs pour tracer d'immenses autoroutes en béton, comme la *Chrysler Freeway*.

Détroit était la capitale du monde industriel, une ville puissante, bruyante, fière de ses fumées et de ses usines qui ne s'arrêtaient jamais.

Mais dès que l'on franchissait le porche de calcaire de Rose Terrace II, le temps s'arrêtait d'un coup.

À l'intérieur du manoir, les années cinquante n'existaient pas. Le vingtième siècle s'était arrêté à la porte.

Sous les plafonds de dix-huit pieds de haut, le silence était le même qu'en 1934. Pour protéger les tapisseries de Beauvais et les fauteuils en brocart du soleil d'été, les lourds double-rideaux de velours restaient tirés toute la journée. Dans les grandes salles de réception où personne ne venait plus danser, des housses de toile grise recouvraient les tables de Riesener et les canapés de Louis XV.

Ça sentait la cire d'abeille, le vieux tapis, le savon de lavande et la poussière d'or. Une poussière fine, brillante, qui dansait dans les rares rayons de soleil qui traversaient les voiles des fenêtres.

Madame avait franchi le cap des quatre-vingts ans au début de la décennie.

Rongée par les rhumatismes, elle ne descendait plus au rez-de-chaussée qu'en fauteuil roulant, poussée par les valets. Elle passait la majeure partie de ses journées enfermée dans sa suite du premier étage, entre sa chambre turquoise et son dressing.

La seule concession qu'elle avait faite au monde moderne, c'était la télévision.

Dans sa chambre, elle avait fait installer non pas un, mais trois postes de télévision côte à côte ! Le soir, elle les faisait allumer tous les trois en même temps, sans le son pour deux d'entre eux, pour pouvoir tout surveiller.

Elle passait des heures, calée contre ses oreillers de duvet, à regarder les matchs de baseball des *Tigers* de Détroit, les feuilletons de l'après-midi, les journaux télévisés et surtout les séries de Western comme *Bonanza*. Elle était tombée amoureuse de l'acteur Lorne Greene, le père de famille de la série ; elle gardait sa photographie dédicacée sur sa table de chevet, juste à côté de son livre de prières presbytérien !

C'était le seul moment où elle riait : en regardant des cow-boys de télévision se battre à coups de revolver dans les paysages du Nevada, au milieu de ses meubles du dix-huitième siècle français.

Pour le reste, le monde pouvait bien tourner, Anna Dodge s'en moquait éperdument.

Elle ne s'intéressait plus à la mode. Je lui enfilais ses mêmes robes droites en soie sombre cousues sur mesure, ses mêmes sous-vêtements de lin fin. Elle ne s'intéressait plus aux voitures neuves.

Pourtant, la marque « Dodge » vendait chaque année des centaines de milliers d'automobiles dans toute l'Amérique. La marque appartenait depuis 1928 à la *Chrysler Corporation*, qui en faisait la voiture préférée des familles de la classe moyenne. Les jeunes Pères de famille des banlieues achetaient des *Dodge Custom Royal* à ailerons chromés sans même savoir qu'il avait existé deux frères roux nommés John et Horace Dodge.

Un après-midi de 1955, je suis descendue dans les grands garages du manoir pour chercher une malle.

Au fond du garage, à côté des grosses limousines neuves que la banque entretenait pour les rares sorties de Madame, il y avait la vieille berline Dodge bleu marine de 1920, celle qui portait le monogramme « H.E.D. » gravé sur la portière. C'était la dernière voiture dans laquelle Horace Dodge soit monté avant de mourir à Palm Beach.

Elle était là, couverte d'une housse de protection, ses hauts pneus étroits dégonflés, ses phares en cuivre ternis par le temps.

J'ai soulevé un coin de la bâche. Ça sentait le vieux cuir desséché, l'huile lourde et la graisse de moteur d'autrefois.

J'ai revu en une seconde les premiers temps de Détroit. L'époque où John et Horace faisaient rugir leurs prototypes dans les rues de terre battue en faisant sursauter les chevaux. L'époque où l'automobile était une aventure de mécaniciens de génie, et non pas une affaire de marchands de chromes et de publicitaires de New York.

La femme du fondateur de cette industrie géante vivait à cent mètres de là, immobile dans son fauteuil roulant, le collier de la tsarine au cou, à regarder *Bonanza* sur trois écrans de télévision au milieu d'un Trianon de calcaire.

Moi aussi, je vieillissais dans ce musée.

Dans les années cinquante, j'ai dépassé les soixante ans. Mes genoux me faisaient mal les matins de pluie, mes mains devenaient plus raides pour enfiler les épingles dans les coiffures de Madame.

Chaque matin, après avoir ouvert les rideaux et préparé le bain d'Anna, je parcourais les longs couloirs silencieux de Rose Terrace avec mon plumeau d'oreilles de cane. Je dépoussiérais les bronzes de Clodion, les porcelaines de Sèvres, les cadres dorés des tableaux de Gainsborough.

Parfois, à travers les murs épais de calcaire, le bruit sourd d'un klaxon d'automobile ou le rugissement d'un moteur V8 qui accélérait sur Jefferson Avenue arrivait jusqu'à moi.

Le monde courait après le progrès, après l'avenir, après l'argent frais. Et nous, les deux vieilles femmes de Rose Terrace, nous étions les gardiennes d'un tombeau doré.

Le temps ne passe pas de la même façon pour ceux qui courent après la vie et pour ceux qui cherchent à retenir les morts.

Dehors, Détroit construisait l'Amérique moderne à coups de chromes, de béton et de musique neuve. Dedans, sous la poussière d'or des soixante-quinze pièces de Rose Terrace, Anna Dodge et sa femme de chambre s'éteignaient doucement, oubliées par le siècle qui continuait sa route sans elles.

Chapitre 24 : Le Testament d'Anna

Aujourd'hui, une grande étape a été franchie.

Un mois exactement après la mort de Madame, nous avons été convoqués pour la lecture officielle de son testament.

La cérémonie n'a pas eu lieu dans un bureau d'avocat du centre-ville, mais ici même, à Rose Terrace, dans la grande bibliothèque aux murs d'acajou.

Les hommes de la *Detroit Bank and Trust* sont arrivés à dix heures du matin, leurs lourdes serviettes en cuir gras sous le bras. Ils avaient l'air solennel des hommes qui s'apprêtent à manipuler des montagnes d'or. Autour de la grande table en marqueterie, il y avait Miss Florence Sisman, droite dans sa robe noire, les avocats représentant les petits-enfants — Christine, Yvonne, Bud, David et Diana —, et moi, assise un peu à l'écart sur une chaise de paille près de la porte, dans ma robe noire de femme de chambre.

M. Couzens, l'un des principaux notaires de la banque, a ajusté ses lunettes sur son nez, a déplié le grand document officiel scellé de cire rouge, et s'est mis à lire d'une voix sèche, rythmée par le tic-tac de la pendule en bronze.

C'était un texte interminable, rempli de termes juridiques en anglais, touffu de dates et de codicilles rédigés au fil des années.

Pendant qu'il lisait la liste des legs — les millions pour l'Hôpital pour enfants de Détroit, les fonds pour la grande fontaine de la ville, les sommes pour les églises, les rentes pour les ex-belles-filles Lois et Mickey, et les cinquante mille dollars accompagnés de la villa de Cannes pour Florence Sisman —, mon cœur battait doucement sous mon tablier.

Je me suis rappelé un après-midi de l'hiver 1965.

Madame était assise dans son fauteuil roulant devant la fenêtre de sa chambre à Rose Terrace. Je venais de lui enfiler ses bas de laine et de lui arranger son châle sur les épaules. Elle m'avait regardée avec ce regard dur et clair qui ne trompait personne.

— Reine, m'avait-elle dit soudainement d'une voix rauque. Vous avez été une bonne fille. Vous m'avez servie fidèlement toutes ces années, sans jamais râler, sans jamais chercher à me voler comme les autres. Ne vous inquiétez pas pour votre vieillesse. J'ai pensé à vous dans mon testament.

Elle ne m'avait pas donné de chiffre. Et moi, fidèle à mon éducation, je n'avais rien demandé. Chez nous, on ne demande jamais combien vaut un cadeau avant de l'avoir reçu. Je lui avais simplement répondu : *« Merci, Mrs. Dodge. Le Bon Dieu vous le rendra. »* Et puis, au bout d'une heure de lecture ennuyeuse, le notaire M. Couzens s'est arrêté un instant. Il a jeté un coup d'œil par-dessus ses lunettes dans ma direction, a toussé légèrement, et a lu d'une voix claire : — *« À ma fidèle femme de chambre, Marie-Reine Bonhomme, en remerciement de ses trente ans de devouement et de services personnels, la somme de vingt mille dollars ($20,000)… »* .

Dans la grande bibliothèque d'acajou, personne n'a bronché. Pour les avocats qui manipulaient des trusts de quarante-huit millions de dollars, pour les représentants des héritiers qui se disputaient des immeubles et des écuries de chevaux, vingt mille dollars, ce n'était qu'une goutte d'eau dans la mer. Un petit pourboire de fin de bail.

Mais pour moi, la fille de la ferme des Salles Jeunes, ce chiffre a fait un grand bruit dans ma tête.

Vingt mille dollars en ce mois de juillet 1970, cela représentait plus de cent dix mille nouveaux francs français !

Cent dix mille francs !

Pour une femme de soixante-dix-neuf ans qui s'apprêtait à rentrer au pays natal, c'était une fortune colossale. C'était la garantie absolue de ne jamais dépendre de personne pour la fin de mes jours. C'était de quoi me payer une retraite paisible en France, offrir de beaux cadeaux à mes neveux et nièces, faire réparer les toits de la famille, donner une belle pièce aux pauvres du canton, et me payer le plus propre des enterrements dans le cimetière de notre paroisse, sans demander un sou à la commune.

Pendant que le notaire continuait sa lecture, je regardais mes mains posées sur mes genoux.

Je revoyais la petite Reine de 1907 qui gagnait quelques sous par jour à porter les seaux de charbon dans les escaliers de Lyon. Je revoyais mes gages de mes débuts en Amérique en 1925, quand je gagnais cinquante dollars par mois chez Bettie Raymond.

En trente-et-un ans de service auprès d'Anna Dodge, j'avais économisé sur mes salaires, mais cette somme de vingt mille dollars léguée noir sur blanc dans son testament, c'était la reconnaissance officielle de toute ma vie de travail.

J'ai regardé Miss Florence Sisman. Elle avait reçu cinquante mille dollars, une rente de douze mille dollars par an et la propriété de la villa de Cannes. Mais Florence avait dû jouer les filles dévouées, faire les courses d'Anna, flatter la vieille dame jour et nuit et vivre dans son ombre.

Moi, pour mes vingt mille dollars, je n'avais jamais trahi personne, je n'avais jamais flatté la maîtresse, je n'avais jamais mendié. J'avais simplement fait mon devoir de *lady's maid* avec l'honnêteté et la fierté des gens du Gévaudan.

Quand la séance s'est terminée et que les avocats ont refermé leurs serviettes en cuir, M. Couzens s'est approché de moi.

— Félicitations, Miss Bonhomme, m'a-t-il dit avec politesse. Mrs. Dodge a été très généreuse envers vous. Les formalités prendront quelques semaines, mais le chèque sera déposé sur votre compte avant votre départ pour la France.

— Merci, Monsieur, ai-je répondu en inclinant doucement la tête.
Mrs. Dodge a tenu sa parole.

Je suis remontée dans ma petite chambre du troisième étage.

J'ai ouvert le tiroir de mon secrétaire, j'ai pris ma plume et mon cahier.

Les neveux de Saugues avaient raison, au fond. Je suis bien la « Tante d'Amérique ». Pas parce que j'ai porté des diamants ou habité des palais qui ne m'appartenaient pas, mais parce que mes quarante-cinq années de sueur, de discipline et de silence de l'autre côté de l'océan venaient d'être couronnées par ce don.

Cet argent-là n'était pas de l'argent volé, ni de l'argent gagné dans des spéculations de bourse comme celui des maris de Delphine. C'était de l'argent propre, du vrai travail reconnu par celle que j'avais habillée, brossée et soignée jusqu'à son dernier souffle.

Avec ces vingt mille dollars dans mon sac, je savais désormais que je pouvais fermer les malles de Rose Terrace la tête haute. La petite servante des Salles Jeunes avait fait son devoir jusqu'au bout, et la grande dame de l'automobile lui avait rendu justice avant de s'en aller.

Chapitre 25 : Tour du Monde (1959)

En janvier 1959, au quai de New York, le paquebot qui nous attendait ne ressemblait à aucun autre.

Sa coque n'était pas noire comme celle du *Normandie* ou du *Leviathan*. Elle était peinte de quatre nuances différentes de vert clair, d'un vert pomme d'eau qui brillait sous le ciel d'hiver. C'était le *RMS Caronia*, le célèbre navire de la *Cunard Line* que les marins du monde entier appelaient « La Déesse Verte » (*The Green Goddess*).

Trente-quatre mille tonnes de luxe. Un navire conçu spécialement après la guerre pour emmener les millionnaires d'Amérique en croisière autour du monde.

À quarante-huit heures du départ, Mrs. Anna Dodge avait fêté ses quatre-vingt-huit ans.

À cet âge-là, la plupart des vieilles dames restent au coin de leur feu, leurs couvertures sur les genoux. Mais Madame était prise d'un brusque élan de bougeotte. Après les tracas du divorce avec Hugh Dillman, les frasques de son fils Horace et les querelles de famille, elle m'avait dit un matin dans sa chambre de Rose Terrace : — Reine, préparez les malles. Nous allons faire le tour du monde. Je veux voir la terre une dernière fois avant de passer de l'autre côté.

J'avais soixante-huit ans. J'avais les genoux raides et des petites douleurs dans les épaules. Mais quand la maîtresse ordonnait, la servante obéissait. Nous sommes parties.

Pendant près de quatre mois, le *Caronia* a été notre maison flottante.

C'était un navire extraordinaire. Entièrement climatisé — ce qui était une bénédiction pour le cœur fatigué de Madame dès que nous sommes arrivés dans les mers chaudes —, avec des terrasses en cascades à l'arrière, une

grande piscine en plein air et une seule énorme cheminée verte qui recrachait sa fumée loin derrière. À bord, il n'y avait que la première classe. Rien que des millionnaires âgés, venus de New York, de Boston, de Chicago et de Détroit, servis par un équipage britannique tiré à quatre épingles.

Mon rôle de femme de chambre à bord du *Caronia* demandait une attention de tous les instants.

Madame ne se déplaçait plus qu'en fauteuil roulant. Chaque matin, dans la grande suite de luxe avec baie vitrée que nous occupions sur le pont promenade, je l'aidais à faire sa toilette, je lui enfilais ses robes de soie légère cousues sur mesure, je brossais ses cheveux blancs, et je l'installais dans son fauteuil.

Je lui accrochais ses broches de diamants sur son col. Mais elle n'avait pas emporté le grand collier de perles de Catherine II. Il était resté en sécurité dans les coffres de la banque à Détroit. Sur le bateau, elle ne portait que des bijoux plus simples, gardés dans le coffre du commandant.

Ensuite, je la poussais doucement sur le pont en teck brossé du *Caronia* pour qu'elle puisse prendre l'air du large.

Quel voyage ce fut !

Nous avons traversé l'Atlantique, franchi le détroit de Gibraltar, fait escale en Méditerranée à Naples et à Athènes. Puis le navire a traversé le canal de Suez pour s'enfoncer dans la mer Rouge, l'océan Indien, jusqu'en Inde, à Bombay. De là, nous sommes allées à Ceylan, Singapore, Bangkok, Hong Kong, puis Yokohama au Japon, avant de traverser le grand océan Pacifique jusqu'à Honolulu en Hawaï, San Francisco, le canal de Panama, et le retour vers New York.

Pendant quatre mois, j'ai vu passer le monde par les bastingages de la « Déesse Verte ».

Mais pour Anna Dodge, le tour du monde ressemblait à une promenade de santé à l'intérieur d'un grand hôtel de luxe.

Madame ne descendait presque jamais à terre. Dès que le paquebot mouillait dans un port exotique — que ce soit à Bombay au milieu des foules en pagne, ou à Hong Kong au milieu des jonques de bois —, la chaleur, le bruit et la poussière l'effrayaient. Elle restait installée dans son fauteuil sur le pont du *Caronia*, protégée du soleil par un grand taud de toile verte, à regarder les côtes du monde à travers ses jumelles de théâtre en nacre.

— Regardez ces pauvres gens, Reine, me disait-elle en observant les coolies de Singapore qui déchargeaient des caisses sous un soleil de plomb. Qu'est-ce qu'ils peuvent bien chercher à courir comme ça ?

— Ils cherchent leur pain de la journée, Mrs. Dodge, répondais-je doucement en lui arrangeant son coussin derrière le dos. Tout le monde n'a pas un trust de la banque à Détroit.

Elle poussait son petit râle d'amertume et reprenait son tricot de laine.

C'est moi qui rapportais dans la cabine un peu de la réalité des pays que nous traversions.

Quand Madame faisait la sieste l'après-midi, le capitaine m'autorisait à descendre à terre pendant une heure ou deux avec les autres femmes de chambre du bord. J'ai marché dans les rues populeuses de Bombay, au milieu des vaches sacrées et des odeurs d'épices frites. J'ai vu les femmes d'Inde en sari coloré qui portaient leurs enfants sur les hanches, les pauvres gens d'Asie qui n'avaient rien d'autre qu'un bol de riz pour toute journée, mais dont les yeux brillaient d'un grand sourire chaleureux quand on leur disait bonjour.

Et chaque fois que je remontais à bord de la « Déesse Verte », avec sa climatisation fraîche, ses garçons de table en veste blanche qui servaient du caviar et du champagne au bord de la piscine, le contraste me serrait le cœur.

Dans les salons du *Caronia*, ces millionnaires américains qui avaient payé des dizaines de milliers de dollars pour faire le tour de la terre passaient leurs journées à jouer au bridge, à se plaindre de la cuisson de leur filet de bœuf ou à comparer leurs douleurs d'estomac. Ils traversaient le monde sans jamais le voir. Ils vivaient dans une boîte de verre et d'or, isolés de la vraie vie par leurs chéquiers.

Un soir de mars 1959, alors que le *Caronia* glissait doucement sur les eaux noires de l'océan Pacifique entre le Japon et Hawaï, la nuit était d'une beauté à couper le souffle.

Le ciel était noir comme du velours, piqué de millions d'étoiles brillantes qu'on ne voit jamais au-dessus des usines de Détroit. L'air était tiède,

caressant.

J'avais poussé le fauteuil d'Anna jusqu'au bord du bastingage de l'arrière. L'hélice du navire laissait derrière nous une longue traînée d'écume blanche qui phosphoresçait dans l'eau sombre.

Madame est restée longtemps sans parler. Ses mains ridées tenaient le bord de sa couverture.

— Reine… m'a-t-elle dit soudainement, d'une voix très douce que je ne lui connaissais pas.

— Oui, Mrs. Dodge ?

— J'ai fait le tour de la terre. J'ai vu les Indes, j'ai vu la Chine, j'ai vu les îles. J'ai des millions en banque, des palais à Détroit et à Palm Beach. Et ce soir, je me rends compte d'une chose.

Elle s'est tue un instant, en regardant l'écume blanche qui s'effaçait dans la mer.

— Je me rends compte que je suis restée la petite fille pauvre de Dundee. J'ai eu tout l'or du monde entre les mains, mais je n'ai jamais vraiment vécu. J'ai passé ma vie à avoir peur : peur de manquer d'argent, peur qu'on me vole, peur du scandale de mes enfants, peur de la mort. J'ai traversé le monde comme une aveugle dans un bel habit.

J'ai posé ma main sur le dossier de son fauteuil. Pour la première fois depuis vingt ans, il n'y avait plus de maîtresse ni de servante sur ce pont de navire. Il n'y avait plus que deux vieilles femmes au bout de leur voyage, qui regardaient l'immensité de la mer sous les étoiles.

— Le Bon Dieu ne nous demande pas si nous avons tout vu, Mrs. Dodge, ai-je répondu gentiment. Il nous demande seulement si nous avons bien fait notre travail là où il nous a posées.

Elle a hoché la tête lentement.

— C'est vrai, Reine. Vous, au moins, vous avez les mains propres.

Le mois suivant, au printemps 1959, le *Caronia* est rentré au port de New York.

Nous sommes remontées dans le train pour Détroit, et nous sommes rentrées à Rose Terrace. Madame était fatiguée, plus faible qu'avant le départ, mais elle avait la satisfaction d'avoir accompli son grand dessein.

Elle n'est plus jamais repartie en voyage. Le grand tour du monde sur la « Déesse Verte » aura été son chant du cygne.

Aujourd'hui, en cet été 1970, le *Caronia* navigue sous d'autres pavillons, et Anna Dodge repose dans son mausolée de granit. Mais quand je repense à ce voyage de 1959, je revois cette longue traînée d'écume blanche dans les eaux du Pacifique. La preuve que l'on peut faire le tour de la terre entière sur le plus beau paquebot du monde, mais que la seule vraie richesse qu'on emporte avec soi quand la nuit tombe, c'est la paix qu'on porte au-dedans de son âme.

Chapitre 26 : La Vieille Dame de 100 ans

À la fin des années soixante, les journaux de Détroit s'étaient mis en tête de célébrer la « centenaire de Rose Terrace ».

Pour la presse, Mrs. Anna Dodge était devenue une curiosité nationale : la vieille dame de cent ans, la doyenne des millionnaires, la dernière preuve vivante de l'épopée industrielle des pionniers de l'automobile. Peu importait la réalité de son extrait de naissance écossais de Dundee — qui prouvait qu'elle n'était née qu'en août 1871 et qu'elle n'avait en vérité que quatre-vingt-dix-sept ou quatre-vingt-dix-huit ans. L'Amérique aimait les grands chiffres, et Anna ne les détrompait pas.

En réalité, sous les plafonds de calcaire du manoir, il n'y avait plus de reine de la société. Il n'y avait qu'une pauvre vieille femme enfermée dans sa chair usée, qui ne quittait plus jamais son fauteuil roulant.

Elle ne descendait plus au rez-de-chaussée. Elle ne traversait plus les roseraies. On la roulait le matin de son lit à son fauteuil de velours, devant la fenêtre de sa chambre du premier étage. Elle y passait ses journées entières, une couverture de laine sur les genoux, le regard fixé sur la baie du lac Sainte-Claire ou sur ses trois écrans de télévision qui marchaient sans arrêt.

Et pendant que le monde s'éteignait doucement autour d'elle, une autre femme avait pris en main les clés du royaume : Florence Sisman.

Florence Sisman, c'était la sœur de Muriel Sisman, la deuxième épouse d'Horace Junior. Une fille d'Alpena, dans le nord du Michigan, qui avait autrefois travaillé comme téléphoniste avant de faire carrière à Détroit.

Pendant des années, Florence avait navigué autour de la famille Dodge. Elle avait été la confidente d'Horace Junior, la demoiselle d'honneur de ses mariages, l'entremetteuse de ses affaires, et la messagère discrète entre le fils prodigue et sa mère. Quand Horace Junior est mort en 1963, Florence ne s'est pas éloignée. Au contraire, elle s'est installée au cœur même du domaine.

Elle avait emménagé dans la *Grey House* — la « Maison Grise » —, cette belle bâtisse en pierre de style Tudor construite par Albert Kahn en 1903, que le millionnaire Charles Swift avait habitée à côté de Rose Terrace avant de s'y pendre, et qu'Anna avait rachetée pour son fils.

Installée à quelques mètres seulement du grand manoir, Florence Sisman était devenue la véritable maîtresse de maison.

C'est elle qui réglait tout. Elle venait chaque matin à Rose Terrace, d'un pas pressé, avec ses dossiers sous le bras. C'est elle qui donnait ses ordres aux domestiques, qui contrôlait les factures des cuisiniers, qui organisait les visites des trois médecins, et qui faisait la leçon aux avocats de la *Detroit Bank and Trust*.

Elle était devenue la gardienne du temple. Personne ne pouvait voir Anna Dodge sans passer par Florence. Elle filtrait le courrier, répondait aux lettres des petits-enfants, et écartait poliment, mais fermement les curieux, les créanciers et les journalistes.

Anna s'était accrochée à Florence comme un naufragé à une bouée de sauvetage.

Un après-midi de 1966, Madame avait même fait une proposition extraordinaire à Florence : elle voulait l'adopter officiellement devant le tribunal ! Elle voulait faire de la sœur de son ancienne belle-fille sa fille légitime, pour lui donner son nom et une part plus grande encore de son héritage.

Florence avait refusé. Elle avait eu le bon sens de dire non.

— *J'ai eu une mère, Mrs. Dodge*, lui avait-elle répondu avec sa franchise habituelle. *Je ne peux pas en prendre une autre sur le papier.* Mais pour ne pas blesser la vieille dame, Florence avait accepté un compromis : elle avait accepté d'appeler Anna *« Mother »* — Mère —, ou *« Mother Dodge »*. Et Anna, de son côté, l'appelait sa fille d'élection.

Pendant que Florence Sisman régnait sur la maison et organisait la fin de vie de la millionnaire, moi, Marie-Reine Bonhomme, j'avais pris du recul.

En 1969, j'avais atteint mes soixante-dix-huit ans.

Soixante-dix-huit ans… Un âge où, chez nous aux Salles Jeunes, les femmes sont assises depuis longtemps au coin du feu, à tricoter des chaussettes en écoutant le bois brûler dans le foyer.

Mes jambes ne me portaient plus comme autrefois. Mes genoux, usés par les kilomètres de couloirs de marbre et par les milliers de marches d'escaliers gravies depuis Lyon en 1907, me faisaient de terribles élancements les jours où le vent froid soufflait sur le lac. Mes mains, autrefois si habiles pour débrouiller les dentelles et brosser les chevelures, devenaient raides sous l'arthrite.

Je ne faisais plus le gros travail.

J'avais abandonné le porter des malles, le nettoyage des cuivres et le repassage des grands draps aux jeunes femmes de chambre de la ville que la banque faisait venir à la journée. Je n'étais plus la servante active qui courait d'un étage à l'autre.

Je devins une présence silencieuse, une ombre familière qui veillait de loin.

Mon rôle auprès d'Anna s'était réduit aux petites choses de l'intendance personnelle. Je montais dans sa chambre vers dix heures du matin, à mon rythme. Je vérifiais si ses chemises de nuit en lin étaient bien rangées dans sa commode. Je jetais un coup d'œil à son coffre-fort pour m'assurer que les étuis à bijoux étaient à leur place. Et parfois, l'après-midi, je venais m'asseoir un moment sur une chaise près de son fauteuil roulant.

Nous étions deux vieilles femmes au bout du rouleau.

Anna Dodge ne me demandait plus de lui brosser les cheveux pendant des heures. Ses cheveux blancs étaient coupés court, simples, maintenus par un filet. Elle me regardait arriver avec ses petits yeux d'eau trouble qui perdaient la vue.

— C'est vous, Reine ? me demandait-elle d'une voix faible, enrayée par la vieillesse.

— Oui, Mrs. Dodge. C'est moi.

— Tout est en ordre en bas ?

— Tout est en ordre, Madame. Miss Florence s'occupe de tout avec les messieurs de la banque.

Elle hochait la tête lentement, rassurée.

Je regardais Florence Sisman entrer dans la chambre avec un grand plateau de courriers ou les dossiers des comptes de la pépinière. Florence s'affairait, parlait fort, haussait le ton pour se faire entendre d'Anna qui devenait sourde, lui faisait signer des chèques de sa main tremblante en lui tenant le poignet.

Florence faisait le travail que les vrais enfants et les petits-enfants d'Anna n'avaient jamais su ou voulu faire. Elle tenait la maison debout. Et si elle en tirait des avantages — des chèques, des bijoux, des promesses de legs et la propriété de la villa de Cannes —, ce n'était après tout que le salaire de sa présence quotidienne auprès d'une vieillarde difficile.

Moi, je n'avais aucune jalousie envers Florence Sisman.

Je la regardais s'agiter avec une sorte d'amusement détaché. Je savais que mon temps à moi était compté, comme celui d'Anna. Je savais que cette grande comédie de Rose Terrace touchait à ses dernières répliques.

Parfois, quand Florence repartait vers la *Grey House* en fin d'après-midi et que la chambre retombait dans le silence, Anna se tournait vers moi.

— Reine… chuchotait-elle en regardant la télévision sans le son.

— Oui, Mrs. Dodge ?

— Quel âge avez-vous maintenant ?

— J'ai soixante-dix-huit ans, Madame. Je suis née en 1891.

Elle poussait un petit soupir râpeux.

— Vous êtes bien jeune… me disait-elle avec une drôle d'illusion de vieillard. Vous avez encore de beaux jours devant vous.

Je ne répondais rien. Je souriais doucement dans l'ombre du boudoir. Soixante-dix-huit ans, « bien jeune » pour une femme qui en affichait cent au compteur des journaux !

Je réajustais la couverture de laine sur ses genoux immobiles. Je m'assurais que sa tasse de thé tiède était à portée de sa main, puis je remontais à mon rythme vers ma petite chambre du troisième étage par l'ascenseur de service.

Le monde des millionnaires de l'automobile s'achevait là. Non pas dans le bruit des moteurs V8 ou dans les fêtes étincelantes de Palm Beach, mais dans le colloque silencieux de trois vieilles femmes : une millionnaire immobile dans son fauteuil roulant, une dame de compagnie qui signait des chèques à sa place, et une ancienne servante du Gévaudan qui regardait le temps s'en aller en attendant l'heure du dernier départ.

Chapitre 27 : Le Dernier Souffle (Juin 1970)

Les riches croient toujours que leur argent peut tout acheter. Ils s'imaginent qu'avec des chèques de mille dollars, des professeurs de médecine venus de New York et des chambres d'hôpital privées, ils réussiront à négocier avec la mort comme ils négocient à la Bourse.

Mais quand *la Camarde* arrive, elle ne demande pas à voir le compte en banque.

Elle entre sans frapper, que ce soit dans une chaumière en terre battue des Salles Jeunes ou sous les plafonds dorés de Rose Terrace II. Et la mort n'est pas plus polie chez les millionnaires que chez les paysans de chez nous.

En ce début de mois de juin 1970, le drame final s'est joué dans la grande chambre du premier étage.

Cela faisait une semaine que Madame ne luttait plus. Son grand corps usé avait lâché prise. Elle refusait de manger, avalait à peine quelques gouttes d'eau tiède que je lui passais sur les lèvres avec une petite éponge naturelle. Les trois postes de télévision de sa chambre s'étaient tus. Pour la première fois depuis des années, l'écran de *Bonanza* était noir.

Dans les couloirs du manoir, c'était un va-et-vient continuel.

Florence Sisman courait d'un téléphone à l'autre, appelant les docteurs, les avocats de la *Detroit Bank*, prévenant les petits-enfants en Virginie, en Californie ou en Floride. Le docteur Haase entrait et sortait de la chambre, le visage grave, secouant la tête en murmurant que le cœur ne tiendrait plus très longtemps.

Moi, je restais au chevet d'Anna.

J'ai fait mon travail de *lady's maid* jusqu'au bout. Je changeais les alèses de lin pour que Madame soit propre, j'essuyais la sueur froide qui perlait sur son front, je lui frictionnais les pieds qui devenaient glacés malgré les bouteilles d'eau chaude glissées sous les draps.

Pendant ces trois derniers jours, j'ai reconnu toutes les marques de la fin.

Ce sont les mêmes marques que j'avais vues chez ma mère Augustine, chez mes petits frères morts en bas âge, ou chez Mrs. Eleanor Rice à Paris. La peau du visage qui se tend sur les os et prend la couleur de la cire jaune ; le nez qui se pince ; les mains qui s'agitent lentement sur le drap, cherchant à attraper des fils invisibles — ce que nos vieilles femmes du Gévaudan appelaient « tricoter la laine ».

Le mardi 2 juin 1970, dès le matin, la respiration d'Anna a changé.

Un râle lourd, rauque, est monté de sa poitrine. Un râle de forge qui faisait vibrer son vieux poitrail à chaque aspiration.

La chambre sentait la médecine, le camphre, le linge mouillé et cette odeur particulière, aigre et triste, que dégage un corps humain qui s'éteint. On avait beau avoir brûlé des grains d'encens et pulvérisé des parfums de rose dans la pièce, l'odeur de la mort dépassait toutes les essences de Paris.

Vers neuf heures du soir, le râle s'est fait plus lent.

Dans la chambre éclairée par une seule petite veilleuse, nous étions quatre autour du lit : le docteur Haase, l'infirmière de nuit, Florence Sisman debout au niveau du chevet, et moi au pied du lit, ma serviette à la main.

Aucun des petits-enfants d'Anna n'était là. Christine Cromwell était en Floride, Yvonne en Californie, Bud et David trop loin pour arriver à temps. La femme la plus riche du monde, la châtelaine de soixante-quinze pièces, s'éteignait sans un seul enfant de son sang pour lui tenir la main.

À dix heures et quart, la respiration s'est espacée.

Un grand soupir… Puis dix secondes de silence absolu. *Un autre soupir, plus faible…* Puis vingt secondes où l'on n'entendait plus que le tic-tac de la pendule en bronze.

Florence Sisman s'est penchée sur le lit, le visage tendu. Le docteur a posé ses deux doigts sur le poignet d'Anna.

Et puis, à dix heures vingt-cinq exactement, il y a eu le tout dernier souffle. Un petit sifflement très doux, comme un souffle de vent qui sort d'une fenêtre qu'on ferme.

Puis plus rien. Le grand calme.

Le docteur Haase a retiré son stéthoscope de ses oreilles, a regardé sa montre et a dit d'une voix basse : — *She's gone.* Elle est partie. Il est dix heures vingt-cinq.

Florence Sisman a poussé un petit sanglot étouffé, s'est détournée et est sortie précipitamment de la chambre pour aller passer ses appels téléphoniques aux pompes funèbres Verheyden et aux journaux de la ville.

Je suis restée seule dans la chambre avec l'infirmière.

Mon dernier devoir de servante commençait.

Avec l'infirmière, nous avons accompli la toilette mortuaire. J'ai apporté l'eau tiède, le savon et les linges propres. J'ai posé mes doigts sur les paupières d'Anna Dodge pour lui fermer les yeux. Ses yeux d'eau trouble, si froids et si méfiants de son vivant, étaient devenus de petites coquilles lisses.

J’ai noué un petit bandeau de toile sous son menton pour lui maintenir la bouche fermée, j’ai croisé ses grosses mains ridées sur sa poitrine, et je l’ai recouverte d’un drap de lin blanc parfaitement repassé.

Quand j’ai eu fini, je suis restée debout au pied du lit à la regarder.

Elle était là, immobile sous le lin.

C’était donc ça, la fin d’Anna Thompson Dodge. La veuve d’Horace Dodge, la propriétaire de deux cents millions de dollars, la maîtresse de Rose Terrace et de Playa Riente, la femme aux trois cent quatre-vingt-neuf perles d’impératrice.

Dans cette chambre de calcaire qui avait coûté des millions, il ne restait qu’un pauvre cadavre de quatre-vingt-dix-neuf ans, lourd et froid, qui attendait qu’on vienne le clouer dans un coffre en bronze pour l’emmener au cimetière de Woodlawn.

Toute sa fortune, ses avocats, ses gardes du corps, ses collections de Sèvres et ses Trianons n’avaient pas pu lui acheter une minute de respiration de plus.

Je me suis approchée du lit. J’ai fait un petit signe de croix sur son front avec le pouce, comme ma mère le faisait chez nous aux Salles quand quelqu’un mourait à la ferme. Et je lui ai dit tout bas, en pur patois du Gévaudan : — *Que la terro te sio leugero, ma pauvra granda… Le voyage es finit pour tu.* « Que la terre te soit légère, ma pauvre grande… Le voyage est fini pour toi. » Je suis sortie de la chambre. J’ai fermé la porte en chêne sans faire de bruit.

Dans les couloirs du premier étage, le grand silence de Rose Terrace venait de s’abattre. Un silence définitif, lourd comme une pierre de tombe.

Je suis remontée par l’escalier de service jusqu’à ma petite chambre du troisième étage. Je m’assois à mon secrétaire. J’ouvre mon cahier, je trempe ma plume dans l’encre noire, et je commence à écrire la première page de ces mémoires.

Madame est morte. Les héritiers et les marchands vont arriver. Mais pendant les six mois qui me restent à passer ici avant de rentrer au pays de Saugues, c’est moi, la servante des Salles Jeunes, qui vais raconter au monde ce qu’a été la vraie vie sous la poussière d’or de Rose Terrace.

Chapitre 28 : Enterrement de 1ère classe

Le samedi 6 juin 1970, le soleil brille sur le lac Sainte-Claire, mais à Rose Terrace, l’atmosphère est plus sombre qu’un jour de grand orage.

C’est aujourd’hui le jour de l’enterrement. Le jour de la grande comédie finale.

Dès huit heures du matin, l’allée sinueuse en pierre de calcaire est envahie par un défilé de grandes voitures noires. Au milieu de la cour d’honneur, devant le porche à balustrades, se tient le grand corbillard noir des pompes funèbres Verheyden. Un véhicule monstrueux, rutilant, avec des vitres teintées. Et juste derrière, caché discrètement sous les arbres de l’allée, le directeur des pompes funèbres a fait placer un deuxième corbillard de secours.

J’ai surpris la conversation entre le maître d’hôtel et le croque-mort dans le hall. Le pauvre homme tremblait pour les ressorts de son véhicule ! Le cercueil d’Anna Dodge, forgé dans un bronze massif orné de dorures, pèse à lui seul plus d’une tonne et un quart. Le directeur avait une peur bleue que le plancher de son premier corbillard n’y résiste pas ou que les essieux ne cèdent sous le poids pendant le trajet vers l’église !

À neuf heures, les hommes des pompes funèbres ont sorti le géant de bronze du salon de musique.

On ne voyait même plus le métal sous la couverture d’orchidées blanches qui le recouvrait entièrement. Des milliers d’orchidées d’un blanc de neige, fraîchement coupées, dépêchées par avion privé. Une vraie montagne de fleurs sans parfum qui masquait la boîte où la vieille dame reposait.

Et puis, les sept limousines noires du cortège se sont rangées derrière le corbillard.

C’est là que le spectacle commençait.

Je me tenais debout près du grand portail en fer forgé de Rose Terrace, dans ma robe noire de servante, mon petit sac à la main, pour voir passer la famille.

Dans les sept limousines s'était entassée toute la faune des héritiers présomptueux. Un groupe nombreux, bariolé, composé de petits-enfants, de nièces, d'anciennes belles-filles et de cousins éloignés venus des quatre coins de l'Amérique.

Il y avait là les petits-enfants : Christine Cromwell, le visage caché sous des lunettes noires, sa sœur Yvonne, Bud Dodge venu de Californie, David Dodge l'architecte, Diana arrivée de ses fermes de Virginie, et le jeune Johnny Dodge, dix-sept ans, l'air perdu dans son costume sombre.

Il y avait les ex-femmes d'Horace Junior : Gregg Sherwood, la cinquième épouse, étincelante sous ses voiles noirs, et Mickey Devine.

Et enfin, il y avait Miss Florence Sisman, droite et fière dans la première limousine, qui veillait sur les dossiers comme si elle était la seule vraie fille de la défunte.

Tous ces gens étaient habillés selon le dernier cri de la mode de deuil : des costumes sombres parfaitement taillés, des gants de peau impeccables, des bijoux discrètement véritables qui brillaient au soleil.

Mais en regardant leurs visages à travers les vitres baissées des limousines, une chose crevait les yeux. Une chose qui manquait cruellement à ce grand équipage de deuil : la moindre trace de vrai chagrin.

Pas une larme. Pas un œil rouge. Pas un sanglot.

Ils ressemblaient à une bande de vautours bien élevés qui tournaient autour du cadavre en se demandant quelle part de la charogne allait leur tomber dans le bec. Ils se dévisageaient d'une limousine à l'autre avec méfiance, calculant déjà les millions du trust, l'inventaire des bijoux, la vente des tableaux et le partage des meubles de musée.

Chez nous, aux Salles Jeunes, quand un vieux paysan meurt, le village entier descend le chemin derrière le corbillard tiré un cheval. Les voisins pleurent sincèrement, les femmes prient à voix haute. Et après la mise en terre on partage le pain et le vin de l'amitié en se remémorant les bons moments du défunt. C'est pauvre, c'est simple, mais c'est vrai.

Ici, à Grosse Pointe, c'était un enterrement de première classe payé à coups de milliers de dollars par la banque, mais où personne n'aimait la morte.

Le cortège s'est ébranlé. Le premier corbillard s'est mis à rouler lentement, ses ressorts gémissant sous le poids de la tonne de bronze, suivi par le corbillard de secours et les sept limousines de vautours.

Nous avons traversé les grilles en fer forgé de Rose Terrace, pour rejoindre l'église presbytérienne de Jefferson Avenue, dans le centre-ville de Détroit.

Dans l'ancienne église de pierre, le service funèbre a été mené par le révérend Allen Zaun.

Je m'étais assise tout au fond de la nef, sur un banc de bois sombre, loin du premier rang réservé à la famille. L'orgue jouait des marches funèbres de Beethoven et des cantiques écossais. Le pasteur Zaun a prononcé un grand sermon lyrique, appelant Anna Dodge *« une reine mère, royale dans sa dignité »*, célébrant ses dons pour les hôpitaux et les églises, et rappelant qu'elle était le dernier lien avec l'épopée des pionniers de l'automobile.

Dans les journaux du matin distribués à la porte de l'église, la notice nécrologique répétait le grand mensonge : *« Mrs. Anna Thompson Dodge s'éteint à 103 ans »*. Cent trois ans… Deux mois avant ses quatre-vingt-dix-neuf ans réels. Même la mort n'avait pas réussi à corriger les chiffres des publicitaires.

Après la cérémonie, le cortège s'est dirigé vers le cimetière de Woodlawn.

C'est là que se dresse le mausolée de la famille Dodge. Un temple égyptien géant en marbre gris, gardé par deux grands sphinx de pierre aux longues griffes.

Les porteurs ont eu toutes les peines du monde à hisser le cercueil de bronze le long des marches de marbre. Les ressorts du corbillard ont enfin pu se détendre, sous le regard soulagé du directeur des pompes funèbres.

On a fait glisser la tonne de bronze d'Anna Dodge dans la crypte préparée pour elle, tout au fond du sanctuaire.

Elle y a rejoint son mari Horace, mort cinquante ans plus tôt en 1920 ; son beau-frère John, parti la même année ; sa fille Delphine, morte en 1943 ; et son fils Horace Junior, enterré en 1963.

Tous les acteurs du grand drame de l'automobile étaient enfin réunis sous le marbre égyptien. Les fondateurs de la fortune, leurs enfants autodétruits, et la

matriarche qui avait gardé les clés du coffre pendant un demi-siècle.

Quand la lourde porte en bronze du mausolée s'est refermée dans un bruit sec, les sept limousines sont reparties aussitôt vers Rose Terrace.

Je suis rentrée seule à Rose Terrace dans une petite voiture de la banque.

Quand j'ai repassé les grilles en fer forgé du domaine, l'allée de calcaire était déserte. Le corbillard de secours était parti. Les fleurs d'orchidées blanches commençaient à se faner sur le marbre de l'entrée.

Je suis remontée par l'escalier de service jusqu'à ma petite chambre du troisième étage.

J'ai retiré mes gants noirs, j'ai posé mon paroissien sur la table, et je me suis assise devant mon secrétaire.

En regardant par la fenêtre les eaux grises du lac Sainte-Claire, j'ai pensé à cette phrase que les vieilles femmes du Gévaudan disent quand on revient d'un enterrement de riche : *« Lo marrit mendiant vòu pas la vergonha, e lo riche pren lo doeul en aur. »* « Le mauvais mendiant ne veut pas de la honte, et le riche prend le deuil en or. » Anna Thompson Dodge venait d'avoir le plus bel enterrement de première classe que l'argent de l'automobile pouvait payer. Un cercueil de plus d'une tonne, des montagnes d'orchidées blanches, deux corbillards, sept limousines et des articles dans tous les journaux d'Amérique.

Mais en vérité, elle partait dans la terre aussi nue et aussi seule que la plus pauvre paysanne des Salles Jeunes. Et derrière son cercueil de bronze, elle ne laissait pas des enfants en pleurs, mais une bande d'héritiers en costumes sombres qui n'attendaient qu'une chose : que les avocats ouvrent le coffre pour se partager ses dépouilles.

Chapitre 29 : La Vente aux Enchères

Quelques semaines avant mon grand départ pour la France, le véritable cirque a commencé.

Si l'enterrement d'Anna Dodge avait été la première comédie, la vente aux enchères de ses biens à Rose Terrace II en a été le grand théâtre final.

Pendant des décennies, nous avions vécu ici dans une pénombre sacrée. Il fallait enlever ses souliers ou raser les murs pour ne pas tacher les tapis, ne jamais toucher aux bronzes de Clodion sans gants blancs, et parler à voix basse sous les plafonds de calcaire. Et voilà que d'un coup, les portes du Trianon de Grosse Pointe se sont ouvertes à deux battants devant la foule des curieux.

Pour organiser ce grand déballage, la *Detroit Bank and Trust* avait fait venir de Londres la célèbre maison *Christie's*.

C'était la toute première fois de son histoire que la maison *Christie's* organisait une vente aux enchères directement sur le sol des États-Unis. Ils n'avaient pas fait les choses à moitié. Ils ont envoyé deux commissaires-priseurs anglais impeccables et une armée de quarante-cinq employés en costume noir, qui ont investi le manoir pendant des semaines.

Avant les enchères proprement dites, il y a eu trois jours d'exposition publique.

Trois jours d'invasion ! Des milliers de personnes venues de tout Détroit et du Michigan ont fait la queue le long de Jefferson Avenue pour visiter le « palais de la veuve Dodge ». Des gens simples, des curieux, des femmes en robes d'été et des hommes en chemise qui venaient baver devant le luxe des millionnaires.

En regardant cette foule déferler dans la grande galerie, un rire amer me montait à la gorge.

Pendant trente-et-un ans, le maître d'hôtel m'avait traquée pour que je marche sur le bord extrême du tapis bleu pour ne pas l'user. Et là, dix mille paires de chaussures de rue, couvertes de la poussière des trottoirs de Détroit, trépignaient au milieu du grand salon, piétinaient les parquets en point de Hongrie et s'asseyaient sans vergogne sur les sièges de satin ! Les gens collaient leur nez aux vitrines des Sèvres, touchaient du doigt les dorures de Riesener et regardaient dans les baignoires en marbre de Madame comme des enfants au jardin zoologique.

Et puis, la vente de trois jours a commencé.

À l'aéroport de Détroit, les pistes étaient remplies d'une flotte d'avions privés arrivés de tout le continent. Des marchands d'art de New York, des antiquaires de Londres, des collectionneurs venus de Californie, du Canada et de toute l'Amérique.

Les plus grands noms de la société de Détroit étaient là, assis sur les petites chaises pliantes installées dans la salle de musique : les familles Chrysler, les Keller, les Ford. Tout le monde voulait repartir avec un morceau du gâteau des Dodge.

Il y avait même des millionnaires du Texas, comme ce Lamar Hunt, le roi du pétrole de Dallas, qui est venu en personne et a acheté une petite table pour trois mille deux cents dollars comme on achète un paquet de cigarettes à la foire.

Mais le plus triste de la comédie, c'était de voir les membres de la famille Dodge obligés de racheter leurs propres souvenirs.

J'ai vu Delphine Petz, la fille d'Horace Junior, lever sa main pour racheter des meubles qui avaient appartenu à son père. J'ai vu Mary Ann, la fille du pauvre John Duval Dodge — celui qui était mort sur le sol du poste de police en 1942 —, débourser des billets pour récupérer une petite boîte en argent qui avait été à son père. Pour avoir un souvenir de leur propre sang, les petits-enfants devaient payer au prix fort les commissaires-priseurs de Londres !

Sous le marteau en bois du commissaire-priseur, tout y est passé.

« Adjugé ! » Adjugées, les porcelaines de Sèvres. Adjugés, les bronzes de Clodion. Adjugés, les chandeliers de vermeil et les nappes en damas de Lyon que j'avais mis des semaines à découdre et à rebroder aux initiales « A.T.D. » en 1947.

On a même sorti les automobiles des grands garages du fond du parc.

La limousine Chrysler faite sur mesure pour Madame par le carrossier italien Ghia s'est vendue huit mille dollars. Et puis, ils ont sorti la vieille berline Dodge bleu marine de 1920, celle qui portait les initiales « H.E.D. » sur la portière — la toute dernière voiture dans laquelle Horace Dodge était monté avant de mourir.

Cette relique de l'histoire de l'automobile, cette voiture dans laquelle le pionnier de Détroit avait posé ses mains de mécanicien, est partie pour la somme misérable de mille deux cents dollars ! Huit mille dollars pour la voiture de parade de la vieille dame, et mille deux cents dollars pour la mémoire du génie qui avait gagné tout cet argent.

La plus haute enchère de ces trois jours à Rose Terrace a été atteinte pour le grand tapis d'Aubusson de la salle de bal : trente-huit pieds de long sur vingt pieds de large. Un marchand de Londres l'a remporté pour treize mille dollars.

Au bout du troisième jour, quand le dernier coup de marteau a résonné sous les plafonds de la salle de musique, Rose Terrace II n'était plus qu'une coquille vide.

En trois jours, la maison *Christie's* avait dispersé aux quatre vents ce qu'Anna Dodge et Joseph Duveen avaient mis cinquante ans à rassembler à coups de millions.

J'ai fait un tour dans les grands salons déserts le soir de la fin de la vente.

Il n'y avait plus de tapis sur les parquets. Plus de tableaux sur les murs de calcaire : juste des carrés de pierre plus clairs là où les cadres de Gainsborough et de Boucher avaient été accrochés pendant quarante ans. Plus de fauteuils, plus de consoles, plus de lustres. Rien que des câbles électriques qui pendaient du plafond et des bouts de papier d'emballage qui traînaient sur le sol.

Ça sentait le bois nu, la poussière levée et le vide.

Je me suis arrêtée au milieu du grand salon. J'ai repensé à un dicton en patois que ma mère disait souvent aux Salles Jeunes quand on voyait les héritiers se disputer le bien d'un défunt après la foire : — *« Lo que le vent adutz, lo vent lo 'n mène. »* « Ce que le vent apporte, le vent l'emporte. » Le vent de l'automobile avait apporté deux cents millions de dollars dans les mains des frères Dodge. Il leur avait permis d'acheter les trésors des rois de France, des tsars de Russie et des lords d'Angleterre. Et en trois jours de vente aux enchères, le même vent venait de tout reprendre, éparpillant leurs richesses dans les bras d'étrangers venus en avion privé de Dallas ou de New York.

Rose Terrace II n'était plus un palais. Ce n'était plus qu'une grande boîte de calcaire blanc, vider de ses entrailles, qui attendait sur la rive du lac Sainte-

Claire les boules des démolisseurs.

Je suis remontée à ma petite chambre du troisième étage.

Mon chèque de vingt mille dollars légué par le testament était bien au chaud sur mon compte à la banque. Mes malles de cuir étaient presque fermées. Il ne me restait plus qu'une toute dernière nuit à passer sous ce toit avant de prendre l'avion pour la France.

Chapitre 30 : Dernier soir à Rose Terrace

La nuit est tombée sur le lac Sainte-Claire.

Dans ma petite chambre du troisième étage, sous le toit de cuivre, le dernier coffre en cuir noir est ouvert devant moi sur le plancher de bois nu. Je viens d'y poser le petit cahier d'écolier sur lequel j'ai couché ces trente chapitres.

Je me penche, je rabats le couvercle de cuir, et je fais jouer le verrou de cuivre. *CLAC.* Un son sec qui résonne dans le grand vide du manoir. C'est fini. Mes malles sont bouclées.

Dans quelques heures, le jour va se lever sur Grosse Pointe. Le chauffeur de la banque viendra me chercher dans la cour d'honneur avec la grande voiture noire. Il chargera mes deux malles dans le coffre, et nous prendrons la route de l'aéroport de Détroit.

Demain, je m'envolerai pour la France. Mon tout dernier voyage.

En regardant mes deux malles fermées au pied de mon lit en fer, une pensée me fait sourire.

Si les gens de la ville ou les avocats de la banque ouvraient mes bagages, ils seraient bien surpris. Dans les malles de la femme de chambre de Mrs. Anna Dodge, après trente-et-un ans passés dans le plus grand palais du Michigan, il n'y a pas le moindre bibelot de valeur. Pas une cuillère en vermeil, pas une coupe en cristal de Baccarat, pas un morceau de dentelle piqué dans les armoires, pas la moindre pierre précieuse.

Je n'emporte rien qui ait appartenu aux Dodge.

Je suis arrivée en Amérique avec mes deux mains, mes papiers propres et mes habits de travail ; je repartirai pour la France avec mes deux mains, ma conscience claire et mon chèque de vingt mille dollars légué par le testament. Cet argent-là est propre, c'est le salaire officiel de mon travail. Le reste, tout ce luxe de calcaire et d'or, appartient au vent qui l'a apporté et au vent qui vient de l'emporter lors de la vente aux enchères.

Ce que j'emporte dans mes malles et dans mon cœur, personne ne pourra jamais me le vendre ni me le prendre.

J'emporte mes souvenirs. Tous mes souvenirs. Les bons comme les terribles.

J'emporte le souvenir du petit garçon de Saint-Pétersbourg à qui j'apprenais le français avant la révolution ; le souvenir des matelots du *Sussex* repêchés dans la Manche glacée en 1916 ; le souvenir de mes frères partis à la guerre et du petit Gaston tombé à Noyon ; le souvenir des quatre petites filles de Winifred Seyburn que je bordais à Détroit en 1927 ; le souvenir de Mrs. Eleanor Rice mourant dans mes bras à Paris en 1937 après avoir bravé l'Amazonie pour oublier le *Titanic* ; et le souvenir de la vieille Anna Dodge qui regardait les cow-boys de la télévision dans sa chambre turquoise en tenant ma main de servante.

Et j'emporte aussi mon titre. Le seul titre de noblesse que j'aie jamais désiré : celui de « Tante d'Amérique ».

Là-bas, au pays de Saugues, mes neveux et nièces m'attendent. Dans leurs lettres, ils écrivent toujours : *« Chère Tante d'Amérique… »* Pour eux, je suis la tante aventureuse qui a traversé l'océan, celle qui a vu les gratte-ciel de New York et les palais des millionnaires, mais qui n'a jamais oublié les pierres grises des Salles Jeunes ni les cantiques du Mois de Marie.

Je m'assois une dernière fois sur la chaise en paille près de la fenêtre.

En faisant le compte dans ma tête ce soir, je réalise une chose extraordinaire.

Au cours de mes quarante-cinq années d'exil, depuis mon premier départ sur le *De Grasse* au Havre en février 1925 avec la petite actrice Bettie Raymond, j'ai traversé l'océan Atlantique exactement quatre-vingts fois.

Quatre-vingts traversées !

Au début, c'était la grande époque des paquebots à vapeur. Les géants des mers qui mettaient six ou sept jours pour relier Cherbourg ou Le Havre à New York : le *De Grasse*, le *Mauretania*, le *Majestic*, le *Leviathan*, le *Berengaria*, et le magnifique *Normandie* avec ses trois cheminées rouges et noires.

C'était le temps où voyager voulait dire sentir la houle du large, écouter le coup de sirène dans la brume du matin, voir les volutes de fumée noire monter dans le ciel bleu, et regarder la statue de la Liberté surgir doucement des brumes de la baie de New York.

Aujourd'hui, l'ère des paquebots transatlantiques est révolue depuis longtemps.

Les géants des mers ont été découpés chez les démolisseurs ou pourrissent au fond des ports. Le monde moderne n'a plus le temps de passer six jours sur l'eau pour traverser l'océan. On a remplacé les paquebots par les « aéroplanes ».

Demain matin, je ne monterai pas sur la passerelle d'un navire de bois et de fer. Je monterai dans un grand avion à réaction qui monte plus haut que les nuages et qui traverse l'Atlantique en sept heures de vol dans un ronronnement de turbines.

On s'assoit dans un fauteuil en skaï, on vous sert un plateau-repas sur une tablette pliante, et en une seule journée, sans même voir l'eau de l'océan, on passe de la ville de Détroit à la ville de Paris. Le monde est devenu petit, étriqué, pressé.

Mais peu importe le moyen de transport. Que ce soit sur le pont en teck du *Normandie* ou dans la carlingue d'un avion à réaction, c'est le même dernier voyage qui m'attend.

Demain soir, je serai à Paris. Après-demain, je prendrai le train pour Langeac, puis le car pour Saugues.

Je retrouverai les paysages de mon enfance. La côte des Salles où se dresse désormais la statue de *Notre-Dame-du-Gévaudan*, le petit pont de pierre sur le ruisseau Saint-Jean, les ruelles étroites de Saugues qui sentent le feu de bois de pin, et les pâturages verts de la Margeride où le vent frais souffle toujours comme au temps de mes douze ans.

Je finirai mes jours là-bas, tranquillement, au milieu des miens.

Je mettrai mon chèque de vingt mille dollars à la banque, j'achèterai une jolie petite maison propre avec un jardin où pousseront des légumes et des fleurs des champs, et je passerai mes après-midis à raconter aux petits enfants du canton les histoires de la Tante d'Amérique.

Je me lève de ma chaise. J'éteins la petite lampe de chevet.

Dans l'obscurité de ma chambre du troisième étage, je m'approche de la fenêtre. Je regarde une toute dernière fois le parc sombre de Rose Terrace et les eaux calmes du lac Sainte-Claire qui brillent sous la lune.

Le grand manoir de calcaire est désert. Les soixante-quinze pièces sont vides. Dans quelques mois, les boules des démolisseurs donneront le coup de grâce et détruiront le Trianon d'Anna Dodge pour faire la place à de nouvelles maisons. Il ne restera plus rien de la folie des rois de l'automobile.

Je fais un petit signe de la main vers la grande ombre noire du manoir en bas.

— *À se revair, Rose Terrace*, chuchote-je dans la pénombre en pur patois du Gévaudan. *Lo viatge es acabat.* « Au revoir, Rose Terrace. Le voyage est fini. » Je me couche sur mon lit en fer pour dormir quelques heures avant l'aube. Mon cœur est paisible, doux, sans le moindre regret. La servante des Salles Jeunes a fini son travail. Demain, la Tante d'Amérique rentre chez elle.